

# DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE DE VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

LETT. ARIS. — BAR.

# DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE

DANS LEQUEL SONT RÉUNIS
LES QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPEDIE,
L'OPINION EN ALPHABET,
LES ARTICLES INSÉRÉS DANS L'ENCYCLOPÉDIE,
ET PLUSIEURS DESTINÉS POUR LE DICTIONNAIRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

PAR VOLTAIRE.

TOME TROISIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AINE, ET DE FIRMIN DIDOT.
M.DCCCIX.

# DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

## SUITE DE LA LETTRE A.

## ARISTOTE.

Il ne faut pas croire que le précepteur d'Alexandre, choisi par Philippe, fût un pédant et un esprit faux. Philippe était assurément un bon juge, étant lui-même très instruit, et rival de Démosthènes en éloquence.

### De sa logique.

La logique d'Aristote, son art de raisonner, est d'autant plus estimable qu'il avait à faire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux; et son maître Platon était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel Platon prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

« Ne dites-vous pas que la mort est le contraire « de la vie? — Oui. — Et qu'elles naissent l'une « de l'autre? — Oui. — Qu'est-ce donc qui naît du « vivant? — Le mort. — Et qui naît du mort? — « Le vivant. — C'est donc des morts que naissent

« toutes les choses vivantes. Par conséquent les « ames existent dans les enfers après la mort. »

Il fallait des règles sûres pour démêler cet épouvantable galimatias, par lequel la réputation de Platon fascinait les esprits.

Il était nécessaire de démontrer que Platon donnait un sens louche à toutes ses paroles.

Le mort ne naît point du vivant; mais l'homme vivant a cessé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort; mais il est né d'un homme en vie qui est mort depuis.

Par conséquent votre conclusion, que toutes les choses vivantes naissent des mortes, est ridicule. De cette conclusion vous en tirez une autre qui n'est nullement renfermée dans les prémisses : *Donc les ames sont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts sont dans les enfers, et que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre justesse. Il fallait dire : Ce qui pense est sans parties, ce qui est sans parties est indestructible; donc ce qui pense en nous étant sans parties est indestructible.

Ou bien : Le corps meurt parcequ'il est divisible, l'ame n'est point divisible; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en est de même de tous les raisonnemens captieux des Grecs. Un maître enseigne la rhétorique à son disciple, à condition que le disciple le paiera à la première cause qu'il aura gagnée.

Le disciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à son maître; il lui dit : Je ne vous devrai jamais rien ; car si je perds ma cause, je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée; et si je gagne, ma demande est de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument, et disait : Si vous perdez, payez ; et si vous gagnez, payez, puisque notre marché est que vous me paierez après la première cause que vous aurez gagnée.

Il est évident que tout cela roule sur une équivoque. Aristote enseigne à la lever en mettant dans l'argument les termes nécessaires :

« On ne doit payer qu'à l'échéance ;
« L'échéance est ici une cause gagnée.
« Il n'y a point eu encore de cause gagnée ;
« Donc il n'y a point eu encore d'échéance ;
« Donc le disciple ne doit rien encore. »

Mais *encore* ne signifie pas *jamais*. Le disciple fesait donc un procès ridicule.

Le maître de son côté n'était pas en droit de rien exiger, puisqu'il n'y avait pas encore d'échéance.

Il fallait qu'il attendît que le disciple eût plaidé quelque autre cause.

Qu'un peuple vainqueur stipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ses vaisseaux; qu'il les fasse scier en deux ; et qu'ayant ainsi rendu la moitié juste il prétende avoir satisfait au traité, il est évident que voilà une équivoque très criminelle.

Aristote, par les règles de sa *logique*, rendit donc un grand service à l'esprit humain en prévenant

toutes les équivoques; car ce sont elles qui font tous les mal-entendus en philosophie, en théologie, et en affaires.

La malheureuse guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque sur l'Acadie.

Il est vrai que le bon sens naturel et l'habitude de raisonner se passent des règles d'Aristote. Un homme qui a l'oreille et la voix justes, peut bien chanter sans les règles de la musique; mais il vaut mieux la savoir.

### De sa physique.

On ne la comprend guère; mais il est plus que probable qu'Aristote s'entendait, et qu'on l'entendait de son temps. Le grec est étranger pour nous; on n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans son chapitre VII, que les principes des corps sont *la matière, la privation, la forme,* il semble qu'il dise une bêtise énorme; ce n'en est pourtant point une. La matière, selon lui, est le premier principe de tout, le sujet de tout, indifférente à tout. La forme lui est essentielle pour devenir une certaine chose. La privation est ce qui distingue un être de toutes les choses qui ne sont point en lui. La matière est indifférente à devenir rose ou poirier: mais, quand elle est poirier ou rose, elle est privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée; mais enfin il n'y

a rien là que de très intelligible, et rien qui soit impertinent.

L'*acte de ce qui est en puissance* paraît ridicule, et ne l'est pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'est tout ce que cette expression d'*acte en puissance* signifie. Ainsi il n'y avait point de ridicule chez les Grecs à dire que le mouvement était un acte de puissance, puisque la matière peut être mue. Et il est fort vraisemblable qu'Aristote entendait par-là que le mouvement n'est pas essentiel à la matière.

Aristote dut faire nécessairement une très mauvaise physique de détail; et c'est ce qui lui a été commun avec tous les philosophes, jusqu'au temps où les Galilée, les Toricelli, les Gueric, les Drebellius, les Boyle, l'académie *del Cimento*, commencèrent à faire des expériences. La physique est une mine dans laquelle on ne peut descendre qu'avec des machines que les anciens n'ont jamais connues. Ils sont restés sur le bord de l'abyme, et ont raisonné sur ce qu'il contenait sans le voir.

### Traité d'Aristote sur les animaux.

Ses *Recherches sur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parcequ'Aristote se servit de ses yeux. Alexandre lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Ce fut un fruit de ses conquêtes. Ce héros y dépensa des sommes qui effraieraient tous les

gardes du trésor royal d'aujourd'hui ; et c'est ce qui doit immortaliser la gloire d'Alexandre, dont nous avons déja parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux sciences ; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un Juif, et qu'il consulte continuellement des ames juives pour faire couler la substance de ses sujets dans son coffre des Danaïdes, dont elle sort le moment d'après par cent ouvertures. Alexandre fesait venir chez Aristote éléphans, rhinocéros, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches ; et nous autres, quand par hasard on nous amène un animal rare dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt sous ; et il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

### Du monde éternel.

Aristote soutient expressément, dans son livre du *Ciel*, chap. XI, que le monde est éternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens. Il admettait un Dieu, un premier moteur ; et il le définit (1) *un, éternel, immobile, indivisible, sans qualités.*

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de Dieu comme la lumière émanée du soleil, et aussi ancienne que cet astre.

A l'égard des sphères célestes, il est aussi igno-

(1) Liv. VII, chap. XII.

rant que tous les autres philosophes. Copernic n'était pas venu.

### De sa métaphysique.

Dieu étant le premier moteur, il fait mouvoir l'ame; mais qu'est-ce que Dieu, selon lui, et qu'est-ce que l'ame? L'ame est une entéléchie. Mais que veut dire entéléchie (1)? C'est, dit-il, un principe et un acte, une puissance nutritive, sentante et raisonnable. Cela ne veut dire autre chose, sinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de sentir et de raisonner. Le comment et le pourquoi sont un peu difficiles à saisir. Les Grecs ne savaient pas plus ce que c'est qu'une entéléchie que les Topinambous; et nos docteurs ne savent ce que c'est qu'une ame.

### De sa morale.

La morale d'Aristote est, comme toutes les autres, fort bonne; car il n'y a pas deux morales. Celles de Confutzée, de Zoroastre, de Pythagore, d'Aristote, d'Epictète, de Marc-Antonin, sont absolument les mêmes. Dieu a mis dans tous les cœurs la connaissance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Aristote dit qu'il faut trois choses pour être vertueux, la nature, la raison, et l'habitude. Rien n'est plus vrai; sans un bon naturel la vertu est trop dif-

---

(1) Liv. II, chap. II.

ficile ; la raison le fortifie, et l'habitude rend les actions honnêtes aussi familières qu'un exercice journalier auquel on s'est accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre lesquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il distingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes, et les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hospitalité. Ce qui était le sacré lien de la société chez les anciens, n'est parmi nous qu'un compte de cabaretier ; et à l'égard des amans, il est rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour ; on croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il est triste que nos premiers docteurs n'aient presque jamais mis l'amitié au rang des vertus, n'aient presque jamais recommandé l'amitié ; au contraire, ils semblèrent inspirer souvent l'inimitié. Ils ressemblaient aux tyrans, qui craignent les associations.

C'est encore avec très grande raison qu'Aristote met toutes les vertus entre les extrêmes opposés. Il est peut-être le premier qui leur ait assigné cette place.

Il dit expressément que la piété est le milieu entre l'athéisme et la superstition.

### De sa rhétorique.

C'est probablement sa *rhétorique* et sa *poétique* que Cicéron et Quintilien ont en vue. Cicéron, dans son livre de l'*Orateur*, dit, *personne n'eut plus de science, plus de sagacité, d'invention et de jugement:*

Quintilien va jusqu'à louer non seulement l'étendue de ses connaissances, mais encore la suavité de son élocution, *eloquendi suavitatem.*

Aristote veut qu'un orateur soit instruit des lois, des finances, des traités, des places de guerre, des garnisons, des vivres, des marchandises. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des diètes de Pologne, des états de Suède, des pregadi de Venise, etc. ne trouveront pas ces leçons d'Aristote inutiles; elles le sont peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaisse les passions des hommes, et les mœurs, les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une seule finesse de l'art qui lui échappe. Il recommande sur-tout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques; rien ne fait un plus grand effet sur l'esprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit sur cette matière, qu'il écrivait sa rhétorique long-temps avant qu'Alexandre fût nommé capitaine général de la Grèce contre le grand roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il est de leur intérêt de s'opposer aux entreprises du roi de Perse, et d'empêcher qu'il ne se rende maître de l'Egypte, il devrait d'abord faire souvenir que Darius Ochus ne voulut attaquer la Grèce qu'après que l'Egypte fut en sa puissance: il remarquerait que Xerxès tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajoutait-il, que Darius Codoman n'en use ainsi. Gardez-vous de souffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va jusqu'à permettre, dans les discours devant les grandes assemblées, les paraboles et les fables. Elles saisissent toujours la multitude; il en rapporte de très ingénieuses, et qui sont de la plus haute antiquité; comme celle du cheval qui implora le secours de l'homme pour se venger du cerf, et qui devint esclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre second, où il traite des argumens du plus au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce, et probablement de l'Asie sur l'étendue de la puissance des dieux.

« S'il est vrai, dit-il, que les dieux même ne peu« vent pas tout savoir, quelque éclairés qu'ils « soient, à plus forte raison les hommes ». Ce passage montre évidemment qu'on n'attribuait pas l'omniscience à la Divinité. On ne concevait pas que les dieux pussent savoir ce qui n'est pas: or l'avenir n'étant pas, il leur paraissait impossible de le connaître. C'est l'opinion des sociniens d'aujourd'hui; mais revenons à la rhétorique d'Aristote.

Ce que je remarquerai le plus dans son chapitre de l'*élocution* et de la *diction*, c'est le bon sens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poëtes en prose. Il veut du pathétique, mais il bannit l'enflure; il proscrit les épithètes inutiles. En effet, Démosthènes et Cicéron, qui ont suivi ses préceptes, n'ont jamais affecté le style poétique dans leurs discours. Il faut, dit Aristote, que le style soit toujours conforme au sujet.

Rien n'est plus déplacé que de parler de physique

poëtiquement, et de prodiguer les figures, les ornemens, quand il ne faut que méthode, clarté et vérité. C'est le charlatanisme d'un homme qui veut faire passer de faux systêmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits esprits sont trompés par cet appât, et les bons esprits le dédaignent.

Parmi nous l'oraison funèbre s'est emparée du style poétique en prose : mais ce genre consistant presque tout entier dans l'exagération, il semble qu'il lui soit permis d'emprunter ses ornemens de la poésie.

Les auteurs des romans se sont permis quelquefois cette licence. La Calprenède fut le premier, je pense, qui transposa ainsi les limites des arts, et qui abusa de cette facilité. On fit grace à l'auteur du Télémaque en faveur d'Homère qu'il imitait sans pouvoir faire de vers, et plus encore en faveur de sa morale, dans laquelle il surpasse infiniment Homère, qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la fierté de Louis XIV et de la dureté de Louvois, qu'on crut appercevoir dans le Télémaque.

Quoi qu'il en soit, rien ne prouve mieux le grand sens et le bon goût d'Aristote, que d'avoir assigné sa place à chaque chose.

## Poétique.

Où trouver dans nos nations modernes un physicien, un géomètre, un métaphysicien, un moraliste même qui ait bien parlé de la poésie ? Ils sont accablés des noms d'Homère, de Virgile, de So-

phocle, de l'Arioste, du Tasse, et de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuses de leur génie. Ils n'en sentent pas les beautés, ou, s'ils les sentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule, dans Pascal, de dire : « Comme on « dit *beauté poétique*, on devrait dire aussi *beauté* « *géométrique*, et *beauté médicinale*. Cependant on « ne le dit point ; et la raison en est qu'on sait bien « quel est l'objet de la géométrie, et quel est l'objet « de la médecine ; mais on ne sait pas en quoi con« siste l'agrément qui est l'objet de la poésie. On « ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il « faut imiter ; et faute de cette connaissance, on a « inventé de certains termes bizarres, *siècle d'or*, « *merveilles de nos jours*, *fatal laurier*, *bel astre*, etc. « Et on appelle ce jargon *beauté poétique*. »

On sent assez combien ce morceau de Pascal est pitoyable. On sait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, et que nous n'appelons *beau* que ce qui cause à notre ame et à nos sens du plaisir et de l'admiration. C'est ainsi que raisonne Aristote : et Pascal raisonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel astre*, n'ont jamais été des beautés poétiques. S'il avait voulu savoir ce que c'est, il n'avait qu'à lire dans Malherbe :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est soumis à ses lois :
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans Racau :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la gloire te mène?
Cette mort qui promet un si digne loyer
N'est toujours que la mort, qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en son foyer.
Que sert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil,
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

il n'avait sur-tout qu'à lire les grands traits d'Homère, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, etc.

Nicole écrivit contre le théâtre, dont il n'avait pas la moindre teinture, et il fut secondé par un nommé Dubois, qui était aussi ignorant que lui en belles-lettres.

Il n'y a pas jusqu'à Montesquieu, qui, dans son livre amusant des *Lettres persanes*, a la petite vanité de croire qu'Homère et Virgile ne sont rien en comparaison d'un homme qui imite avec esprit et avec succès le *Siamois* de Dufréni, et qui remplit son livre de choses hardies, sans lesquelles il n'aurait pas été lu. « Qu'est-ce que les poëmes épiques? dit-« il, je n'en sais rien; je méprise les lyriques autant « que j'estime les tragiques ». Il devait pourtant ne pas tant mépriser Pindare et Horace. Aristote ne méprisait point Pindare.

Descartes fit à la vérité pour la reine Christine un

petit divertissement en vers, mais digne de sa matière cannelée.

Mallebranche ne distinguait pas le *qu'il mourût* de Corneille, d'un vers de Jodèle ou de Garnier.

Quel homme qu'Aristote, qui trace les règles de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique, de la morale, de la politique, et dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature !

C'est dans le chapitre quatrieme de sa poétique que Boileau a puisé ces beaux vers :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable :
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'OEdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit Aristote : « L'imitation et l'harmonie ont produit la poésie... nous voyons avec plaisir dans un tableau des animaux affreux, des hommes morts ou mourans, que nous ne regarderions qu'avec chagrin et avec frayeur dans la nature. Plus ils sont bien imités, plus ils vous causent de satisfaction. »

Ce quatrième chapitre de la poétique d'Aristote se retrouve presque tout entier dans Horace et dans Boileau. Les lois qu'il donne dans les chapitres suivans sont encore aujourd'hui celles de nos bons auteurs, si vous en exceptez ce qui regarde les chœurs et la musique. Son idée que la tragédie est instituée

pour purger les passions, a été fort combattue; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut domter un amour incestueux en voyant le malheur de Phèdre, qu'on peut réprimer sa colère en voyant le triste exemple d'Ajax, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philosophe recommande expressément, c'est qu'il y ait toujours de l'héroïsme dans la tragédie, et du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

## ARMES, ARMÉES, ETC.

C'EST une chose très digne de considération, qu'il y ait eu et qu'il y ait encore sur la terre des sociétés sans armées. Les brachmanes, qui gouvernèrent long-temps presque toute la grande Chersonèse de l'Inde; les primitifs, nommés Quakers, qui gouvernent la Pensilvanie; quelques peuplades de l'Amérique, quelques unes même du centre de l'Afrique; les Samoïèdes, les Lapons, les Kamshatkadiens, n'ont jamais marché en front de bandière pour détruire leurs voisins.

Les brachmanes furent les plus considérables de tous ces peuples pacifiques; leur caste, qui est si ancienne, qui subsiste encore, et devant qui toutes les autres institutions sont nouvelles, est un prodige qu'on ne sait pas admirer. Leur police et leur religion se réunirent toujours à ne verser jamais de

sang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on est aisément subjugué; ils l'ont été, et n'ont point changé.

Les Pensilvains n'ont jamais eu d'armée, et ils ont constamment la guerre en horreur.

Plusieurs peuplades de l'Amérique ne savaient ce que c'était qu'une armée avant que les Espagnols vinssent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorent, et armes, et dieux des armées, et bataillons, et escadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux, ne portent les armes en aucun pays, du moins quand ils sont fidèles à leur institution.

Ce n'est que chez les chrétiens qu'on a vu des sociétés religieuses établies pour combattre, comme templiers, chevaliers de Saint-Jean, chevaliers teutons, chevaliers porte-glaive. Ces ordres religieux furent institués à l'imitation des lévites, qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent presque jamais de cavalerie; elle eût été assez inutile dans un pays entrecoupé de canaux, inondé pendant cinq mois, et fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Asie employèrent les quadriges de guerre. Il en est parlé dans les annales de la Chine. Confutzée dit (1) qu'encore de son temps chaque gouverneur de province fournissait à l'empereur mille chars de guerre à quatre

(1) Confucius, liv. III, part. I.

chevaux. Les Troyens et les Grecs combattaient sur des chars à deux chevaux.

La cavalerie et les chars furent inconnus à la nation juive dans un terrain montagneux, où leur premier roi n'avait que des ânesses quand il fut élu. Trente fils de Jaïr, princes de trente villes, à ce que dit le texte (1), étaient montés chacun sur un âne. Saül, depuis roi de Juda, n'avait que des ânesses; et les fils de David s'enfuirent tous sur des mules lorsque Absalon eut tué son frère Ammon. Absalon n'était monté que sur une mule dans la bataille qu'il livra contre les troupes de son pere; ce qui prouve, selon les histoires juives, que l'on commençait alors à se servir de jumens en Palestine, ou bien qu'on y était déja assez riche pour acheter des mules des pays voisins.

Les Grecs se servirent peu de cavalerie; ce fut principalement avec la phalange macédonienne qu'Alexandre gagna les batailles qui lui assujettirent la Perse.

C'est l'infanterie romaine qui subjugua la plus grande partie du monde. César, à la bataille de Pharsale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne sait point en quel temps les Indiens et les Africains commencèrent à faire marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'est pas sans surprise qu'on voit les éléphans d'Annibal passer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

---

(1) Juges, chap. X, v. 4.

On a disputé long-temps sur les dispositions des armées romaines et grecques, sur leurs armes, sur leurs évolutions.

Chacun a donné son plan des batailles de Zama et de Pharsale.

Le commentateur Calmet, bénédictin, a fait imprimer trois gros volumes du dictionnaire de la Bible, dans lesquels, pour mieux expliquer les commandemens de Dieu, il a inséré cent gravures où se voient des plans de bataille et des sièges en taille-douce. Le Dieu des Juifs était le Dieu des armées, mais Calmet n'etait pas son secrétaire : il n'a pu savoir que par révélation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des Philistins, furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces estampes de carnage, dessinées au hasard, enchérirent son livre de cinq ou six louis d'or, et ne le rendirent pas meilleur.

C'est une grande question si les Francs, que le jésuite Daniel appelle Français par anticipation, se servaient de flèches dans leurs armées, s'ils avaient des casques et des cuirasses.

Supposé qu'ils allassent au combat presque nus, et armés seulement, comme on le dit, d'une petite hache de charpentier, d'une épée, et d'un couteau ; il en résultera que les Romains, maîtres des Gaules, si aisément vaincus par Clovis, avoient perdu toute leur ancienne valeur, et que les Gaulois aimèrent autant devenir les sujets d'un petit nombre de Francs que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea ensuite, ainsi que tout change.

Dans les temps des chevaliers, écuyers, et varlets, on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne. Cette gendarmerie était couverte de fer, ainsi que les chevaux. Les fantassins étaient des serfs qui fesaient plutôt les fonctions de pionniers que de soldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens de pied de bons archers, et c'est en grande partie ce qui leur fit gagner presque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne font guère que des expériences de physique? Un soldat serait bien étonné si quelque savant lui disait : « Mon ami, tu es un meilleur machiniste qu'Archi« mède. Cinq parties de salpêtre, une partie de sou« fre, une partie de *carbo ligneus*, ont été préparées « chacune à part. Ton salpêtre, dissous, bien filtré, « bien évaporé, bien crystallisé, bien remué, bien « séché, s'est incorporé avec le soufre purifié et « d'un beau jaune. Ces deux ingrédiens, mêlés avec « le charbon pilé, ont formé de grosses boules par « le moyen d'un peu de vinaigre, ou de dissolution « de sel ammoniac, ou d'urine. Ces boules ont été « réduites *in pulverem pirium* dans un moulin. L'ef« fet de ce mélange est une dilatation qui est à-peu« près comme quatre mille est à l'unité ; et le plomb « qui est dans ton tuyau fait un autre effet, qui est « le produit de sa masse multipliée par sa vîtesse.

« Le premier qui devina une grande partie de ce « secret de mathématiques fut un bénédictin, nommé « Roger Bacon. Celui qui l'inventa tout entier fut « un autre bénédictin allemand, nommé Schwartz,

« au quatorzième siècle. Ainsi c'est à deux moines « que tu dois l'art d'être un excellent meurtrier, si « tu tires juste, et si ta poudre est bonne.

« C'est en vain que du Cange a prétendu qu'en « 1338 les registres de la chambre des comptes de « Paris font mention d'un mémoire payé pour de la « poudre à canon : n'en crois rien; il s'agit là de « l'artillerie, nom affecté aux anciennes machines « de guerre et aux nouvelles.

« La poudre à canon fit oublier entièrement le « feu grégeois, dont les Maures fesaient encore « quelque usage. Te voilà enfin dépositaire d'un art « qui non seulement imite le tonnerre, mais qui « est beaucoup plus terrible. »

Ce discours, qu'on tiendrait à un soldat, serait de la plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fussent connus, les nations hyperborées avaient subjugué presque tout l'hémisphère, et pourraient revenir encore, comme des loups affamés, dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'étaient la force du corps, l'agilité, une espèce de fureur sanguinaire, un acharnement d'homme à homme, qui décidaient de la victoire, et par conséquent du destin des Etats. Des hommes intrépides prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guère plus de discipline dans les armées du Nord, au temps de la décadence de l'empire romain, que dans les bêtes carnassières qui fondent sur leur proie.

Aujourd'hui une seule place frontière, munie

de canons, arrêterait les armées des Attila et des Gengis.

On a vu, il n'y a pas long-temps, une armée de Russes victorieux se consumer inutilement devant Custrin, qui n'est qu'une petite forteresse dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps peuvent l'emporter sur les plus robustes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons suffirent à la bataille de Fontenoy pour faire retourner en arrière toute la colonne anglaise déja maîtresse du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le soldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorsque l'on combat corps à corps. La force, l'adresse, la trempe des armes même, sont inutiles. A peine une seule fois dans une guerre se sert-on de la baïonnette au bout du fusil, quoiqu'elle soit la plus terrible des armes.

Dans une plaine souvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées s'avancent en silence; chaque bataillon mène avec soi des canons de campagne; les premières lignes tirent l'une contre l'autre, et l'une après l'autre. Ce sont des victimes qu'on présente tour à tour aux coups de feu. On voit souvent sur les ailes des escadrons exposés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui se lassent de cette manœuvre, laquelle ne laisse aucun lieu à l'impétuosité du courage, se débandent et quittent le champ de bataille. On va les rallier, si l'on peut, à quelques milles de là. Les ennemis victorieux as-

siègent une ville qui leur coûte quelquefois plus de temps, plus d'hommes, plus d'argent, que plusieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès sont très rarement rapides; et au bout de cinq ou six ans, les deux parties également épuisées sont obligées de faire la paix.

Ainsi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie et la méthode nouvelle ont établi entre les puissances une égalité qui met le genre humain à l'abri des anciennes dévastations, et qui par là rend les guerres moins funestes, quoiqu'elles le soient encore prodigieusement.

Les Grecs dans tous les temps, les Romains jusqu'au temps de Sylla, les autres peuples de l'Occident et du Septentrion, n'eurent jamais d'armée sur pied continuellement soudoyée; tout bourgeois était soldat, et s'enrolait en temps de guerre. C'était précisément comme aujourd'hui en Suisse. Parcourez-la tout entière, vous n'y trouverez pas un bataillon, excepté dans le temps des revues; si elle a la guerre, vous y voyez tout d'un coup quatre-vingt mille soldats en armes.

Ceux qui usurpèrent la puissance suprême depuis Sylla eurent toujours des troupes permanentes soudoyées de l'argent des citoyens, pour tenir les citoyens assujettis encore plus que pour subjuguer les autres nations. Il n'y a pas jusqu'à l'évêque de Rome qui ne soudoie une petite armée. Qui l'eût dit du temps des apôtres, que le serviteur des serviteurs de Dieu aurait des régimens, et dans Rome?

Ce qu'on craint le plus en Angleterre, c'est *a great standing army*, une grande armée sur pied.

Les janissaires ont fait la grandeur des sultans, mais aussi ils les ont étranglés. Les sultans auraient évité le cordon si, au lieu de ces grands corps, ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne est qu'il y ait une armée; mais elle appartient à la république qui la paie, quand elle peut en avoir une.

# AROT ET MAROT,

## ET COURTE REVUE DE L'ALCORAN.

CET article peut servir à faire voir combien les plus savans hommes peuvent se tromper, et à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui est rapporté d'Arot et de Marot dans le Dictionnaire encyclopédique :

« Ce sont les noms de deux anges que l'imposteur « Mahomet disait avoir été envoyés de Dieu pour « enseigner les hommes, et pour leur ordonner de « s'abstenir du meurtre, des faux jugemens, et de « toutes sortes d'excès. Ce faux prophète ajoute « qu'une très belle femme ayant invité ces deux « anges à manger chez elle, elle leur fit boire du vin, « dont étant échauffés, ils la sollicitèrent à l'amour; « qu'elle feignit de consentir à leur passion, à con- « dition qu'ils lui apprendraient auparavant les pa- « roles par le moyen desquelles ils disaient que l'on « pouvait aisément monter au ciel; qu'après avoir « su d'eux ce qu'elle leur avoit demandé, elle ne « voulut plus tenir sa promesse, et qu'alors elle fut

« enlevée au ciel, où ayant fait à Dieu le récit de ce « qui s'était passé, elle fut changée en l'étoile du « matin qu'on appelle Lucifer ou Aurore, et que « les deux anges furent sévèrement punis. C'est de « là, selon Mahomet, que Dieu prit occasion de dé- « fendre l'usage du vin aux hommes. » (1)

On aurait beau lire tout l'Alcoran, on n'y trouvera pas un seul mot de ce conte absurde, et de cette prétendue raison de Mahomet de défendre le vin à ses sectateurs. Mahomet ne proscrit l'usage du vin qu'au second et au cinquième sura ou chapitres : « Ils t'interrogeront sur le vin et sur les « liqueurs fortes : tu leur répondras que c'est un « grand péché.

« On ne doit point imputer aux justes qui croient « et qui font de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin « et d'avoir joué aux jeux de hasard, avant que les « jeux de hasard fussent défendus. »

Il est avéré chez tous les mahométans que leur prophète ne défendit le vin et les liqueurs que pour conserver leur santé, et pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'usage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, et peut détruire la santé et la raison.

La fable d'Arot et de Marot qui descendirent du ciel, et qui voulurent coucher avec une femme arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'est dans aucun auteur mahométan. Elle ne se trouve que parmi les impostures que plusieurs auteurs chrétiens, plus indiscrets qu'éclairés, ont imprimées

(1) Voyez ALCORAN.

contre la religion musulmane par un zèle qui n'est pas selon la science. Les noms d'Arot et de Marot ne sont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'est un nommé Silburgius qui dit, dans un vieux livre que personne ne lit, qu'il anathématise les anges Arot et Marot, Safa et Merwa.

Remarquez, cher lecteur, que Safa et Merwa sont deux petits monticules auprès de la Mecque, et qu'ainsi notre docte Silburgius a pris deux collines pour deux anges. C'est ainsi qu'en ont usé presque sans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous sur le mahométisme, jusqu'au temps où le sage Réland nous a donné des idées nettes de la croyance musulmane, et où le savant Sale, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidèle de l'Alcoran, et par la préface la plus instructive.

Gagnier lui-même, tout professeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'est plu à nous débiter quelques faussetés sur Mahomet, comme si on avait besoin du mensonge pour soutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophête. Il nous donne tout au long le voyage de Mahomet dans les sept cieux sur la jument Alborac : il ose même citer le sura ou chap. LIII ; mais ni dans ce sura LIII, ni dans aucun autre, il n'est question de ce prétendu voyage au ciel.

C'est Aboulfeda qui, plus de sept cents ans après Mahomet, rapporte cette étrange histoire. Elle est tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuscrits qui eurent cours du temps de Mahomet même. Mais il est visible qu'ils ne sont point de Mahomet, puisque

après sa mort Abubeker recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en présence de tous les chefs des tribus, et qu'on n'inséra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus, non seulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'est point dans l'Alcoran, mais il est d'un style bien différent, et cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieuse différence. Voici comme il commence :

« Une certaine nuit je m'étais endormi entre les « deux collines de Safa et de Merwa. Cette nuit était « très obscure et très noire, mais si tranquille qu'on « n'entendait ni les chiens aboyer, ni les coqs chan- « ter. Tout d'un coup l'ange Gabriel se présenta « devant moi dans la forme en laquelle le Dieu très « haut l'a créé. Son teint était blanc comme la neige ; « ses cheveux blonds, tressés d'une façon admi- « rable, lui tombaient en boucles sur les épaules ; « il avait un front majestueux, clair, et serein, les « dents belles et luisantes, et les jambes teintes d'un « jaune de saphir ; ses vêtemens étaient tout tissus « de perles et de fil d'or très pur. Il portait sur son « front une lame sur laquelle étaient écrites deux « lignes toutes brillantes et éclatantes de lumière ; « sur la première il y avait ces mots : *Il n'y a point « de Dieu que Dieu ;* et sur la seconde ceux-ci : *Ma- « homet est l'apôtre de Dieu.* A cette vue je demeurai « le plus surpris et le plus confus de tous les hom- « mes. J'apperçus autour de lui soixante et dix

« mille cassolettes ou petites bourses pleines de « musc et de safran. Il avait cinq cents paires d'ailes, « et d'une aile à l'autre il y avait la distance de cinq « cents années de chemin.

« C'est dans cet état que Gabriel se fit voir à mes « yeux. Il me poussa, et me dit : *Lève-toi, ô homme « endormi!* Je fus saisi de frayeur et de tremble- « ment, et je lui dis en m'éveillant en sursant : *Qui « es-tu? Dieu veuille te faire miséricorde. Je suis ton « frère Gabriel,* me répondit-il. *O mon cher bien « aimé Gabriel,* lui dis-je, *je te demande pardon. « Est-ce une révélation de quelque chose de nouveau, « ou bien une menace affligeante que tu viens m'an- « noncer? C'est quelque chose de nouveau,* reprit-il ; *« lève-toi, mon cher et bien aimé. Attache ton man- « teau sur tes épaules, tu en auras besoin ; car il faut « que tu rendes visite à ton seigneur cette nuit.* En « même temps Gabriel me prit par la main ; il me « fit lever, et, m'ayant fait monter sur la jument Al- « borac, il la conduisit lui-même par la bride, etc. »

Enfin il est avéré chez les musulmans que ce chapitre, qui n'est d'aucune authenticité, fut imaginé par Abu-Horaïra, qui était, dit-on, contemporain du prophète. Que dirait-on d'un Turc qui viendrait aujourd'hui insulter notre religion, et nous dire que nous comptons parmi nos livres consacrés les *Lettres de S. Paul à Sénèque*, et les *Lettres de Sénèque à Paul*, les *Actes de Pilate*, la *Vie de la femme de Pilate*, les *Lettres du prétendu roi Abgare à Jésus-Christ*, et la *Réponse de Jésus-Christ à ce roitelet*, l'*Histoire du défi de S. Pierre à Simon le ma-*

*gicien*, les *Prédictions des sibylles*, le *Testament des douze patriarches*, et tant d'autres livres de cette espèce?

Nous répondrions à ce Turc qu'il est fort mal instruit, et qu'aucun de ces ouvrages n'est regardé par nous comme authentique. Le Turc nous fera la même réponse, quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de Mahomet dans les sept cieux. Il nous dira que ce n'est qu'une fraude pieuse des derniers temps, et que ce voyage n'est point dans l'Alcoran. Je ne compare point sans doute ici la vérité avec l'erreur, le christianisme avec le mahométisme, l'Evangile avec l'Alcoran; mais je compare fausse tradition à fausse tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été poussé si loin, que Grotius impute à Mahomet d'avoir dit que les mains de Dieu sont froides; qu'il le sait parcequ'il les a touchées; que Dieu se fait porter en chaise; que dans l'arche de Noé le rat naquit de la fiente de l'éléphant, et le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à Mahomet d'avoir imaginé que Jésus avait été enlevé au ciel, au lieu de souffrir le supplice. Il ne songe pas que ce sont des communions entières des premiers chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conservée dans la Syrie et dans l'Arabie jusqu'à Mahomet.

Combien de fois a-t-on répété que Mahomet avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans son oreille, et qu'il fesait accroire à ses sectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de Dieu?

N'est-ce pas assez que nous soyons persuadés de

la fausseté de sa secte, et que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, sans que nous perdions notre temps à calomnier les mahométans, qui sont établis du mont Caucase au mont Atlas, et des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde? Nous écrivons sans cesse de mauvais livres contre eux, et ils n'en savent rien. Nous crions que leur religion n'a été embrassée par tant de peuples que parcequ'elle flatte les sens. Où est donc la sensualité qui ordonne l'abstinence du vin et des liqueurs, dont nous fesons tant d'excès, qui prononce l'ordre indispensable de donner tous les ans aux pauvres deux et demi pour cent de son revenu, de jeûner avec la plus grande rigueur, de souffrir dans les premiers temps de la puberté une opération douloureuse, de faire au milieu des sables arides un pélerinage qui est quelquefois de cinq cents lieues, et de prier Dieu cinq fois par jour, même en fesant la guerre?

Mais, dit-on, il leur est permis d'avoir quatre épouses dans ce monde, ils auront dans l'autre des femmes célestes. Grotius dit en propres mots: « Il « faut avoir reçu une grande mesure de l'esprit d'é-« tourdissement pour admettre des rêveries aussi « grossières et aussi sales. »

Nous convenons avec Grotius que les mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de son Koran des mains de l'ange Gabriel, était pis qu'un rêveur; c'était un imposteur, qui soutenait ses séductions par son courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi ni de sale à réduire au nombre de qua-

tre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les satrapes, les nababs, les omras de l'orient nourrissaient dans leurs serrails. Il est dit que Salomon avait trois cents femmes et sept cents concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouser les deux sœurs; Mahomet fut le premier qui défendit ces mariages, dans le sura ou chapitre IV. Où est donc la saleté?

A l'égard des femmes célestes, où est la saleté? Certes il n'y a rien de sale dans le mariage, que nous reconnaissons ordonné sur la terre et béni par Dieu même. Le mystère incompréhensible de la génération est le sceau de l'Etre éternel. C'est la marque la plus chère de sa puissance d'avoir créé le plaisir, et d'avoir par ce plaisir même perpétué tous les êtres sensibles.

Si on ne consulte que la simple raison, elle nous dira qu'il est vaisemblable que l'Etre éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne sera pas indigne de la majesté suprême de nourrir nos estomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des estomacs. Nos saintes écritures nous apprennent que Dieu mit d'abord le premier homme et la première femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence et de gloire, incapable d'éprouver les maladies et la mort. C'est à-peu-près l'état où seront les justes, lorsqu'après leur résurrection, ils seront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps sera continuellement satisfait. Nos PP.

de l'Eglise n'ont point eu d'autre idée de la Jérusalem céleste. S. Irénée dit (1) que chaque cep de vigne y portera dix mille branches, chaque branche dix mille grappes, et chaque grappe dix mille raisins, etc.

Plusieurs PP. de l'Eglise en effet ont pensé que les bienheureux dans le ciel jouiraient de tous leurs sens. S. Thomas (2) dit que le sens de la vue sera infiniment perfectionné, que tous les élémens le seront aussi, que la superficie de la terre sera diaphane comme le verre, l'eau comme le crystal, l'air comme le ciel, le feu comme les astres.

S. Augustin, dans sa *Doctrine chrétienne* (3), dit que le sens de l'ouïe goûtera le plaisir des sens du chant et du discours.

Un de nos grands théologiens italiens, nommé Plazza, dans sa *Dissertation sur le paradis* (4), nous apprend que les élus ne cesseront jamais de jouer de la guitare et de chanter : ils auront, dit-il, trois *nobilités*, trois *avantages*; des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans mollesse, des voluptés sans excès : *Tres nobilitates, illecebra sine titillatione, blanditiæ sine mollitudine, et voluptas sine exuberantia.*

S. Thomas assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait, et que l'humide ne l'affaiblira pas : *In corporibus gloriosis erit odor in sua ultima perfectione, nullo modo per humidum repressus* (5). Un grand

---

(1) Liv. V, chap. XXXIII. — (2) Commentaire sur la Genèse, tome II, liv. IV. — (3) Chap. II et III, n. 149. (4) Supplément, part. III, quest. 84. — (5) Page. 506.

nombre d'autres docteurs traitent à fond cette question.

Suarez, dans sa *Sagesse*, s'exprime ainsi sur le goût : Il n'est pas difficile à Dieu de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût et l'affecte intentionnellement : *Non est Deo difficile facere ut sapidus humor sit intra organum gustûs, qui sensum illum possit intentionaliter afficere* (1).

Enfin S. Prosper, en résumant tout, prononce que les bienheureux seront rassasiés sans dégoût, et qu'ils jouiront de la santé sans maladie : *Saturitas sine fastidio et tota sanitas sine morbo* (2).

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans aient admis l'usage des cinq sens dans leur paradis. Ils disent que la première béatitude sera l'union avec Dieu : elle n'exclut pas le reste.

Le paradis de Mahomet est une fable ; mais, encore une fois, il n'y a ni contradiction ni saleté.

La philosophie demande des idées nettes et précises ; Grotius ne les avait pas. Il citait beaucoup, et il étalait des raisonnemens apparens, dont la fausseté ne peut soutenir un examen réfléchi.

On pourrait faire un très gros livre de toutes les imputations injustes dont on a chargé les mahométans. Ils ont subjugué une des plus belles et des plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chasser que de leur dire des injures.

L'impératrice de Russie donne aujourd'hui un grand exemple ; elle leur enlève Azoph et Taganrok, la Moldavie, la Valachie, la Géorgie ; elle

(1) Liv. XVI, chap. XX. — (2) N. 232.

pousse ses conquêtes jusqu'aux remparts d'Erzerum ; elle envoie contre eux, par une entreprise inouie, des flottes qui partent du fond de la mer Baltique, d'autres qui couvrent le Pont-Euxin ; mais elle ne dit point, dans ses manifestes, qu'un pigeon soit venu parler à l'oreille de Mahomet.

# ARRÊTS NOTABLES

### SUR LA LIBERTÉ NATURELLE.

On a fait en plusieurs pays, et sur-tout en France, des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatisme, ou même l'erreur et la faiblesse, ont commis avec le glaive de la justice.

Il y a des arrêts de mort que des années entières de vengeance pourraient à peine expier, et qui feront frémir tous les siècles à venir. Tels sont les arrêts rendus contre le légitime roi de Naples et de Sicile, par le tribunal de Charles d'Anjou ; contre Jean Hus et Jérôme de Prague, par des prêtres et des moines ; contre le roi d'Angleterre Charles I, par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes, commis en cérémonie, viennent les meurtres juridiques commis par la lâcheté, la bêtise, la superstition ; et ceux-là sont innombrables. Nous en rapporterons quelques uns dans d'autres chapitres.

Dans cette classe il faut ranger principalement les procès de sortilege, et ne jamais oublier qu'encore de nos jours, en 1750, la justice sacerdotale

de l'évêque de Vurtzbourg a condamné comme sorcière une religieuse, fille de qualité, au supplice du feu. C'est afin qu'on ne l'oublie pas que je répète ici cette aventure dont j'ai parlé ailleurs. On oublie trop et trop vite.

Je voudrais que chaque jour de l'année un crieur public, au lieu de brailler, comme en Allemagne et en Hollande, quelle heure il est (ce qu'on sait très bien sans lui), criât : C'est aujourd'hui que dans les guerres de religion Magdebourg et tous ses habitans furent réduits en cendre. C'est ce 14 mai, à quatre heures et demie du soir, que Henri IV fut assassiné pour cette seule raison qu'il n'était pas assez soumis au pape ; c'est à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté sous le nom de *justice*.

Ces avertissemens continuels seraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les persécuteurs. Par exemple, je propose que chaque année les deux plus forts gosiers qu'on puisse trouver à Paris et à Toulouse prononcent dans tous les carrefours ces paroles : « C'est à pareil jour que cin-« quante magistrats du conseil rétablirent la mé-« moire de Jean Calas d'une voix unanime, et ob-« tinrent pour la famille des libéralités du roi mê-« me au nom duquel Jean Calas avait été injuste-« ment condamné au plus horrible supplice. »

Il ne serait pas mal qu'à la porte de tous les ministres il y eût un autre crieur qui dit à tous ceux qui viennent demander des lettres-de-cachet pour

s'emparer des biens de leurs parens et alliés, ou dépendans :

« Messieurs, craignez de séduire le ministre par « de faux exposés, et d'abuser du nom du roi. Il est « dangereux de le prendre en vain. Il y a dans le « monde un maître Gerbier qui défend la cause de « la veuve et de l'orphelin opprimés sous le poids « d'un nom sacré. C'est celui-là même qui a obtenu « au barreau du parlement de Paris l'abolissement « de la société de Jésus. Ecoutez attentivement la « leçon qu'il a donnée à la société de S. Bernard, « conjointement avec maître Loiseau, autre protec-« teur des veuves.

« Il faut d'abord que vous sachiez que les RR. PP. « bernardins de Clervaux possèdent dix-sept mille « arpens de bois, sept grosses forges, quatorze gros-« ses métairies, quantité de fiefs, de bénéfices, et « même des droits dans les pays étrangers. Le re-« venu du couvent va jusqu'à deux cent mille livres « de rentes. Le trésor est immense; le palais abba-« tial est celui d'un prince; rien n'est plus juste; « c'est un faible prix des grands services que les ber-« nardins rendent continuellement à l'Etat.

« Il arriva qu'un jeune homme de dix-sept ans, « nommé Castille, dont le nom de baptême était Ber-« nard, crut par cette raison qu'il devait se faire « bernardin ; c'est ainsi qu'on raisonne à dix-sept « ans, et quelquefois à trente : il alla faire son no-« viciat en Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand « il fallut prononcer ses vœux, la grace lui manqua ; « il ne les signa point, s'en alla, et redevint hom-

« me. Il s'établit à Paris; et au bout de trente « ans, ayant fait une petite fortune, il se maria, et « eut des enfans.

« Le R. P. procureur de Clervaux, nommé Mâ« yeur, digne procureur, frère de l'abbé, ayant ap« pris à Paris d'une fille de joie que ce Castille avait « été autrefois bernardin, complote de le revendi« quer en qualité de déserteur, quoiqu'il ne fût « point réellement engagé; de faire passer sa femme « pour une concubine, et de placer ses enfans à l'hô« pital en qualité de bâtards. Il s'associe avec un « autre frippon pour partager les dépouilles. Tous « deux vont au bureau des lettres-de-cachet, expo« sent leurs griefs au nom de S. Bernard, obtien« nent la lettre, viennent saisir Bernard Castille, sa « femme et leurs enfans, s'emparent de tout le bien, « et vont le manger où vous savez.

« Bernard Castille est enfermé à Orval dans un « cachot, où il meurt au bout de six mois, de peur « qu'il ne demande justice. Sa femme est conduite « dans un autre cachot à Sainte-Pélagie, maison de « force des filles débordées. De trois enfans l'un « meurt à l'hôpital.

« Les choses restent dans cet état pendant trois « ans. Au bout de ce temps la dame Castille obtient « son élargissement. Dieu est juste; il donne un se« cond mari à cette veuve. Ce mari, nommé Lau« nai, se trouve un homme de tête qui développe « toutes les fraudes, toutes les horreurs, toutes les « scélératesses employées contre sa femme. Ils in-

« tentent tous deux un procès aux moines (1). Il est « vrai que frère Mayeur, qu'on appelle dom « Mayeur, n'a pas été pendu ; mais le couvent de « Clervaux en a été pour quarante mille écus. Et il « n'y a point de couvent qui n'aime mieux voir pen-« dre son procureur que de perdre son argent.

« Que cette histoire vous apprenne, messieurs, « à user de beaucoup de sobriété en fait de lettres-« de-cachet. Sachez que maître Elie de Beaumont (2), « ce célèbre défenseur de la mémoire de Calas, et « maître Target, cet autre protecteur de l'innocence « opprimée, ont fait payer vingt mille francs d'a-« mende à celui qui avait arraché par ses intrigues « une lettre-de-cachet pour faire enlever la comtesse « de Lancize mourante, la traîner hors du sein de « sa famille, et lui dérober tous ses titres.

« Quand les tribunaux rendent de tels arrêts, on « entend des battemens de mains du fond de la « grand'chambre aux portes de Paris. Prenez garde « à vous, messieurs ; ne demandez pas légèrement « des lettres-de-cachet. »

Un Anglais, en lisant cet article, a demandé, Qu'est-ce qu'une lettre-de-cachet? on n'a jamais pu le lui faire comprendre.

---

(1) L'arrêt est de 1764.

(2) L'arrêt est de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils prononcés par les parlemens de provinces.

# ARRÊTS DE MORT.

En lisant l'histoire, et en voyant cette suite presque jamais interrompue de calamités sans nombre, entassées sur ce globe, que quelques uns appellent *le meilleur des mondes possibles*, j'ai été frappé surtout de la grande quantité d'hommes considérables dans l'Etat, dans l'Eglise, dans la société, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laisse à part les assassinats, les empoisonnemens; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec loyauté et cérémonie. Je commence par les rois et les reines; l'Angleterre seule en fournit une liste assez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainsi par justice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eussent subi leur arrêt, si leur procès eût duré quelque temps de plus, ou si leurs parties adverses étaient mortes d'apoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût gangrené le *rectum* du cardinal de Richelieu quelques mois plutôt, les de Thou, les Cinq-Mars, et tant d'autres étaient en liberté. Si Barneveld avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le connétable de Luynes n'avait pas demandé la confiscation de la maréchale d'Ancre, elle n'eût pas été brûlée comme sorcière. Qu'un homme réellement criminel, un assassin, un voleur public,

un empoisonneur, un parricide soit arrêté, et que son crime soit prouvé ; il est certain que dans quelque temps et par quelques juges qu'il soit jugé, il sera un jour condamné. Mais il n'en est pas de même des hommes d'Etat ; donnez-leur seulement d'autres juges, ou attendez que le temps ait changé les intérêts, refroidi les passions, amené d'autres sentimens, leur vie sera en sûreté.

Imaginez que la reine Elisabeth meurt d'une indigestion la veille de la condamnation de Marie Stuart ; alors Marie Stuart sera sur le trône d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande, au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que Cromwell tombe seulement malade, on se gardera bien de couper la tête à Charles I. Ces deux assassinats revêtus, je ne sais comment, de la forme des lois, n'entrent guère dans la liste des injustices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand chemin, qui, ayant garrotté et volé deux passans, se plairaient à nommer dans la troupe un procureur-général, un président, un avocat, des conseillers, et qui, ayant signé une sentence, feraient pendre les deux passans en cérémonie ; c'est ainsi que la reine d'Ecosse et son petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires, prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un seul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, si on avait eu un autre temps à choisir ? Y a-t-il un seul des condamnés immolés sous le cardinal de Richelieu, qui n'eût été en faveur, si leur procès avait été prolongé jusqu'à la

régence d'Anne d'Autriche? Le prince de Condé est arrêté sous François II ; il est jugé à mort par des commissaires : François II meurt, et le prince de Condé redevient un homme puissant.

Ces exemples sont innombrables. Il faut sur-tout considérer l'esprit du temps. On a brûlé Vanini sur une accusation vague d'athéisme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'assez pédant et d'assez sot pour faire les livres de Vanini, on ne les lirait pas, et c'est tout ce qui en arriverait.

Un Espagnol passe par Genève au milieu du seizieme siècle; le Picard Jean Chauvin apprend que cet Espagnol est logé dans une hôtellerie ; il se souvient que cet Espagnol a disputé contre lui sur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien Jean Chauvin qui fait arrêter le passant, malgré toutes les lois divines et humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations; il le fait plonger dans un cachot, et le fait brûler à petit feu avec des fagots verds, afin que le supplice dure plus long-temps. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de personne ; et si ce fou de Servet était venu dans le bon temps, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle la *justice* est donc aussi arbitraire que les modes. Il y a des temps d'horreurs et de folie chez les hommes, comme des temps de peste ; et cette contagion a fait le tour de la terre.

# ART DRAMATIQUE.

## Ouvrages dramatiques, tragédie, comédie, opéra.

Panem *et circenses* est la devise de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes, il fallait peut-être les séduire par des spectacles, par des funambules, des tours de gibecière, et de la musique. On les eût aisément subjugués. Il y a des spectacles pour toutes les conditions humaines; la populace veut qu'on parle à ses yeux, et beaucoup d'hommes d'un rang supérieur sont peuple. Les ames cultivées et sensibles veulent des tragédies et des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des Thespis, ensuite on eut ses Eschyles, et l'on se flatta bientôt d'avoir ses Sophocles et ses Euripides; après quoi tout dégénéra : c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires sur ce théâtre, qu'Euripide, Sophocle, Eschyle, Ménandre et Aristophane, n'ont fait d'œuvres dramatiques; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'est aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaissance de tous les autres arts. Il est vrai qu'ils commencèrent dès le treizième siècle, et peut-être auparavant, par des farces

malheureusement tirées de l'ancien et du nouveau Testament ; indigne abus qui passa bientôt en Espagne et en France : c'était une imitation vicieuse des essais que S. Grégoire de Nazianze avait faits en ce genre, pour opposer un théâtre chrétien au théâtre païen de Sophocle et d'Euripide. S. Grégoire de Nazianze mit quelque éloquence et quelque dignité dans ces pièces ; les Italiens et leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes et des bouffonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat Trissino, auteur du poëme épique intitulé l'*Italia liberata da'Gothi*, donna sa tragédie de Sophonisbe, la première qu'on eût vue en Italie, et cependant régulière. Il y observa les trois unités de lieu, de temps et d'action. Il y introduisit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais, pour le temps où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette pièce fut représentée à Vicence, et la ville construisit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau siècle accoururent aux représentations, et prodiguèrent les applaudissemens que méritait cette entreprise estimable.

En 1516, le pape Léon X honora de sa présence la Rozemonde du Ruccellaï ; toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, et naturellement ; mais, ce qui est étrange, presque toutes furent un peu froides : tant le dialogue en vers est difficile, tant l'art de se rendre maître du cœur est donné à peu de génies ! le Torismond même

du Tasse fut encore plus insipide que les autres.

On ne connut que dans le Pastor fido du Guarini ces scènes attendrissantes qui font verser des larmes, qu'on retient par cœur malgré soi ; et voilà pourquoi nous disons, retenir par cœur, car ce qui touche le cœur se grave dans la mémoire.

Le cardinal Bibiena avait long-temps auparavant rétabli la vraie comédie ; comme Trissino rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480 (1), quand toutes les autres nations de l'Europe croupissaient dans l'ignorance absolue de tous les arts aimables, quand tout était barbare ; ce prélat avait fait jouer sa Calendra, pièce d'intrigue, et d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieuses, ainsi qu'à la Mandragore de Machiavel.

Les Italiens seuls furent donc en possession du théâtre pendant près d'un siècle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'histoire, des mathématiques, de tous les genres de poësie, et de tous les arts où le génie dirige la main.

Les français n'eurent que de misérables farces, comme on sait, pendant tout le quinzième et le seizième siècles.

Les Espagnols, tout ingénieux qu'ils sont, quelque grandeur qu'ils aient dans l'esprit, ont conservé jusqu'à nos jours cette détestable cou-

---

(1) *N. B.* Non en 1520, comme dit le fils du grand Racine dans son Traité de la poésie.

tume d'introduire les plus basses bouffonneries dans les sujets les plus sérieux : un seul mauvais exemple une fois donné est capable de corrompre toute une nation, et l'habitude devient une tyrannie.

## Du théatre espagnol.

Les *Autos sacramentales* ont déshonoré l'Espagne beaucoup plus long-temps que les Mystères de la passion, les Actes des saints, nos Moralités, la Mère sotte, n'ont flétri la France. Ces *Autos sacramentales* se représentaient encore à Madrid il y a très-peu d'années. Calderon en avait fait pour sa part plus de deux cents.

Une de ses plus fameuses pièces, imprimée à Valladolid, sans date, et que j'ai sous mes yeux, est la *Devocion de la missa*. Les acteurs sont un roi de Cordoue mahométan, un ange chrétien, une fille de joie, deux soldats bouffons, et le diable. L'un de ces deux bouffons est nommé Pascal Vivas, amoureux d'Aminte. Il a pour rival Lélio, soldat mahométan.

Le diable et Lélio veulent tuer Vivas, et croient en avoir bon marché, parcequ'il est en péché mortel : mais Pascal prend le parti de faire dire une messe sur le théâtre, et de la servir. Le diable perd alors toute sa puissance sur lui.

Pendant la messe, la bataille se donne, et le diable est tout étonné de voir Pascal au milieu du combat, dans le même temps qu'il sert la messe. » Oh oh, dit-il, je sais bien qu'un corps ne peut

» se trouver en deux endroits à la fois, excepté » dans le sacrement auquel ce drôle a tant de dé» votion ». Mais le diable ne savoit pas que l'ange chrétien avait pris la figure du bon Pascal Vivas, et qu'il avoit combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue est battu, comme on peut bien le croire; Pascal épouse sa vivandière, et la pièce finit par l'éloge de la messe.

Par-tout ailleurs un tel spectacle aurait été une profanation que l'inquisition aurait cruellement punie; mais en Espagne c'était une édification.

Dans un autre acte sacramental, Jésus-Christ en perruque carrée, et le diable en bonnet à deux cornes, disputent sur la controverse, se battent à coups de poing, et finissent par danser ensemble une sarabande.

Plusieurs pièces finissent par ces mots, *ite, comedia est*.

D'autres pièces, en très-grand nombre, ne sont point sacramentales, ce sont des tragi-comédies, et même des tragédies; l'une est la Création du monde, l'autre les Cheveux d'Absalon. On a joué le Soleil soumis à l'homme, Dieu bon payeur, le Maître-d'hôtel de Dieu, la Dévotion aux trépassés. Et toutes ces pièces sont intitulées *la famosa comedia*.

Qui croirait que dans cet abyme de grossièretés insipides, il y ait de temps en temps des traits de génie, et je ne sais quel fracas de théâtre qui peut amuser, et même intéresser?

Peut-être quelques unes de ces pièces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'Eschyle,

dans lesquelles la religion des Grecs était jouée, comme la religion chrétienne le fut en France et en Espagne.

Qu'est-ce en effet que Vulcain enchaînant Prométhée sur un rocher, par ordre de Jupiter ? qu'est-ce que la Force et la Vaillance qui servent de garçons bourreaux à Vulcain, sinon un Auto sacramantale grec? Si Calderon a introduit tant de diables sur le théâtre de Madrid, Eschyle n'a-t-il pas mis des furies sur le théâtre d'Athènes ? Si Pascal Vivas sert la messe, ne voit-on pas une vieille pythonisse qui fait toutes ses cérémonies sacrées dans la tragédie des Euménides ? La ressemblance me paraît assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux ; c'est la même irrégularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusque dans le Cid. Il n'est pas étonnant que Corneille les ait retranchés.

On connaît l'Héraclius de Calderon, intitulé : Tout est mensonge, et tout est vérité, antérieur de près de vingt années à l'Héraclius de Corneille. L'énorme démence de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquens, et de quelques traits de la plus grande beauté. Tels sont, par exemple, ces quatre vers admirables que Corneille a si heureusement traduits :

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!

Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi!

Non-seulement Lopez de Vega avait précédé Caldéron dans toutes les extravagances d'un théâtre grossier et absurde, mais il les avait trouvées établies. Lopez de Vega était indigné de cette barbarie, et cependant il s'y soumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ses yeux plus qu'à son ame. Voici comme Vega s'en explique lui-même dans son nouvel art de faire des comédies de son temps.

Les Vandales, les Gots, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains.
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,
Nos aïeux étaient des barbares. (1)
L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit:
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit;
Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence. (2)
Je me vois obligé de servir l'ignorance,
D'enfermer sous quatre verroux (3)
Sophocle, Euripide, et Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.

---

(1) Mas come le servieron muchos barbàros
Che ensenaron el bulgo a sus rudezas?
(2) Muere sin fama è galardon.
(3) Encierro los preceptos con seis llaves, etc.

J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût espagnol ne pénétra point à la vérité en France ; mais il y avait un vice radical beaucoup plus grand ; c'était l'ennui ; et cet ennui était l'effet des longues déclamations sans suite, sans liaison, sans intrigue, sans intérêt, dans une langue non encore formée. Hardi et Garnier n'écrivirent que des platitudes d'un style insupportable ; et ces platitudes furent jouées sur des treteaux au lieu de théâtre.

### Du théatre anglais.

Le théâtre anglais, au contraire, fut très animé, mais le fut dans le goût espagnol ; la bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie : les acteurs passaient de Rome, de Venise, en Chypre ; la plus vile canaille paraissait sur le théâtre avec des princes, et ces princes parlaient souvent comme la canaille.

J'ai jeté les yeux sur une édition de Shakespeare, donnée par le sieur Samuel Johnson. J'y ai vu qu'on y traite de petits esprits les étrangers qui sont étonnés que dans les pièces de ce grand Shakespeare, un sénateur romain fasse le bouffon, et qu'un roi paraisse sur le théâtre en ivrogne.

Je ne veux point soupçonner le sieur Johnson d'être un mauvais plaisant, et d'aimer trop le vin ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie et l'ivrognerie parmi les beautés du théâtre tragique ; la raison qu'il en donne n'est

pas moins singulière. « Le poëte, dit-il, dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions et de pays, comme un peintre qui, content d'avoir peint la figure, néglige la draperie ». La comparaison serait plus juste s'il parlait d'un peintre qui, dans un sujet noble, introduirait des grotesques ridicules, peindrait dans la bataille d'Arbelles Alexandre le grand monté sur un âne, et la femme de Darius buvant avec des goujats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe; et s'il y en avait chez les Anglais, c'est alors qu'on pourroit leur appliquer ce vers de Virgile :

Et penitùs toto divisos orbe Britannos.

On peut consulter la traduction exacte des trois premiers actes du Jules César de Shakespeare, dans le deuxième tome des œuvres de Corneille, (et dans le douzième volume du Théâtre de Voltaire stéréotype.)

C'est là que Cassius dit que César demandait à boire quand il avait la fièvre; c'est là qu'un savetier dit à un tribun qu'il veut le ressemeler; c'est là qu'on entend César s'écrier qu'il ne fait jamais de tort que justement; c'est là qu'il dit que le danger et lui sont nés de la même ventrée, qu'il est l'aîné, que le danger sait bien que César est plus dangereux que lui; et que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière son dos.

Lisez la belle tragédie du Maure de Venise. Vous trouverez à la première scène que la fille d'un sénateur fait la bête à deux dos avec le Maure, et

qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie. C'est ainsi qu'on parlait sur le théâtre tragique de Londres. Le génie de Shakespeare ne pouvait être que le disciple des mœurs et de l'esprit du temps.

SCÈNE TRADUITE DE LA CLÉOPATRE DE SHAKESPEARE.

Cléopâtre ayant résolu de se donner la mort, fait venir un paysan qui apporte un panier sous son bras, dans lequel est l'aspic dont elle veut se faire piquer.

CLÉOPATRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue, et qui ne fait point de mal ?

LE PAYSAN.

En vérité je l'ai, mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez, car sa blessure est mortelle ; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLÉOPATRE.

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort ?

LE PAYSAN.

Oh ! plusieurs, hommes et femmes. J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier ; c'était une bien honnête femme, si ce n'est qu'elle était un peu sujette à mentir, ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh ! comme elle mourut vite de la morsure de la bête ! quels tourmens elle ressentit ! elle a dit de très-bonnes nouvelles de ce ver ; mais qui croit tout ce que les gens disent, ne sera jamais sauvé par la moitié de ce qu'ils font ; cela est sujet à caution. Ce ver est un étrange ver.

CLÉOPATRE.

Va-t'en, adieu.

LE PAYSAN.

Je souhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaisir.

CLÉOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, Madame, vous devez penser que ce ver vous traitera de son mieux.

CLÉOPATRE.

Bon, bon, va-t'en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, il ne faut se fier à mon ver que quand il est entre les mains des gens sages; car, en vérité, ce ver-là est dangereux.

CLÉOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine, j'y prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'est fort bien fait : ne lui donnez rien à manger, je vous en prie; il ne vaut, ma foi, pas la peine qu'on le nourrisse.

CLÉOPATRE.

Ne mangerait-il rien?

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je sois si simple; je sais que le diable même ne voudrait pas manger une femme; je sais bien qu'une femme est un plat à présenter aux dieux, pourvu que le diable n'en fasse pas la sauce : mais, par ma foi, les diables sont des fils de p . . . . . qui font bien du mal au ciel quand il

s'agit des femmes ; si le ciel en fait dix, le diable en corrompt cinq.

CLÉOPATRE.

Fort bien, va-t'en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je ; bon soir. Je vous souhaite bien du plaisir avec votre ver.

SCÈNE TRADUITE DE LA TRAGÉDIE DE HENRI V.

HENRI.

Belle Catherine, très belle, (1)
Vous plairait-il d'enseigner à un soldat les paroles
Qui peuvent entrer dans le cœur d'une damoiselle,
Et plaider son procès d'amour devant son gentil cœur?

LA PRINCESSE CATHERINE.

(2) Votre majesté se moque de moi, je ne peux parler votre anglais.

HENRI.

(3) Oh, belle Catherine, ma foi, vous aimerez fort et ferme avec votre cœur français. Je serai fort aise de vous l'entendre avouer dans votre baraguoin, avec votre langue française : *me goûtes-tu, Catau ?*

CATHERINE.

Pardonnez-moi (4), je n'entends pas ce que veut dire *vous goûter*.

HENRI.

Goûter (5), c'est ressembler ; un ange vous ressemble, Catau ; vous ressemblez à un ange.

---

(1) En vers anglais. — (2) En prose anglaise. — (3) En prose. — (4) En prose anglaise. — (5) *Goûter, like*, signifie en anglais *ressembler*.

CATHERINE (*à une espèce de dame d'honneur qui est auprès d'elle.*)

(1) Que dit-il? que je suis semblable à des anges?

LA DAME D'HONNEUR.

(2) Oui vraiment, sauf votre honneur; ainsi dit-il.

HENRI.

(3) C'est ce que j'ai dit, chère Catherine, et je ne dois pas rougir de le confirmer.

CATHERINE.

Ah bon Dieu! les langues des hommes sont pleines de tromperies.

HENRI.

(4) Que dit-elle, ma belle; que les langues des hommes sont pleines de fraudes?

LA DAME D'HONNEUR.

(5) Oui, que les langues des hommes est plein de fraudes, c'est-à-dire, des princes.

HENRI.

(6) Eh bien, la princesse en est-elle meilleure anglaise? Ma foi, Catau, mes soupirs sont pour votre entendement; je suis bien aise que tu ne puisses pas parler mieux anglais; car si tu le pouvais, tu me trouverais si franc roi, que tu penserais que j'ai vendu ma femme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, je t'aime. Si tu en demandes davantage, adieu mon procès

(1) En français. — (2) En français. — (3) En anglais. — (4) En anglais. — (5) En mauvais anglais. — (6) En anglais.

d'amour. Veux-tu ? réponds. Réponds, tapons d'une main, et voilà le marché fait. Qu'en dis-tu, Jadi ?

CATHERINE.

Sauf votre honneur, (1) moi entendre bien.

HENRI.

Crois-moi, si tu voulais me faire rimer, ou me faire danser pour te plaire, Catau, tu m'embarrasserais beaucoup; car pour les vers, vois-tu, je n'ai ni paroles ni mesures, et pour ce qui est de danser, ma force n'est pas dans la mesure; mais j'ai une bonne mesure en force; je pourrais gagner une femme au jeu du cheval fondu, ou à saute-grenouille.

On croirait que c'est là une des plus étranges scènes des tragédies de Shakespeare, mais dans la même pièce il y a une conversation entre la princesse de France Catherine, et une de ses filles d'honneur anglaise, qui l'emporte de beaucoup sur tout ce qu'on vient d'exposer.

Catherine apprend l'anglais; elle demande comment on dit le pied et la robe? la fille d'honneur lui répond que le pied c'est *foot*, et la robe c'est *coun;* car alors on prononçait *coun*, et non pas *gown.* Catherine entend ces mots d'une manière un peu singulière; elle les répète à la française; elle en rougit. « Ah! dit-elle en français, ce sont des » mots impudiques, et non pour les dames d'hon- » neur d'user. Je ne voudrais répéter ces mots de- » vant les seigneurs de France pour tout le monde ».

---

(1) Me understand well.

Et elle les répète encore avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très-long-temps sur le théâtre de Londres, en présence de la cour.

### Du mérite de Shakespeare.

Il y a une chose plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'est que Shakespeare est un génie. Les Italiens, les Français, les gens de lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque temps en Angleterre, ne le prennent que pour un gille de la foire, pour un farceur très-au-dessous d'Arlequin, pour le plus méprisable bouffon qui ait jamais amusé la populace. C'est pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination et qui pénètrent le cœur. C'est la vérité, c'est la nature elle-même qui parle son propre langage sans aucun mélange de l'art. C'est du sublime, et l'auteur ne l'a point cherché.

Quand, dans la tragédie de la Mort de César, Brutus reproche à Cassius les rapines qu'il a laissé exercer par les siens en Asie, il lui dit : « Souviens-toi des ides de Mars : souviens-toi du sang de César. Nous l'avons versé parce qu'il était injuste. Quoi ! celui qui porta les premiers coups, celui qui le premier punit César d'avoir favorisé les brigands de la république, souillerait ses mains lui-même par la corruption !

César, en prenant enfin la résolution d'aller au sénat, où il doit être assassiné, parle ainsi : « Les hommes timides meurent mille fois avant leur

» mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort » qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais surpris, » rien ne m'étonne plus que la crainte. Puisque la » mort est inévitable, qu'elle vienne ».

Brutus, dans la même pièce, après avoir formé la conspiration, dit : « Depuis que j'en parlai à Cassius » pour la première fois, le sommeil m'a fui ; entre » un dessein terrible et le moment de l'exécution, » l'intervalle est un songe épouvantable. La mort » et le génie tiennent conseil dans l'ame. Elle est » bouleversée ; son intérieur est le champ d'une » guerre civile ».

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de Hamlet, qui est dans la bouche de tout le monde, et qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation scrupuleuse à l'excès sur les bienséances.

Demeure, il faut choisir de l'être et du néant.
Ou souffrir ou périr, c'est là ce qui m'attend.
Ciel, qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage?
Supporter ou finir mon malheur et mon sort?
Qui suis-je, qui m'arrête, et qu'est-ce que la mort?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile ;
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille.
On s'endort, et tout meurt : mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourmens éternels est aussitôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité,
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie,
De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie,

D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
Et montrer les langueurs de son ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort serait trop douce en ces extrémités;
Mais le scrupule parle, et nous crie, Arrêtez;
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraste de grandeur et de bassesse, de raisons sublimes et de folies grossières, enfin de tous les contrastes que nous venons de voir dans Shakespeare? qu'il aurait été un poëte parfait, s'il avait vécu du temps d'Addisson.

### D'Addisson.

Cet homme célèbre, qui fleurissait sous la reine Anne, est peut-être celui de tous les écrivains anglais qui sut le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le style; une imagination sage dans l'expression, de l'élégance, de la force, et du naturel dans ses vers et dans sa prose. Ami des bienséances et des règles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, et c'est ainsi que son Caton est composé.

Ce sont, dès le premier acte, des vers dignes de Virgile, et des sentimens dignes de Caton. Il n'y a point de théâtre en Europe où la scène de Juba et de Siphax ne fût applaudie comme un chef-d'œuvre d'adresse, de caractères bien développés, de beaux contrastes, et d'une diction pure et noble. L'Europe littéraire, qui connaît les traductions de

cette pièce, applaudit aux traits philosophiques dont le rôle de Caton est rempli.

Les vers que ce héros de la philosophie et de Rome prononce au cinquième acte, lorsqu'il paraît ayant sur sa table une épée nue, et lisant le Traité de Platon sur l'immortalité de l'ame, ont été traduits dès long-temps en français ; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle ;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité! quel mot consolant et terrible!
O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître?
Que me préparez-vous, abymes ténébreux!
Allons, s'il est un Dieu, Caton doit être heureux.
Il en est un, sans doute, et je suis son ouvrage.
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause, et punir les pervers.
Mais comment? dans quel temps? et dans quel univers?
Ici la vertu pleure et l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine, et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste!

Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil;
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

La pièce eut le grand succès que méritaient ses beautés de détail, et que lui assuraient les discordes de l'Angleterre, auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une allusion très frappante. Mais la conjoncture de ces allusions étant passée, les vers n'étant que beaux, les maximes n'étant que nobles et justes, et la pièce étant froide, on n'en sentit plus guère que la froideur. Rien n'est plus beau que le second chant de Virgile; récitez-le sur le théâtre, il ennuiera : il faut des passions, un dialogue vif, de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossières, mais attachantes, de Shakespeare.

### De la bonne tragédie française.

Je laisse là tout ce qui est médiocre; la foule de nos faibles tragédies effraie; il y en a près de cent volumes : c'est un magasin énorme d'ennui.

Nos bonnes pièces, ou du moins celles qui, sans être bonnes, ont des scènes excellentes, se réduisent à une vingtaine tout au plus; mais aussi, j'ose dire que ce petit nombre d'ouvrages admirables est au-dessus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre, sans en excepter Sophocle et Euripide.

C'est une entreprise si difficile d'assembler dans un même lieu des héros de l'antiquité, de les faire parler en vers français, de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire, de ne les faire entrer et sortir qu'à propos, de faire verser des larmes pour

eux, de leur prêter un langage enchanteur qui ne soit ni ampoulé ni familier, d'être toujours décent, et toujours intéressant, qu'un tel ouvrage est un prodige, et qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette espèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner, sans difficulté, la préférence à ceux qui parlent au cœur sur ceux qui ne parlent qu'à l'esprit? Quiconque ne veut qu'exciter l'admiration, peut faire dire : Voilà qui est beau; mais il ne fera point verser de larmes. Quatre ou cinq scènes bien raisonnées, fortement pensées, majestueusement écrites, s'attirent une espèce de vénération; mais c'est un sentiment qui passe vîte, et qui laisse l'ame tranquille. Ces morceaux sont de la plus grande beauté, et d'un genre même que les anciens ne connurent jamais : ce n'est pas assez, il faut plus que de la beauté. Il faut se rendre maître du cœur par degrés, l'émouvoir, le déchirer, et joindre à cette magie les règles de la poésie, et toutes celles du théâtre, qui sont presque sans nombre.

Voyons quelle pièce nous pourrions proposer à l'Europe, qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner Phèdre comme le modèle le plus parfait, quoique le rôle de Phèdre soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant et de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de Thésée est trop faible, qu'Hippolyte est trop français, qu'Aricie est trop peu tragique, que Théramène est trop condamnable de débiter des maximes d'amour à son pupille; tous ces défauts sont, à la vérité, or-

nés d'une diction si pure et si touchante, que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la pièce : mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puisse faire aucun juste reproche.

Ne sera-ce point l'Iphigénie en Aulide? Dès le premier vers je me sens intéressé et attendri; ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple officier d'Agamemnon, vers harmonieux, vers charmans, vers tels qu'aucun poëte n'en fesait alors.

A peine un faible jour vous éclaire et vous guide :
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts en Aulide.
Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Agamemnon, plongé dans la douleur, ne répond point à Arcas, ne l'entend point; il se dit à lui-même en soupirant :

Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

Quels sentimens! quels vers heureux! quelle voix de la nature!

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment pour apprendre aux nations qu'un juge d'Écosse, qui a bien voulu donner des règles de poésie et de goût à son pays, déclare dans son chapitre XXI, *des narrations et des descriptions*, qu'il n'aime point ce vers,

Mais tout dort, et l'armée et les vents, et Neptune.

S'il avait su que ce vers était imité d'Euripide, il lui aurait peut-être fait grace; mais il aime mieux la réponse du soldat dans la première scène de Hamlet :

Je n'ai pas entendu une souris trotter.

*Voilà qui est naturel,* dit-il; *c'est ainsi qu'un soldat doit répondre.* Oui, monsieur le juge, dans un corps-de-garde, mais non pas dans une tragédie; sachez que les Français, contre lesquels vous vous déchaînez, admettent le simple, et non le bas et le grossier. Il faut être bien sûr de la bonté de son goût avant de le donner pour loi; je plains les plaideurs, si vous les jugez comme vous jugez les vers. Quittons vîte son audience pour revenir à Iphigénie.

Est-il un homme de bon sens, et d'un cœur sensible, qui n'écoute le récit d'Agamemnon avec un transport mêlé de pitié et de crainte, qui ne sente les vers de Racine pénétrer jusqu'au fond de son ame? L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras, augmentent dès la troisième scène, quand Agamemnon se trouve entre Achille et Ulysse.

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encore à la scène qui suit. C'est Ulysse qui veut persuader Agamemnon, et immoler Iphigénie à l'intérêt de la Grèce. Ce personnage d'Ulysse est odieux; mais, par un art admirable, Racine sait le rendre intéressant.

Je suis père, Seigneur, et faible comme un autre;
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.

Dès ce premier acte Iphigénie est condamnée à la mort, Iphigénie qui se flatte avec tant de raison d'épouser Achille; elle va être sacrifiée sur le même autel où elle doit donner la main à son amant.

Nubendi tempore in ipso;
Tantùm relligio potuit suadere malorum!

SECOND ACTE D'IPHIGÉNIE.

C'est avec une adresse bien digne de lui que Racine, au second acte, fait paraître Eriphile, avant qu'on ait vu Iphigénie. Si l'amante aimée d'Achille s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir Eriphile sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la piece, puisqu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à Clytemnestre, et une juste jalousie à Iphigénie; et par un art encore plus admirable, l'auteur sait intéresser pour çette Eriphile elle-même. Elle a toujours été malheureuse, elle ignore ses parens, elle a été prise dans sa patrie mise en cendres: un oracle funeste la trouble; et pour comble de maux, elle a une passion involontaire pour ce même Achille dont elle est captive.

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai long-temps sans lumière et sans vie;
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignais (1) de rencontrer l'effroyable visage.

---

(1) Des puristes ont prétendu qu'il fallait *je crai-*

J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche :
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer....
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer.

Il le faut avouer, on ne fesait point de tels vers avant Racine ; non-seulement personne ne savait la route du cœur, mais presque personne ne savait les finesses de la versification, cet art de rompre la mesure :

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche.

Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues et brèves, et de consonnes suivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de mollesse, et qui le font entrer dans une oreille sensible et juste avec tant de plaisir.

Quel tendre et prodigieux effet cause ensuite l'arrivée d'Iphigénie ! Elle vole après son père aux yeux d'Eriphile même, de son père qui a pris enfin la résolution de la sacrifier; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. Iphigénie ne dit pas des choses outrées, comme dans Euripide, *je voudrais être folle* (ou faire la *folle*) *pour vous égayer, pour vous plaire.* Tout est noble dans la pièce française, mais d'une simplicité attendrissante; et la

---

*gnais;* ils ignorent les heureuses libertés de la poésie; ce qui est une négligence en prose, est très souvent une beauté en vers. Racine s'exprime avec une élégance exacte, qu'il ne sacrifie jamais à la chaleur du style.

scène finit par ces mots terribles : *Vous y serez, ma fille.* Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant est dans Euripide, on le répète sans cesse. Non, il n'y est pas. Il faut se défaire enfin, dans un siècle tel que le nôtre, de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui est dans Euripide :

IPHIGÉNIE.

Mon père, me ferez-vous habiter dans un autre séjour? (ce qui veut dire me marierez-vous ailleurs).

AGAMEMNON.

Laissez cela, il ne convient pas à une fille de savoir ces choses.

IPHIGÉNIE.

Mon père, revenez au plutôt après avoir achevé votre entreprise.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je fasse un sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Mais c'est un soin dont les prêtres doivent se charger.

AGAMEMNON.

Vous le saurez, puisque vous serez tout auprès, au lavoir.

IPHIGÉNIE.

Ferons-nous, mon père, un chœur autour de l'autel?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuse que moi ; mais à présent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiser triste et

ta main, puisque tu dois être si long-temps absente de ton père. O quelle gorge ! quelles joues ! quels blonds cheveux ! que de douleur la ville des Phrygiens et Hélène me causent ! je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embrassant. Et vous, fille de Léda, excusez-moi si l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à Achille.

Ensuite Agamemnon instruit Clytemnestre de la généalogie d'Achille, et Clytemnestre lui demande si les noces de Pélée et de Thétis se firent au fond de la mer ?

Brumoy a déguisé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falsifié presque toutes les pièces qu'il a traduites ; mais rendons justice à la vérité, et jugeons si ce morceau d'Euripide approche de celui de Racine.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez !

AGAMEMNON.

*Vous y serez, ma fille.*

Comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'Iphigénie ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, et même des coups de théâtre frappans ? C'est là, selon moi, qu'est le comble de la perfection.

ACTE TROISIÈME D'IPHIGÉNIE.

Après des incidens naturels bien préparés, et qui

tous concourent à redoubler le nœud de la pièce, Clytemnestre, Iphigénie, Achille, attendent dans la joie le moment du mariage; Eriphile est présente, et le contraste de sa douleur avec l'alégresse de la mère et des deux amans, ajoute à la beauté de la situation. Arcas paraît de la part d'Agamemnon; il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel.... pour la sacrifier....

Achille, Clytemnestre, Iphigénie, Eriphile, expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens, et Clytemnestre tombe aux genoux d'Achille.

Oubliez une gloire importune,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
. . . . . . . . . . . . . . .
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser les autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul, vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asyle, ses dieux.

O véritable tragédie! beauté de tous les temps et de toutes les nations! malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite?

Je sais que l'idée de cette situation est dans Euripide; mais elle y est comme le marbre dans la carrière, et c'est Racine qui a construit le palais.

Une chose assez extraordinaire, mais bien digne

des commentateurs, toujours un peu ennemis de leur patrie, c'est que le jésuite Brumoy, dans son *discours sur le théâtre des Grecs*, fait cette critique (1) : « Supposons qu'Euripide vînt de l'autre monde, et qu'il « assistât à la représentation de l'Iphigénie de M. Racine.... ne serait-il point révolté de voir Clytemnestre aux pieds d'Achille qui la releve, et de « mille autre choses, soit par rapport à nos usages « qui nous paraissent plus polis que ceux de l'antiquité, soit par rapport aux bienséances, etc. »

Remarquez, lecteurs, avec attention, que Clytemnestre se jette aux genoux d'Achille dans Euripide, et que même il n'est point dit qu'Achille la relève.

A l'égard de *mille autres choses par rapport à nos usages*, Euripide se serait conformé aux usages de la France, et Racine à ceux de la Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence et à la justice des commentateurs.

### Acte quatrième d'Iphigénie.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre Agamemnon, Clytemnestre, et Iphigénie, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, et qui laissent en-

---

(1) Page 11 de l'édition in-4°.

suite éclater tous les sentimens qui les déchirent : on est partagé entre la pitié et l'horreur : c'est d'un côté Agamemnon, accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre au héros à qui elle est promise. C'est Clytemnestre qui lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille est toute prête ;
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, et l'autel est paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

Ces mots, *Vous ne me parlez point de la victime*, ne sont pas assurément dans Euripide. On sait de quel sublime est le reste de la scène, non pas de ce sublime de déclamation, non pas de ce sublime de pensées recherchées, ou d'expressions gigantesques, mais de ce qu'une mère au désespoir a de plus pénétrant et de plus terrible, de ce qu'une jeune princesse qui sent tout son malheur a de plus touchant et de plus noble ; après quoi Achille dans une autre scène déploie la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, sans qu'Agamemnon perde rien de sa dignité ; et c'était là le plus difficile.

Jamais Achille n'a été plus Achille que dans cette

tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils disent d'Hippolyte, de Xipharès, d'Antiochus roi de Comagène, de Bajazet même ; ils les appellent *monsieur Bajazet, monsieur Antiochus, monsieur Xipharès, monsieur Hippolyte ;* et, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faiblesse de Racine est un tribut qu'il a payé aux mœurs de son temps, à la galanterie de la cour de Louis XIV, au goût des romans qui avaient infecté la nation, aux exemples même de Corneille, qui ne composa jamais une tragédie sans y mettre de l'amour, et qui fit de cette passion le principal ressort de la tragédie de Polyeucte confesseur et martyr, et de celle d'Attila roi des Huns, et de sainte Théodore qu'on prostitue.

Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a osé en France produire des tragédies profanes sans galanterie. La nation était si accoutumée à cette fadeur, qu'au commencement du siècle où nous sommes on reçut avec applaudissement une Electre amoureuse, et une partie carrée de deux amans et de deux maîtresses dans le sujet le plus terrible de l'antiquité, tandis qu'on sifflait l'Electre de Longepierre, non seulement parcequ'il y avait des déclamations à l'antique, mais parcequ'on n'y parlait point d'amour.

Du temps de Racine, et jusqu'à nos derniers temps, les personnages essentiels au théâtre étaient l'*amoureux* et l'*amoureuse*, comme à la Foire *Arlequin* et *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les *amoureux*.

Achille aime Iphigénie, et il le doit ; il la regarde comme sa femme, mais il est beaucoup plus fier,

plus violent qu'il n'est tendre; il aime comme Achille doit aimer, et il parle comme Homère l'aurait fait parler s'il avait été Français.

### Acte cinquième d'Iphigénie.

M. Luneau de Boisjermain, qui a fait une édition de Racine avec des commentaires, voudrait que la catastrophe d'Iphigénie fût en action sur le théâtre. « Nous n'avons, dit-il, qu'un regret à for- « mer, c'est que Racine n'ait point composé sa pièce « dans un temps où le théâtre fût, comme aujour- « d'hui, dégagé de la foule des spectateurs qui inon- « daient autrefois le lieu de la scène; ce poëte n'au- « rait pas manqué de mettre en action la catastro- « phe qu'il n'a mise qu'en récit. On eût vu d'un « côté un père consterné, une mère éperdue, vingt « rois en suspens, l'autel, le bûcher, le prêtre, le « couteau, la victime : eh! quelle victime! de l'au- « tre, Achille menaçant, l'armée *en émeute*, le sang « de toutes parts prêt à couler. Eriphile alors serait « survenue; Calchas l'aurait désignée pour l'unique « objet de la colère céleste; et cette princesse s'em- « parant du couteau sacré, aurait expiré bientôt « sous les coups qu'elle se serait portés. »

Cette idée paraît plausible au premier coup-d'œil. C'est en effet le sujet d'un très beau tableau, parceque dans un tableau on ne peint qu'un instant; mais il serait bien difficile que sur le théâtre cette action, qui doit durer quelques momens, ne devînt froide et ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent Achille, l'épée nue et ne se bat-

tant point, vingt héros dans la même attitude comme des personnages de tapisserie, Agamemnon, roi des rois, n'imposant à personne, immobile dans le tumulte, formeraient un spectacle assez semblable au cercle de la reine en cire colorée par Benoît.

Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Il y a bien plus ; la mort d'Eriphile glacerait les spectateurs au lieu de les émouvoir. S'il est permis de répandre du sang sur le théâtre (ce que j'ai quelque peine à croire), il ne faut tuer que les personnages auxquels on s'intéresse. C'est alors que le cœur du spectateur est véritablement ému ; il vole au-devant du coup qu'on va porter, il saigne de la blessure ; on se plaît avec douleur à voir tomber Zaïre sous le poignard d'Orosmane dont elle est idolâtrée. Tuez, si vous voulez, ce que vous aimez, mais ne tuez jamais une personne indifférente ; le public sera très indifférent à cette mort ; on n'aime point du tout Eriphile. Racine l'a rendue supportable jusqu'au quatrième acte ; mais dès qu'Iphigénie est en péril de mort, Eriphile est oubliée, et bientôt haïe ; elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de Diane.

On m'a mandé depuis peu qu'on avait essayé à Paris le spectacle que M. Luneau de Boisjermain avait proposé, et qu'il n'a point réussi. Il faut savoir qu'un récit écrit par Racine est supérieur à toutes les actions théâtrales.

D'Athalie.

Je commencerai par dire d'Athalie que c'est là que la catastrophe est admirablement en action. C'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point Athalie sur le théâtre; le fils des rois est sauvé, et est reconnu roi: tout ce spectacle transporte les spectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette pièce, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère et l'action du grand-prêtre Joad; sa conspiration, son fanatisme peuvent être d'un très mauvais exemple; aucun souverain, depuis le Japon jusqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife; il est factieux, insolent, enthousiaste, inflexible, sanguinaire; il trompe indignement sa reine; il fait égorger par des prêtres cette femme âgée de quatre-vingts ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune Joas, *qu'elle voulait élever comme son propre fils.*

J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement on peut détester la personne du pontife; mais on admire l'auteur, on s'assujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente, on ne pense, on ne sent que d'après lui. Son sujet, d'ailleurs respectable, ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire si c'était un sujet d'invention. Le spectateur suppose avec Racine que Joad est en droit de faire tout ce

qu'il fait ; et ce principe une fois posé, on convient que la pièce est ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus simple et de plus sublime. Ce qui ajoute encore au mérite de cet ouvrage, c'est que de tous les sujets c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que Racine avait imité dans cette pièce plusieurs endroits de la tragédie de la Ligue, faite par le conseiller d'Etat Matthieu, historiographe de France sous Henri IV, écrivain qui ne fesait pas mal des vers pour son temps. Constance dit dans la tragédie de Matthieu :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux ;
Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés, et des montagnes :
Tout vit de sa bonté.

Racine dit :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat paraît sensible, et cependant ce n'en est point un ; rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs Racine et Matthieu ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'Ecriture.

### Des chefs-d'oeuvre tragiques français.

Qu'oserait-on placer parmi ces chefs-d'œuvre, reconnus pour tels en France et dans les autres pays, après *Iphigénie* et *Athalie?* nous mettrions une grande partie de *Cinna;* les scènes supérieures des *Horaces*, du *Cid*, de *Pompée*, de *Polyeucte;* la fin de *Rodogune;* le role parfait et inimitable de Phedre, qui l'emporte sur tous les rôles; celui d'Acomat, aussi beau en son genre; les quatre premiers actes de *Britannicus; Andromaque* tout entière, à une scène près de pure coquetterie; les rôles tout entiers de Roxane et de Monime, admirables l'un et l'autre dans des genres tout opposés; des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres pièces: mais après vingt bonnes tragédies, sur plus de quatre mille, qu'avons-nous? rien. Tant mieux. Nous l'avons dit ailleurs: Il faut que le beau soit rare, sans quoi il cesserait d'être beau.

### Comédie.

En parlant de la tragédie, je n'ai point osé donner de règles; il y a plus de bonnes dissertations que de bonnes pièces; et si un jeune homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art, il lui suffira de lire ce que Boileau en dit dans son *Art poétique*, et d'en être bien pénétré: j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie, et je n'irai guère au-delà de l'historique. Je demanderai seulement pourquoi les Grecs et les Romains firent toutes leurs comédies

en vers, et pourquoi les modernes ne les font souvent qu'en prose. N'est-ce point que l'un est beaucoup plus aisé que l'autre, et que les hommes en tout genre veulent réussir sans beaucoup de travail? Fénélon fit son *Télémaque* en prose, parcequ'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'Aubignac, qui, comme prédicateur du roi, se croyait l'homme le plus éloquent du royaume, et qui, pour avoir lu la *Poétique* d'Aristote, pensait être le maître de Corneille, fit une tragédie en prose, dont la représentation ne put être achevée, et que jamais personne n'a lue.

La Motte s'étant laissé persuader que son esprit était infiniment au-dessus de son talent pour la poésie, demanda pardon au public de s'être abaissé jusqu'à faire des vers. Il donna une ode en prose, et une tragédie en prose; et on se moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie: Moliere avait écrit son *Avare* en prose pour le mettre ensuite en vers; mais il parut si bon, que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, et que personne n'osa depuis y toucher.

Au contraire, le Convive de Pierre, qu'on a si mal-à-propos appelé le *Festin de Pierre*, fut versifié après la mort de Moliere pas Thomas Corneille, et est toujours joué de cette façon.

Je pense que personne ne s'avisera de versifier le *George Dandin*. La diction en est si naïve, si plaisante, tant de traits de cette pièce sont devenus proverbes, qu'il semble qu'on les gâterait si on voulait les mettre en vers.

Ce n'est pas peut-être une idée fausse de penser

qu'il y a des plaisanteries de prose, et des plaisanteries de vers. Tel bon conte dans la conversation deviendrait insipide s'il était rimé; et tel autre ne réussira bien qu'en rimes. Je pense que M. et madame de Sottenville, et madame la comtesse d'Escarbagnas ne seraient point si plaisans s'ils rimaient. Mais dans les grandes pièces remplies de portraits, de maximes, de récits, et dont les personnages ont des caractères fortement dessinés, tel que le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, l'*Ecole des femmes*, celle *des maris*, les *Femmes savantes*, le *Joueur*, les vers me paraissent absolument nécessaires; et j'ai toujours été de l'avis de Michel Montaigne, qui dit que « la « sentence, pressée aux pieds nombreux de la poé- « sie, enlève son ame d'une plus rapide secousse. »

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de Molière; on sait assez que dans ses bonnes pièces il est au-dessus des comiques de toutes les nations anciennes et modernes. Despréaux a dit :

Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se soutenir.

*Put plus* est un peu rude à l'oreille; mais Boileau avait raison.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit Molière, on ne vit pas une seule pièce supportable jusqu'au *Joueur*, du trésorier de France Regnard, qui fut joué en 1697; et il faut avouer qu'il n'y a eu que lui seul, après Molière, qui ait fait de

bonnes comédies en vers. La seule pièce de caractere qu'on ait eue depuis lui a été le *Glorieux* de Destouches, dans laquelle tous les personnages ont été généralement applaudis, excepté malheureusement celui du Glorieux, qui est le sujet de la pièce.

Rien n'était si difficile que de faire rire les honnêtes gens; on se réduisit enfin à donner des comédies romanesques, qui étaient moins la peinture fidèle des ridicules que des essais de tragédie bourgeoise: ce fut une espèce bâtarde qui, n'étant ni comique ni tragique, manifestait l'impuissance de faire des tragédies et des comédies. Cette espèce cependant avait un mérite, celui d'intéresser; et, dès qu'on intéresse, on est sûr du succès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige celui de semer leurs pièces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduisit.

Quelques personnes s'amusaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades:* on en fit une en l'année 1732, dont le principal personnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très bon homme, et marin fort grossier, lequel croyant avoir perdu sa femme et son fils, venait se remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par son mari, et marier son fils à une demoiselle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, se donnait des airs de seigneur; et son plus grand air était de

mépriser beaucoup sa femme, laquelle était un modèle de vertu et de raison. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés, sans se plaindre, payait ses dettes secrètement quand il avait joué et perdu sur sa parole, et lui fesait tenir de petits présens très galans sous des noms supposés. Cette conduite rendait notre jeune homme encore plus fat; le marin revenait à la fin de la pièce, et mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée mademoiselle Quinault, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourrait faire une comédie très intéressante, et d'un genre tout nouveau pour les Français, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croirait en effet que c'est un ridicule d'aimer sa femme; et une épouse respectable, qui forcerait enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa l'auteur d'en faire une pièce régulière, noblement écrite; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à M. de la Chaussée, jeune homme qui fesait fort bien des vers, et qui avait de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*.

Cette pièce était bien froide après celles de Molière et de Regnard; elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grace. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens; il introduisit deux marquis, qu'il crut comiques, et qui ne furent que forcés et insipides. L'un dit à l'autre:

Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,

L'embarras de choisir la rendra plus perplexe.
Ma foi, Marquis, il faut prendre pitié du sexe.

Ce n'est pas ainsi que Molière fait parler ses personnages. Dès lors le comique fut banni de la comédie. On y substitua le pathétique ; on disait que c'était par bon goût, mais c'était par stérilité.

Ce n'est pas que deux ou trois scènes pathétiques ne puissent faire un très bon effet. Il y en a des exemples dans Térence ; il y en a dans Molière : mais il faut après cela revenir à la peinture naïve et plaisante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parceque ce genre est plus aisé ; mais cette facilité même le dégrade : en un mot, les Français ne surent plus rire.

Quand la comédie fut ainsi défigurée, la tragédie le fut aussi : on donna des pièces barbares, et le théâtre tomba ; mais il peut se relever.

## De l'opéra.

C'est à deux cardinaux que la tragédie et l'opéra doivent leur établissement en France : car ce fut sous Richelieu que Corneille fit son apprentissage, parmi les cinq auteurs que ce ministre fesait travailler, comme des commis, aux drames dont il formait le plan, et où il glissait souvent nombre de très-mauvais vers de sa façon : et ce fut lui encore qui, ayant persécuté le Cid, eut le bonheur d'inspirer à Corneille ce noble dépit et cette généreuse opiniâtreté qui lui fit composer les admirables scènes des Horaces et de Cinna.

Le cardinal Mazarin fit connaître aux Français l'opéra, qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le ministre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la premiere fois une troupe entière de musiciens italiens, des décorateurs, et un orchestre; on représenta au louvre la tragi-comédie d'Orphée en vers italiens et en musique : ce spectacle ennuya tout Paris. Très-peu de gens entendaient l'italien ; presque personne ne savait la musique, et tout le monde haïssait le cardinal; cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut sifflée ; et bientôt après, les plaisans de ce temps-là firent *le grand ballet et le branle de la fuite de Mazarin, dansé sur le théâtre de la France par lui-même et par ses adhérens.* Voilà toute la récompense qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui, on avait eu des ballets en France dès le commencement du seizième siècle; et dans ces ballets il y avait toujours eu quelque musique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui n'étaient guère autre chose qu'un plain-chant grégorien. Les filles d'Acheloüs, les sirènes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de Joyeuse ; mais c'étaient d'étranges sirènes.

Le cardinal Mazarin ne se rebuta pas du mauvais succès de son opéra italien ; et lorsqu'il fut tout-puissant, il fit revenir ses musiciens italiens, qui chantèrent *le Nozze di Peleo e di Tetide* en trois actes, en 1654. Louis XIV y dansa; la nation fut charmée de voir son roi, jeune, d'une taille majestueuse, et d'une figure aussi aimable que noble,

danser dans sa capitale après en avoir été chassé ; mais l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la seconde fois.

Mazarin persista ; il fit venir en 1660 le Signor Cavalli, qui donna dans la grande galerie du louvre l'opera de Xerxès, en cinq actes ; les Français bâillèrent plus que jamais, et se crurent délivrés de l'opéra italien par la mort de Mazarin, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules, et à presque autant de chansons qu'on en avait fait contre lui pendant sa vie.

Cependant les Français voulaient aussi, dès ce temps-là même, avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un seul homme dans le pays qui sût faire un trio, ou jouer passablement du violon ; et dès l'année 1659, un abbé Perrin, qui croyait faire des vers, et un Cambert, intendant de douze violons de la reine-mère, qu'on appelait la musique de France, firent chanter dans le village d'Issi une pastorale qui, en fait d'ennui, l'emportait sur les *Hercole amante*, et sur les *Nozze di Peleo.*

En 1669 le même abbé Perrin et le même Cambert s'associèrent avec un marquis de Sourdiac, grand machiniste, qui n'était pas absolument fou, mais dont la raison était très-particulière, et qui se ruina dans cette entreprise. Les commencemens en parurent heureux ; on joua d'abord Pomone, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes et d'artichauts.

On représenta ensuite les Peines et les plaisirs de l'amour ; et enfin Lulli, violon de Mademoiselle, devenu surintendant de la musique du roi, s'em-

para du jeu de paume qui avait ruiné le marquis de Sourdiac. L'abbé Perrin inruinable se consola dans Paris à faire des élégies et des sonnets, et même à traduire l'Enéide de Virgile en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquième livre de l'Enéide.

Arduus effractoque illisit in ossa cerebro,
Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.

Dans ses os fracassés enfonce son éteuf,
Et tout tremblant et mort en bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les satires de Boileau, qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très-mauvais, mais de ceux qui étant médiocres, se croient des génies, et font les importans.

Pour Cambert, il quitta la France de dépit, et alla faire exécuter sa détestable musique chez les Anglais, qui la trouvèrent excellente.

Lulli, qu'on appela bientôt monsieur de Lulli, s'associa très-habilement avec Quinault, dont il sentait tout le mérite, et qu'on n'appela jamais monsieur de Quinault. Il donna, dans son jeu de paume de Belair, en 1672, les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, composées par ce poëte aimable : mais ni les vers, ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis ; les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'Horace :

Donec gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ

Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.
. . . . . . . . . . . .

Cette ode en effet est très-gracieusement rendue en français ; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainsi que dans Cadmus et dans Alceste. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets, et les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. Quinault ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
Et tu me fais crever de rire.
. . . . . . . . . . . . .
Ah! vraiment, petite mignonne,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que je dis.
. . . . . . . . . . . .
Mes pauvres compagnons, hélas!
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Le dragon ne fait-il point le mort?

Mais dans ces deux opera d'Alceste et de Cadmus, Quinault sut insérer des morceaux admirables de poësie. Lulli sut un peu les rendre en accommodant son génie à celui de la langue française ; et comme il était d'ailleurs très-plaisant, très-débauché, adroit, intéressé, bon courtisan, et par conséquent aimé des grands, et que Quinault n'était que doux et modeste, il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que Quinault était son garçon poëte, qu'il dirigeait, et qui sans lui ne serait connu que par les satires de Boileau. Quinault, avec tout son mé-

rite, resta donc en proie aux injures de Boileau, et à la protection de Lulli.

Cependant rien n'est plus beau, ni même plus sublime que ce chœur des suivans de Pluton dans Alceste.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre;
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
. . . . . . . .
Est-on sage
De fuir ce passage?
C'est un orage
Qui mène au port.

Le discours que tient Hercule à Pluton paraît digne de la grandeur du sujet.

Si c'est te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'amour.

La charmante tragédie d'Atis, les beautés, ou nobles, ou délicates, ou naïves, répandues dans les pièces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de Quinault, et ne firent qu'augmenter celle de Lulli, qui fut regardé comme le dieu de la musique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation; il sentit de bonne heure que la langue

française étant la seule qui eût l'avantage des rimes féminines et masculines, il fallait la déclamer en musique différemment de l'italien. Lulli inventa le seul récitatif qui convînt à la nation, et ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidellement les paroles. Il fallait encore des acteurs, il s'en forma; c'était Quinault qui souvent les exerçait, et leur donnait l'esprit du rôle et l'ame du chant. Boileau dit que les vers de Quinault

Etaient des lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

C'était au contraire Quinault qui réchauffait Lulli. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le sont : cela est si vrai qu'à peine, depuis le temps de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, y eut-il à l'opéra cinq ou six scènes de récitatif tolérables.

Les ariettes de Lulli furent très-faibles, c'était des barcaroles de Venise. Il fallait, pour ces petits airs, des chansonnettes d'amour aussi molles que les notes. Lulli composait d'abord les airs de tous ces divertissemens ; le poëte y assujettissait les paroles. Lulli forçait Quinault d'être insipide ; mais les morceaux vraiment poëtiques de Quinault n'étaient pas des lieux communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de Pindare plus fières et plus harmonieuses que ce couplet de l'opéra de Proserpine ?

Les superbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante ;

Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux;
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante;
Jupiter est victorieux;
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat Brossette a beau dire : l'ode sur la prise de Namur, avec ses monceaux de piques, de corps morts, de rocs, de briques, est aussi mauvaise que ces vers de Quinault sont bien faits. Le sévère auteur de l'art poëtique, si supérieur dans son seul genre, devait être plus juste envers un homme supérieur aussi dans le sien ; homme d'ailleurs aimable dans la société, homme qui n'offensa jamais personne, et qui humilia Boileau en ne lui répondant point.

Enfin, le quatrième acte de Roland, et toute la tragédie d'Armide furent des chefs-d'œuvre de la part du poëte; et le récitatif du musicien sembla même en approcher. Ce fut pour l'Arioste et pour le Tasse, dont ces deux opéra sont tirés, le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

### Du récitatif de Lulli.

Il faut savoir que cette mélodie était alors à peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encore quelques motets de Carissimi qui sont précisément

dans ce goût. Telle est cette espèce de cantate latine qui fut, si je ne me trompe, composée par le cardinal Delphini.

Sunt breves mundi rosæ,
Sunt fugitivæ flores;
Frondes veluti annosæ,
Sunt labiles honores.
Velocissimo cursu
Fluunt anni;
Sicut celeres venti,
Sicut sagittæ rapidæ,
Fugiunt, evolant, evanescunt.
Nil durat æternum sub cœlo.
Rapit omnia regida sors;
Implacabili, funesto telo
Ferit omnia livida Mors.
Est sola in cœlo quies,
Jucunditas sincera,
Voluptas pura,
Et sine nube dies, etc.

Beaumaviel chantait souvent ce motet, et je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de Thevenard; rien ne me semblait plus conforme à certains morceaux de Lulli. Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, et aujourd'hui il ne faut que des chanteurs; le vrai récitatif est une déclamation notée, mais on ne note pas l'action et le sentiment.

Si une actrice, en grasseyant un peu, en adoucissant sa voix, en minaudant, chantait:

Ah! je le tiens, je tiens ton cœur perfide.
Ah! je l'immole à ma fureur,

elle ne rendrait ni Quinault ni Lulli ; et elle pourrait, en fesant ralentir un peu la mesure, chanter sur les mêmes notes :

Ah! je les vois, je vois vos yeux aimables,
Ah! je me rends à leurs attraits.

Pergolèse a exprimé dans une musique imitatrice ces beaux vers de l'Artaserse de Metastasio :

Va solcando un mar crudele
Sensa vele,
Sensa sarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Cresce il vento, e manca l'arte.
E il voler della fortuna
Son costretto a seguitar ; etc.

Je priai une des plus célèbres virtuoses de me chanter ce fameux air de Pergolèse. Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au *freme l'onda*, au *cresce il vento ;* je me préparais à toute l'horreur d'une tempête : j'entendis une voix tendre qui fredonnait avec grace l'haleine imperceptible des doux zéphirs.

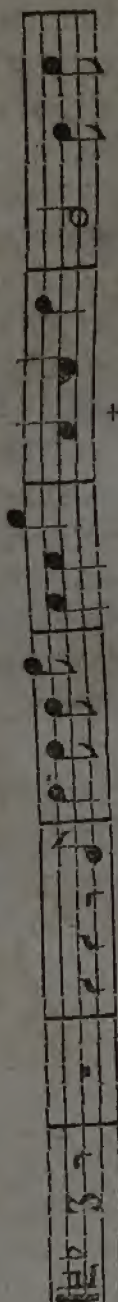
Dans l'Encyclopédie, à l'article *Expression*, qui est d'un assez mauvais auteur de quelques opéra et de quelques comédies, on lit ces étranges paroles : « En général la musique vocale de Lulli n'est autre, « on le répète, que le pur récitatif, et n'a par « elle-même aucune expression du sentiment que « les paroles de Quinault ont peint. Ce fait est si « certain que, sur le même chant qu'on a si long- « temps cru plein de la plus forte expression, on « n'a qu'à mettre des paroles qui forment un sens

« tout-a-fait contraire, et ce chant pourra être ap-
« pliqué à ces nouvelles paroles aussi bien, pour
« le moins, qu'aux anciennes. Sans parler ici du
« premier chœur du prologue d'Amadis, où Lulli
« a exprimé *éveillons-nous* comme il aurait fallu ex-
« primer *endormons-nous*, on va prendre pour exem-
« ple et pour preuve un de ses morceaux de la plus
« grande réputation.

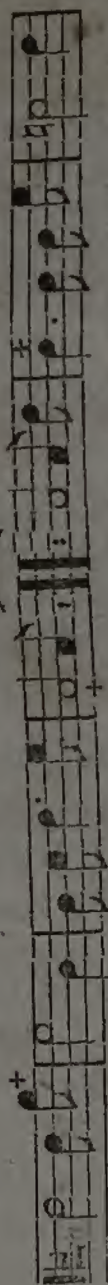
« Qu'on lise d'abord les vers admirables que
« Quinault met dans la bouche de la cruelle, de la
« barbare Méduse:

Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.

« Il n'est personne qui ne sente qu'un chant qui
« serait l'expression véritable de ces paroles, ne sau-
« rait servir pour d'autres qui présenteraient un
« sens absolument contraire; or le chant que Lulli
« met dans la bouche de l'horrible Méduse, dans ce
« morceau et dans tout cet acte, est si agréable, par
« conséquent si peu convenable au sujet, si fort en
« contre-sens, qu'il irait très bien pour exprimer le
« portrait que l'Amour triomphant ferait de lui-même.
« On ne représente ici, pour abréger, que la parodie
« de ces cinq vers, avec leur chant. On peut être sûr
« que la parodie, très aisée à faire, du reste de la
« scène offrirait par-tout une démonstration aussi
« frappante. »



*Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux, tout se*
Je porte l'allégresse et la vie en tous lieux; tout s'a-



*change en ro - cher à mon aspect hor-rible, rible; les traits que Jupi- ter lan-*
nime et s'enflamme à mon aspect a-mable, mable; les feux que le so- leil lan-



*ce du haut des cieux, n'ont rien de si ter-rible qu'un regard de mes yeux.*
ce du haut des cieux n'ont rien de compa-rable aux regards de mes yeux.

Pour moi, je suis sûr du contraire de ce qu'on avance ; j'ai consulté des oreilles très exercées, et je ne vois point du tout qu'on puisse mettre *l'alégresse et la vie* au lieu de *je porte l'épouvante et la mort*, à moins qu'on ne ralentisse la mesure, qu'on n'affaiblisse, et qu'on ne corrompe cette musique par une expression doucereuse, et qu'une mauvaise actrice ne gâte le chant des musiciens.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous*, auxquels on ne saurait substituer *endormons-nous*, que par un dessein formé de tourner tout en ridicule ; je ne puis adopter la sensation d'un autre contre ma propre sensation.

J'ajoute qu'on avait le sens commun du temps de Louis XIV comme aujourd'hui ; qu'il aurait été impossible que toute la nation n'eût pas senti que Lulli avait exprimé *l'épouvante et la mort* comme *l'alégresse et la vie*, et le réveil comme l'assoupissement.

On n'a qu'à voir comment Lulli a rendu *dormons, dormons tous*, on sera bientôt convaincu de l'injustice qu'on lui fait. C'est bien ici qu'on peut dire :

Il meglio è l'inimico del bene.

# ART POÉTIQUE.

Le savant presque universel, l'homme même de génie, qui joint la philosophie à l'imagination, dit dans son excellent article *Encyclopédie* ces paroles remarquables . . . » en excepte ce Perrault,

« et quelques autres, dont le versificateur Boileau « n'était pas en état d'apprécier le mérite, » etc. (feuillet 636.)

Ce philosophe rend avec raison justice à Claude Perrault, savant traducteur de Vitruve, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du louvre et d'autres grands monumens; mais il faut aussi rendre justice à Boileau. S'il n'avait été qu'un versificateur, il serait à peine connu; il ne serait pas de ce petit nombre de grands hommes qui feront passer le siècle de Louis XIV à la postérité. Ses dernières satires, ses belles épîtres, et surtout son Art poëtique, sont des chefs-d'œuvre de raison autant que de poësie, *sapere est principium et fons.* L'art du versificateur est, à la vérité, d'une difficulté prodigieuse, surtout en notre langue, où les vers alexandrins marchent deux à deux, où il est rare d'éviter la monotonie, où il faut absolument rimer; où les rimes agréables et nobles sont en trop petit nombre; où un mot hors de sa place, une syllabe dure gâte une pensée heureuse. C'est danser sur la corde avec des entraves; mais le plus grand succès dans cette partie de l'art n'est rien s'il est seul.

L'Art poëtique de Boileau est admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies et utiles, parcequ'il donne toujours le précepte et l'exemple, parce qu'il est varié, parce que l'auteur, en ne manquant jamais à la pureté de la langue,

. . . . . . . . Sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût, c'est qu'on sait ses vers par cœur ; et ce qui doit plaire aux philosophes, c'est qu'il a presque toujours raison.

Puisque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes sur les anciens, on oserait présumer ici que l'Art poëtique de Boileau est supérieur à celui d'Horace. La méthode est certainement une beauté dans un poëme didactique ; Horace n'en a point. Nous ne lui en fesons pas un reproche, puisque son poëme est une épître familière aux Pisons, et non pas un ouvrage régulier comme les Géorgiques ; mais c'est un mérite de plus dans Boileau, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'Art poëtique latin ne paraît pas à beaucoup près si travaillé que le français. Horace y parle presque toujours sur le ton libre et familier de ses autres épîtres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux et pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois destitués d'harmonie ; ce n'est pas l'élégance et la correction de Virgile. L'ouvrage est très bon ; celui de Boileau paraît encore meilleur ; et si vous en exceptez les tragédies de Racine qui ont le mérite supérieur de traiter les passions et de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'Art poëtique de Despréaux est sans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue française.

Il serait triste que les philosophes fussent les ennemis de la poésie. Il faut que la littérature soit

comme la maison de Mécène . . . . . . *est locus unicuique suus.*

L'auteur des *Lettres persanes*, si aisées à faire, et parmi lesquelles il y en a de très jolies, d'autres très hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles; cet auteur, dis-je, très recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination et souvent du style, s'en dédommage en disant que » L'on verse le mépris sur la poësie « à pleines mains, et que la poësie lyrique est une « harmonieuse extravagance » etc. Et c'est ainsi qu'on cherche souvent à rabaisser les talens auxquels on ne saurait atteindre : Nous ne pouvons y parvenir, dit Montaigne, vengeons-nous-en par en médire. Mais Montaigne, le devancier et le maître de Montesquieu en imagination et en philosophie, pensait sur la poésie bien différemment.

Si Montesquieu avait eu autant de justice que d'esprit, il aurait senti malgré lui que plusieurs de nos belles odes et de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaisanteries de Riga à Usbeck, imitées du Siamois de Dufréni, et que les détails de ce qui se passe dans le sérail d'Usbeck à Ispahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injustices trop fréquentes, à l'article CRITIQUE.

# ARTS, BEAUX-ARTS.

(Article dédié au roi de Prusse.)

SIRE,

La petite société d'amateurs dont une partie travaille à ces rapsodies au mont Crapak, ne parlera point à votre majesté de l'art de la guerre. C'est un art héroïque, ou si l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous vous dirions, sans être contredits, que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts l'éloquence, dans laquelle vous vous êtes signalé en étant l'historien de votre patrie, et le seul historien brandebourgeois qu'on ait jamais lu; la poésie, qui a fait vos amusemens et votre gloire quand vous avez bien voulu composer des vers français; la musique, où vous avez réussi au point que nous doutons fort que Ptolomée Auletès eût jamais osé jouer de la flûte après vous, ni Achille de la lyre.

Ensuite viennent les arts où l'esprit et la main sont presque également nécessaires, comme la sculpture, la peinture, tous les ouvrages dépendans du dessin, et surtout l'horlogerie, que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapak.

Vous connaissez, Sire, les quatre siècles des arts; presque tout naquit en France, et se perfec-

tionna sous Louis XIV ; ensuite plusieurs de ces mêmes arts, exilés de France, allèrent embellir et enrichir le reste de l'Europe, au temps fatal de la destruction du célèbre édit de Henri IV, énoncé irrévocable, et si facilement révoqué. Ainsi le plus grand mal que Louis XIV put se faire à lui-même, fit le bien des autres princes contre son intention, et ce que vous en avez dit dans votre histoire du Brandebourg, en est une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le bannissement de six à sept cent mille citoyens utiles, par son irruption dans la Hollande, dont il fut bientôt obligé de sortir, *par sa grandeur qui l'attachait au rivage (a),* tandis que ses troupes passaient le Rhin à la nage, si on n'avait pour monumens de sa gloire que les prologues de ses opéra, suivis de la bataille d'Hochstet, sa personne et son règne figureraient mal dans la postérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par son goût et par sa munificence, ses bienfaits répandus avec profusion sur tant de gens de lettres étrangers, le commerce naissant à sa voix dans son royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables construits, les deux mers unies par des travaux immenses, etc. forcent encore l'Europe à regarder avec respect Louis XIV et son siècle.

Ce sont surtout ces grands hommes uniques en tout genre, que la nature produisit alors à la fois,

---

(1) Boileau, Passage du Rhin.

qui rendirent ces temps éternellement mémorables. Le siècle fut plus grand que Louis XIV, mais la gloire en rejaillit sur lui.

L'émulation des arts a changé la face de la terre, du pied des Pyrénées aux glaces d'Archangel. Il n'est presque point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établissemens utiles et glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire? rien. Ils ont dévasté trois empires et vingt royaumes; mais une seule ville de l'ancienne Grèce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans ensemble.

Voyez ce qui s'est fait depuis peu d'années dans Pétersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du siècle où nous sommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils sont anéantis dans la patrie d'Orphée, de Linus et d'Homère.

La statue que l'impératrice de Russie élève à Pierre le grand, parle du bord de la Néva à toutes les nations; elle dit: J'attends celle de Catherine. Mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre, etc.

### Que la nouveauté des arts ne prouve point la nouveauté du globe.

Tous les philosophes crurent la matière éternelle; mais les arts paraissent nouveaux. Il n'y a pas jusqu'à l'art de faire du pain qui ne soit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie; et ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins à vent, ni les moulins à eau. Cette vérité semble d'abord contredire

l'antiquité du globe tel qu'il est, ou suppose de terribles révolutions dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guère anéantir des arts devenus nécessaires. Je suppose qu'une armée de nègres vienne chez nous comme des sauterelles, des montagnes de Cobonas, par le Monomotapa, par le Monoëmugi, les Nosseguais, les Maracates; qu'ils aient traversé l'Abyssinie, la Nubie, l'Egypte, la Syrie, l'Asie mineure, toute notre Europe; qu'ils aient tout renversé, tout saccagé, il restera toujours quelques boulangers, quelques cordonniers, quelques tailleurs, quelques charpentiers; les arts nécessaires subsisteront; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'est ce qu'on vit à la chûte de l'empire romain; l'art de l'écriture même devint très rare; presque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que longtemps après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au fond contre l'antiquité du globe. Car supposons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entièrement jusqu'à l'art d'écrire et de faire le pain; supposons encore plus, que nous n'avons que depuis dix ans du pain, des plumes, de l'encre et du papier; le pays qui a pu subsister dix ans sans manger de pain et sans écrire ses pensées, aurait pu passer un siècle, et cent mille siècles sans ces secours.

Il est très clair que l'homme et les autres animaux peuvent très bien subsister sans boulangers,

sans romanciers et sans théologiens, temoin toute l'Amérique, témoin les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous ne prouve donc point la nouveauté du globe, comme le prétendait Epicure, l'un de nos prédécesseurs en rêveries, qui supposait que par hasard les atomes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. Pomponace disait : *Se il mondo non è eterno, per tutti santi è molto vecchio.*

## DES PETITS INCONVÉNIENS ATTACHÉS AUX ARTS.

Ceux qui manient le plomb et le mercure sont sujets à des coliques dangereuses, et à des tremblemens de nerfs très fâcheux. Ceux qui se servent de plumes et d'encre, sont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement secouer : cette vermine est celle de quelques ex-jésuites qui font des libelles. Vous ne connaissez pas, Sire, cette race d'animaux : elle est chassée de vos États, aussi-bien que de ceux de l'impératrice de Russie, du roi de Suède, et du roi de Danemark, mes autres protecteurs. L'ex-jésuite Paulian et l'ex-jésuite Nonotte, qui cultivent comme moi les beaux-arts, ne cessent de me persécuter jusqu'au mont Crapak ; ils m'accablent sous le poids de leur crédit, et sous celui de leur génie, qui est encore plus pesant. Si votre majesté ne daigne pas me secourir contre ces grands hommes, je suis anéanti.

# ASMODÉE.

Aucun homme versé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges que par les Perses et les Caldéens, pendant la captivité. C'est là qu'ils apprirent, selon dom Calmet, qu'il y a sept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils apprirent aussi les noms des diables. Celui que nous nommons Asmodée s'appelait Hashmodaï ou Chammadaï. « On sait, dit Calmet (1), qu'il y a « des diables de plusieurs sortes ; les uns sont « princes et maîtres démons, les autres subalternes « et sujets. »

Comment cet Hashmodaï était-il assez puissant pour tordre le cou à sept jeunes gens qui épousèrent successivement la belle Sara, native de Ragès, à quinze lieues d'Ecbatane ? Il fallait que les Mèdes fussent sept fois plus manichéens que les Perses. Le bon principe donne un mari à cette fille, et voilà le mauvais principe, cet Hashmodaï roi des démons, qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bienfesant.

Mais Sara était juive, fille de Raguel le juif, captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon mède avait-il tant de pouvoir sur des corps juifs ? C'est ce qui a fait penser qu'Asmodée, Chammadaï, était juif aussi ; que c'était l'ancien

---

(1) Dom Calmet, Dissertation sur Tobie, page 205.

serpent qui avait séduit Eve ; qu'il aimait passionnément les femmes ; que tantôt il les trompait, et tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour et de jalousie.

En effet le livre de Tobie nous fait entendre, dans la version grecque, qu'Asmodée était amoureux de Sara : *oti daimonion philei autein*. C'est l'opinion de toute la savante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, et les fées pour nos garçons. L'Ecriture même, se proportionnant à notre faiblesse, et daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure, « que les enfans de Dieu (1) voyant que « les filles des hommes étaient belles, prirent pour « femmes celles qu'ils choisirent. »

Mais l'ange Raphaël, qui conduit le jeune Tobie, lui donne une raison plus digne de son ministère, et plus capable d'éclairer celui dont il est le guide. Il lui dit que les sept maris de Sara n'ont été livrés à la cruauté d'Asmodée, que parcequ'ils l'avaient épousée uniquement pour leur plaisir, comme des chevaux et des mulets. « Il faut, dit-il (2), garder la « continence avec elle pendant trois jours, et prier « Dieu tous deux ensemble. »

Il semble qu'avec une telle instruction on n'ait plus besoin d'aucun autre secours pour chasser Asmodée ; mais Raphaël ajoute qu'il y faut le cœur d'un poisson grillé sur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce secret in-

(1) Genèse, chap. VI.
(2) Chap. VI, v. 16, 17, et 18.

faillible pour chasser le diable du corps des filles? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chasser les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poisson sur le gril? Pourquoi ne se servit-on pas de cet expédient dans l'affaire de Marthe Brossier, des religieuses de Loudun, des maîtresses d'Urbain Grandier, de la Cadière et du frère Girard, et de mille autres possédées dans le temps qu'il y avait des possédés?

Les Grecs et les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire aimer, en avaient aussi pour guérir l'amour; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus castus* a été fort renommé; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuses sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a long-temps qu'Apollon se plaignait à Daphné que, tout médecin qu'il était, il n'avait point encore éprouvé de simple qui guérît de l'amour.

Hei mihi! quòd nullis amor est medicabilis herbis. (1)

D'un incurable amour remèdes impuissans.

On se servait de fumée de soufre; mais Ovide, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure victus amor. (2)

Le soufre, croyez-moi, ne chasse point l'amour,

La fumée du cœur ou du foie d'un poisson fut plus efficace contre Asmodée. Le révérend père dom

---

(1) Ovid. Métam. liv. I. — (2) *De rem. Amor. lib. I.*

Calmet en est fort en peine, et ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir sur un pur esprit. Mais il pouvait se rassurer en se souvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges et aux démons. C'était des corps très déliés, des corps aussi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poisson rôti. Ces corps ressemblaient à une fumée ; et la fumée d'un poisson grillé agissait sur eux par sympathie.

Non-seulement Asmodée s'enfuit, mais Gabriel alla l'enchaîner dans la haute Egypte, où il est encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. Paul Lucas l'a vu, et lui a parlé. On coupe ce serpent par morceaux, et sur-le-champ tous les tronçons se rejoignent : il n'y paraît pas. Dom Calmet cite le témoignage de Paul Lucas ; il faut bien que je le cite aussi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de Paul Lucas avec celle des vampires, dans la première compilation que l'abbé Guyon imprimera.

## ASPHALTE.

### LAC ASPHALTIDE, SODOME.

MOT chaldéen qui signifie une espece de bitume. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arrose l'Euphrate ; nos climats en produisent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suisse ; on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève ; cette couverture ne dura pas un an ; la mine a

été abandonnée, mais on peut garnir de ce bitume le fond des bassins d'eau, en le mêlant avec de la poix résine : peut-être un jour en fera-t-on un usage plus utile.

Le véritable asphalte est celui qu'on tirait des environs de Babylone, et avec lequel on prétend que le feu grégeois fut composé.

Plusieurs lacs sont remplis d'asphalte ou d'un bitume qui lui ressemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le désert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Mœris jusqu'à l'entrée du Delta; et il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Asphaltide, connu par le nom de *Sodome*, fut long-temps renommé pour son bitume; mais aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'usage; soit que la mine qui est sous les eaux ait diminué, soit que la qualité s'en soit altérée, ou bien qu'il soit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuses, et même de grosses masses qui surnagent; on les ramasse, on les mêle, et on les vend pour du baume de la Mecque. Il est peut-être aussi bon; car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures sont aussi efficaces les uns que les autres, c'est-à-dire, ne sont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du sang et de la lymphe, et pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les baumes de la Mecque, de Judée et du Pérou, ne servent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la blessure, et non pas à la guérir; de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavien Josephe, qui était du pays, dit (1) que de son temps le lac de Sodome n'avait aucun poisson, et que l'eau en était si légère que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante*, au lieu de *si légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut, après tout, qu'une eau dormante imprégnée de sels et de matières compactes, étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de surnager. L'erreur de Josephe consiste à donner une cause très fausse d'un phénomène qui peut être très vrai.

Quant à la disette de poissons, elle est croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir; cependant il est vraisemblable que tout n'est pas asphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, et qui, en recevant à sa source les eaux du Jourdain, doit recevoir aussi les poissons de cette rivière; mais peut-être aussi le Jourdain n'en fournit pas, et peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac supérieur de Tibériade.

Josephe ajoute que les arbres qui croissent sur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence, mais qui s'en vont en poussière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'est pas si probable, et pourrait faire croire que Josephe n'a pas été sur le lieu même, ou qu'il a exagéré suivant sa coutume et celle de ses compatriotes. Rien ne semble devoir produire de plus beaux et de meilleurs

---

(1) Liv. IV, chap. XXVII.

fruits qu'un terrain sulfureux et salé, tel que celui de Naples, de Catane et de Sodome.

La sainte Ecriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occasion rend témoignage à l'ancien Testament, quoiqu'il n'ait pas besoin d'elle, et qu'ils ne soient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus considérables que Sodome et Gomorrhe.

Mais la rivière du Jourdain ayant nécessairement son embouchure dans ce lac sans issue, cette mer Morte, semblable à la mer Caspienne, doit avoir existé tant qu'il y a eu un Jourdain, donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où est ce lac de Sodome. Aussi l'Ecriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac; elle dit tout le contraire: « Dieu fit pleuvoir du soufre et du feu « venant du ciel; et Abraham se levant matin regarda « Sodome et Gomorrhe, et toute la terre d'alentour; « et il ne vit que des cendres montant comme une « fumée de fournaise. » (1)

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Zéboïn, Adama et Segor, fussent situées sur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un désert aussi inhabitable qu'il l'est aujourd'hui, et où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs arabes, il pouvait y avoir cinq villes assez opulentes pour être plongées dans les délices,

---

(1) Genèse, chap. XIX.

et même dans des plaisirs infâmes, qui sont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse ; on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient-elles subsister à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine? L'Ecriture elle-même nous apprend que tout le terrain était asphalte avant l'embrasement de Sodome. « Il y avait, « dit-elle (1), beaucoup de puits de bitume dans la « vallée des bois, et les rois de Sodome et de Go- « morrhe prirent la fuite, et tombèrent en cet en- « droit-là. »

On fait encore une autre objection. Isaïe et Jérémie disent (2) que Sodome et Gomorrhe ne seront jamais rebâties : mais Etienne le géographe parle de Sodome et de Gomorrhe sur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome et de Segor.

On peut répondre à cette critique, que Dieu mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus.*

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans? tous les puits sont saumâtres; on trouve l'asphalte et un sel corrosif, dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques arabes y habitent encore, et qu'ils peuvent être habitués à boire de très

---

(1) Genèse, chap. XIV, v. 10.

(2) Isaïe, chap. XIII. Jérémie, chap. L.

mauvaise eau; que Sodome et Gomorrhe dans le bas empire étaient de méchans hameaux, et qu'il y eut dans ce temps-là beaucoup d'évêques, dont tout le diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encore que les colons de ces villages préparaient l'asphalte, et en fesaient un commerce utile.

Ce désert aride et brûlant, qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem, produit du baume et des aromates, par la même raison qu'il fournit du naphte, du sel corrosif et du soufre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très plausible, selon quelques physiciens, la pétrification d'Edith femme de Loth.

Mais il est dit que cette femme *ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel;* ce n'est donc pas une pétrification naturelle, opérée par l'asphalte et le sel; c'est un miracle évident. Flavien Josephe dit (1) qu'il a vu cette statue. S. Justin et S. Irénée en parlent comme d'un prodige qui subsistait encore de leur temps.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très naturel que quelques juifs se fussent amusés à tailler un monceau d'asphalte en une figure grossière; et on aura dit: c'est la femme de Loth. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très bien faites qui pourront long-temps subsister. Mais il faut avouer que S. Irénée va un peu loin

(1) Antiq., liv. I, chap. II.

quand il dit (1) : La femme de Loth resta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, et montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, et per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

S. Irénée ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste, en disant : La femme de Loth n'est plus de la chair corruptible, mais elle a ses règles.

Dans le *poëme de Sodome*, dont on dit Tertullien auteur, on s'exprime encore plus énergiquement :

Dicitur et vivens alio sub corpore sexus
Mirificè solito dispungere sanguine menses.

C'est ce qu'un poëte du temps de Henri II a traduit ainsi dans son style gaulois :

La femme à Loth, quoique sel devenue,
Est femme encor; car elle a sa menstrue.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'est dans ces déserts, que les anciens mythologistes prétendent que Myrrha, petite-fille d'une statue, s'enfuit après avoir couché avec son père, comme les filles de Loth avec le leur, et qu'elle fut métamorphosée en l'arbre qui porte la mirrhe. D'autres profonds mythologistes assurent qu'elle s'enfuit dans

---

(1) Liv. IV, chap. II.

l'Arabie heureuse; et cette opinion est aussi soutenable que l'autre.

Quoi qu'il en soit, aucun de nos voyageurs ne s'est encore avisé d'examiner le terrain de Sodome son asphalte, son sel, ses arbres et leurs fruits, de peser l'eau du lac, de l'analyser, de voir si les matières spécifiquement plus pesantes que l'eau ordinaire y surnagent, et de nous rendre un compte fidele de l'histoire naturelle du pays. Nos pélerins de Jérusalem n'ont garde d'aller faire ces recherches : ce désert est devenu infesté par des arabes vagabonds qui courent jusqu'à Damas, qui se retirent dans les cavernes des montagnes, et que l'autorité du bacha de Damas n'a pu encore réprimer. Ainsi les curieux sont fort peu instruits de tout ce qui concerne le lac Asphaltide.

Il est bien triste pour les doctes que parmi tous les sodomites que nous avons, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui nous ait donné des notions de leur capitale.

# ASSASSIN, ASSASSINAT.

## SECTION I.

NOM corrompu du mot *ehissessin*. Rien n'est plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain que de mal entendre, mal répéter, mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une langue absolument étrangère, et de tromper ensuite leurs compatriotes en se trompant eux-mêmes. L'er-

reur s'établit de bouche en bouche, et de plume en plume : il faut des siècles pour la détruire.

Il y avait du temps des croisades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands élisaient un chef qu'ils nommaient *chik elchassissin.* On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek,* signifie *vieux* originairement, de même que parmi nous le titre de *seigneur* vient de *senior* vieillard, et que le mot *graf, comte,* veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déféré aux vieillards chez presque tous les peuples. Ensuite le commandement étant devenu héréditaire, le titre de *chik,* de *graf,* de *seigneur,* de *comte,* a été donné à des enfans; et les Allemands appellent un bambin de quatre ans, *monsieur le comte,* c'est-à-dire *monsieur le vieux.*

Les croisés nommèrent le vieux des montagnards arabes, *le vieil de la montagne,* et s'imaginèrent que c'était un très grand prince, parcequ'il avait fait tuer et voler sur le grand chemin un comte de Montferrat, et quelques autres seigneurs croisés. On nomma ces peuples *les assassins,* et leur chik *le roi du vaste pays des assassins.* Ce vaste pays contient cinq à six lieues de long sur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible, semé de rochers, comme l'est presque toute la Palestine, mais entrecoupé de prairies assez agréables, et qui nourrissent de nombreux troupeaux, comme l'attestent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces assassins ne pouvait

être qu'un petit chef de bandits, puisqu'il y avait alors un soudan de Damas qui était très puissant.

Nos romanciers de ces temps-là, aussi chimériques que les croisés, imaginèrent d'écrire que le grand prince des assassins, en 1236, craignant que le roi de France Louis IX, dont il n'avait jamais entendu parler, ne se mît à la tête d'une croisade, et ne vînt lui ravir ses Etats, envoya deux grands seigneurs de sa cour, des cavernes de l'anti-Liban à Paris, pour assassiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux et aimable, il envoya en pleine mer deux autres seigneurs pour contremander l'assassinat: je dis en pleine mer, car ces deux émirs envoyés pour tuer Louis, et les deux autres pour lui sauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croisés, ce qui redouble encore le merveilleux de l'entreprise. Il fallait que les deux premiers eussent trouvé un vaisseau de croisés tout prêt pour les transporter amicalement, et les deux autres encore un autre vaisseau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure les uns apres les autres, quoique Joinville, contemporain, qui àlla sur les lieux, n'en dise mot.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Le jésuite Maimbourg, le jésuite Daniel, vingt autres jésuites, Mézeray quoiqu'il ne soit pas jésuite, répètent cette absurdité. L'abbé Velli, dans son Histoire de France, la redit avec complaisance,

le tout sans aucune discussion, sans aucun examen, et sur la foi d'un Guillaume de Nangis, qui écrivait environ soixante ans après cette belle aventure, dans un temps où l'on ne compilait l'histoire que sur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choses vraies et utiles, l'immensité de nos livres d'histoire se réduirait à bien peu de chose; mais on saurait plus et mieux.

On a pendant six cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enivrait de voluptés ses jeunes élus dans ses jardins délicieux, leur fesait accroire qu'ils étaient en paradis, et les envoyait ensuite assassiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant, le vieil de la montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau;
Craint n'était-il pour l'immense campagne
Qu'il posséda, ni pour aucun monceau
D'or et d'argent; mais parcequ'au cerveau
De ses sujets il imprimait des choses
Qui de maints faits courageux étaient causes.
Il choisissait entre eux les plus hardis,
Et leur fesait donner du paradis
Un avant-goût à leurs sens perceptible,
(Du paradis de son législateur).
Rien n'en a dit ce prophète menteur
Qui ne devint très croyable et sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenait-on?
On les fesait boire tous de façon
Qu'ils s'enivraient, perdaient sens et raison.
En cet état, privés de connaissance,
On les portait en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvaient tendrons en abondance,

Plus que maillés, et beaux par excellence;
Chaque réduit en avait à couper.
Si se venaient joliment attrouper
Près de ces gens qui, leur boisson cuvée,
S'émerveillaient de voir cette couvée,
Et se croyaient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élus
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
Au gazouillis des oiseaux de ces bois,
Au son des luths accompagnant les voix
Des rossignols : il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
Les gens trouvaient en son charmant pourpris
Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquaient encor de s'enivrer,
Et de leurs sens perdre l'entier usage.
On les fesait aussitôt reporter
Au premier lieu. De tout ce tripotage
Qu'arrivait-il? ils croyaient fermement
Que quelque jour de semblables délices
Les attendaient, pourvu que hardiment,
Sans redouter la mort ni les supplices,
Ils fissent chose agréable à Mahom,
Servant leur prince en toute occasion.
Par ce moyen leur prince pouvait dire
Qu'il avait gens à sa dévotion,
Déterminés, et qu'il n'était empire
Plus redouté que le sien ici-bas.

Tout cela est fort bon dans un conte de La Fontaine, aux vers faibles près; et il y a cent anecdotes historiques qui n'auraient été bonnes que là.

## SECTION II.

L'assassinat étant, après l'empoisonnement, le crime le plus lâche et le plus punissable, il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme dont la raison singulière n'a pas toujours été d'accord avec la raison des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel il se donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, les fortifications, l'histoire de son pays; il est bien éloigné de lui inspirer l'amour de son roi et de sa patrie: il se borne à en faire un garçon menuisier. Il veut que ce gentilhomme menuisier, quand il a reçu un démenti ou un soufflet, au lieu de les rendre et de se battre, *assassine prudemment son homme*. Il est vrai que Molière, en plaisantant dans l'*Amour peintre*, dit qu'*assassiner est le plus sûr;* mais l'auteur du roman prétend que c'est le plus raisonnable et le plus honnête. Il le dit très sérieusement; et dans l'immensité de ses paradoxes, c'est une des trois ou quatre choses qu'il ait dites le premier. Le même esprit de sagesse et de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit souvent accompagner son disciple dans un lieu de prostitution (1), le fait

---

(1) Emile, tome III, page 261.

décider que ce disciple doit être un assassin. Ainsi l'éducation que donne Jean-Jacques à un gentilhomme consiste à manier le rabot, et à mériter le grand remède et la corde.

Nous doutons que les pères de famille s'empressent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de Mentor dans *Télémaque;* mais aussi il faut avouer que notre siècle s'est écarté en tout du grand siècle de Louis XIV.

Heureusement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs insensées. On y voit souvent une philosophie qui semble hardie; mais non pas cette bavarderie atroce et extravagante, que deux ou trois fous ont appelée *philosophie*, et que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

## ASSEMBLÉE.

TERME général qui convient également au profane, au sacré, à la politique, à la société, au jeu, à des hommes unis par les lois, enfin à toutes les occasions où il se trouve plusieurs personnes ensemble.

Cette expression prévient toutes les disputes de mots, et toutes les significations injurieuses par lesquelles les hommes sont dans l'habitude de désigner les sociétés dont ils ne sont pas.

L'assemblée légale des Athéniens s'appelait *Eglise* (1).

Ce mot ayant été consacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu, nous ne donnions pas d'abord le nom d'*église* à l'assemblée des protestans; on disait *une troupe de huguenots;* mais la politesse bannissant tout terme odieux, on se servit du mot *assemblée,* qui ne choque personne.

En Angleterre l'Eglise dominante donne le nom d'assemblée, *Meeting,* aux églises de tous les non-conformistes.

Le mot d'*assemblée* est celui qui convient le mieux quand plusieurs personnes en assez grand nombre sont priées de venir perdre leur temps dans une maison dont on leur fait les honneurs, et dans laquelle on joue, on cause, on soupe, on danse, etc. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *assemblée;* c'est un rendez-vous d'amis; et les amis ne sont jamais nombreux.

Les assemblées s'appellent en italien *conversatione ridotto.* Ce mot *ridotto* est proprement ce que nous entendions par *réduit;* mais *réduit* étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit *ridotto* par *redoute.* On lisait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse Borghèse, et qu'il y avait eu *redoute.* On avertissait

---

(1) Voyez ÉGLISE.

l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi suivant chez son excellence la marquise de Santa-fior.

Mais on s'apperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes qui signifient en effet *redoutables*, et d'où l'on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici ;* on est revenu au mot *assemblée*, qui est le seul convenable.

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous :* mais il est plus fait pour une petite compagnie, et sur-tout pour deux personnes.

## ASTROLOGIE.

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer sur de meilleurs fondemens que la magie. Car si personne n'a vu ni *farfadets*, ni *lémures*, ni *dives*, ni *peris*, ni *démons*, ni *cacodémons*, on a vu souvent des prédictions d'astrologues réussir. Que de deux astrologues consultés sur la vie d'un enfant et sur la saison, l'un dise que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non ; que l'un annonce la pluie et l'autre le beau temps ; il est bien clair qu'il y en aura un prophete.

Le grand malheur des astrologues, c'est que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le soleil, qui à l'équinoxe était dans le belier du temps des Argonautes, se trouve aujourd'hui dans le taureau ; et les astrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maison du soleil ce qui appartient visiblement à

une autre. Cependant ce n'est pas encore une raison démonstrative contre l'astrologie. Les maîtres de l'art se trompent; mais il n'est pas démontré que l'art ne peut exister.

Il n'y a pas d'absurdité à dire : Un tel enfant est né dans le croissant de la lune, pendant une saison orageuse, au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été faible, et sa vie malheureuse et courte ; ce qui est le partage ordinaire des mauvais tempéramens : au contraire, celui-ci est né quand la lune est dans son plein, le soleil dans sa force, le temps serein, au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été bonne, sa vie longue et heureuse. Si ces observations avaient été répétées, si elles s'étaient trouvées justes, l'expérience eût pu, au bout de quelques milliers de siècles, former un art dont il eût été difficile de douter : on aurait pensé, avec quelque vraisemblance, que les hommes sont comme les arbres et les légumes, qu'il ne faut planter et semer que dans certaines saisons. Il n'eût servi de rien contre les astrologues de dire : Mon fils est né dans un temps heureux, et cependant il est mort au berceau : l'astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres plantés dans la saison convenable périssent ; je vous ai répondu des astres, mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'astrologie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les astres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'astrologie en disant : De deux enfans qui sont nés dans

la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de sa paroisse; car on aurait très bien pu se défendre en fesant voir que le paysan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et si on alléguait qu'un bandit que Sixte-Quint fit pendre était né au même temps que Sixte-Quint, qui de gardeur de cochons devint pape, les astrologues diraient qu'on s'est trompé de quelques secondes, et qu'il est impossible, dans les règles, que la même étoile donne la tiare et la potence. Ce n'est donc que parcequ'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes se sont apperçus à la fin que l'art est illusoire; mais, avant d'être détrompés, ils ont été long-temps crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé Stoffler, qui florissait aux quinzième et seizième siècles, et qui travailla long-temps à la réforme du calendrier proposée au concile de Constance, prédit un déluge universel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, et rien n'est plus plausible; car Saturne, Jupiter et Mars, se trouvèrent alors en conjonction dans le signe des poissons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent consternés. Tout le monde s'attendit au déluge, malgré l'arc-en-ciel. Plusieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empressaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, et qui n'étaient pas si crédules qu'eux. Chacun se munissait d'un

bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouse, nommé Auriol, fit faire sur-tout une grande arche pour lui, sa famille et ses amis: on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de février arriva, et il ne tomba pas une goutte d'eau; jamais mois ne fut plus sec, et jamais les astrologues ne furent plus embarrassés. Cependant ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous; presque tous les princes continuèrent de les consulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince, cependant le célèbre comte de Boulainvilliers, et un Italien nommé Colonne, qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un et l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déja de près de trente années (1), de quoi je leur demande humblement pardon.

# ASTRONOMIE,

## ET ENCORE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ASTROLOGIE.

M. Duval, qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur François I, a rendu compte de la manière dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premières idées d'astronomie. Il con-

(1) Cet article fut imprimé pour la première fois dans l'édition de 1757.

templait la lune, qui, en s'abaissant vers le couchant, semblait toucher aux derniers arbres d'un bois; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres; il y courut, et fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivans la curiosité le força de suivre le cours de cet astre, et il fut encore plus surpris de le voir se lever et se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine, sa disparition totale durant quelques nuits, augmentèrent son attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'observer et d'admirer: c'était beaucoup; il n'y en a pas un sur dix mille qui ait cette curiosité et cette persévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, sans autre livre que le ciel, et sans autre maître que ses yeux. Il s'apperçut que les étoiles ne changeaient point entre elles de position. Mais le brillant de l'étoile de Vénus fixant ses regards, elle lui parut avoir un cours particulier à-peu-près comme la lune; il l'observa toutes les nuits: elle disparut long-temps à ses yeux, et il la revit enfin devenue l'étoile du matin au lieu de l'étoile du soir.

La route du soleil, qui de mois en mois se levait et se couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui échappa point; il marqua les solstices avec deux piquets, sans savoir ce que c'était que les solstices.

Il me semble que l'on pourrait profiter de cet exemple pour enseigner l'astronomie à un enfant de

dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'est d'abord un spectacle très attachant pour un esprit bien disposé par la nature, de voir que les différentes phases de la lune ne sont autre chose que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau, qui tantôt en laisse voir un quart, tantôt une moitié, et qui la laisse invisible quand on met un corps opaque entre elle et le flambeau. C'est ainsi qu'en usa Galilée lorsqu'il expliqua les véritables principes de l'astronomie devant le doge et les sénateurs de Venise sur la tour de Saint-Marc ; il démontra tout aux yeux.

En effet, non seulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très bien en peu de temps les causes de la course apparente du soleil et de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra sur-tout les constellations à l'aide de ces quatre vers latins, faits par un astronome il y a environ cinquante ans, et qui ne sont pas assez connus :

Delta aries, Perseum taurus, geminique capellam,
Nil cancer, plaustrum leo, virgo comam atque bootem,
Libra anguem, anguiferum fert scorpius, Antinoum arcus,
Delphinum caper, amphora equos, Cepheida pisces.

Les systêmes de Ptolomée et de Ticho-Brahé ne méritent pas qu'on lui en parle, puisqu'ils sont

faux; ils ne peuvent jamais servir qu'à expliquer quelques passages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité; par exemple, dans le second livre des *Métamorphoses* d'Ovide, le soleil dit à Phaéton:

Adde quod assiduâ rapitur vertigine cœlum,
Nitor in adversum, nec me, qui cætera vincit
Impetus, et rapido contrarius evehor orbi.

Un mouvement rapide emporte l'empirée,
Je résiste moi seul, moi seul je suis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma course assurée.

Cette idée d'un premier mobile qui fesait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures d'un mouvement impossible, et du soleil qui, entraîné par ce premier mobile, s'avançait pourtant insensiblement d'occident en orient par un mouvement propre qui n'a aucune cause, ne ferait qu'embarrasser un jeune commençant.

Il suffit qu'il sache que, soit que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil, soit que le soleil achève sa révolution en une année, les apparences sont à-peu-près les mêmes, et qu'en astronomie on est obligé de juger par ses yeux avant que d'examiner les choses en physicien.

Il connaîtra bien vîte la cause des éclipses de lune et de soleil, et pourquoi il n'y en a pas tous les mois. Il lui semblera d'abord que le soleil se trouvant chaque mois en opposition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipse de lune et une de soleil. Mais dès qu'il saura que ces deux astres ne se meuvent point dans

un même plan, et sont rarement sur la même ligne avec la terre, il ne sera plus surpris.

On lui fera aisément comprendre comment on a pu prédire les éclipses en connaissant la ligne circulaire dans laquelle s'accomplissent le mouvement apparent du soleil et le mouvement réel de la lune. On lui dira que les observateurs ont su, par l'expérience et par le calcul, combien de fois ces deux astres se sont rencontrés précisément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années et quelques heures; après quoi ces astres paraissent recommencer le même cours; de sorte qu'en fesant les corrections nécessaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédisait au juste quel jour, quelle heure et quelle minute il y aurait une éclipse de lune ou de soleil. Ces premiers élémens entrent aisément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La précession des équinoxes même ne l'effraiera pas. On se contentera de lui dire que le soleil a paru avancer continuellement dans sa course annuelle d'un degré en soixante et douze ans vers l'orient, et que c'est ce que voulait dire Ovide par ce vers que nous avons cité :

. . . . Contrarius evehor orbi.

Ma carrière est contraire au mouvement des cieux.

Ainsi le belier dans lequel le soleil entrait autrefois au commencement du printemps, est aujourd'hui à la place où était le taureau; et tous les almanachs ont tort de continuer, par un respect ri-

dicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du soleil dans le belier au premier jour du printemps.

Quand on commence à posséder quelques principes d'astronomie, on ne peut mieux faire que de lire les Institutions de M. le Monnier, et tous les articles de M. d'Alembert dans l'Encyclopédie concernant cette science. Si on les rassemblait, ils feraient le traité le plus complet et le plus clair que nous ayons eu.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, et de l'entrée du soleil dans d'autres constellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de l'astrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre siècle pour détruire cette extravagance universelle, qui a si long-temps infecté le genre humain, et qui est encore fort en vogue dans la Perse.

Un homme né, selon l'almanach, quand le soleil était dans le signe du lion, devait être nécessairement courageux; mais malheureusement il était né en effet sous le signe de la vierge: ainsi il aurait fallu que Gauric et Michel Morin eussent changé toutes les règles de leur art.

Une chose assez plaisante, c'est que toutes les lois de l'astrologie étaient contraires à celles de l'astronomie. Les misérables charlatans de l'antiquité et leurs sots disciples, qui ont été si bien reçus et si bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de Mars et de Vénus stationnaires et rétrogrades. Ceux qui avaient Mars sta-

tionnaire devaient être toujours vainqueurs. Vénus stationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand Vénus était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogrades ni stationnaires : et il suffirait d'une légere connaissance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'est-il pu faire que, malgré la physique et la géométrie, cette ridicule chimère de l'astrologie ait dominé jusqu'à nos jours, au point que nous avons vu des hommes distingués par leurs connaissances, et sur-tout très profonds dans l'histoire, entêtés toute leur vie d'une erreur si méprisable? Mais cette erreur était ancienne, et cela suffit.

Les Egyptiens, les Chaldéens, les Juifs, avaient prédit l'avenir; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les serpens, on évoquait des ombres; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres et enchanter des serpens. Il n'y a qu'à savoir bien précisément la formule dont on se servait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'est pas la faute de l'art, c'est la faute des artistes. Michel Morin est mort avec son secret. C'est ainsi que les alchimistes parlent de la pierre philosophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, disent-ils, c'est que nous ne sommes pas encore assez au fait; mais il est certain qu'elle est dans la clavicule de Salomon; et avec cette belle certitude plus de deux cents familles se sont ruinées en Allemagne et en France.

Ne vous étonnez donc point si la terre entière a été la dupe de l'astrologie. Ce pauvre raisonnement, *il y a de faux prodiges, donc il y en a de vrais*, n'est ni d'un philosophe ni d'un homme qui ait connu le monde.

« Cela est faux et absurde, donc cela sera cru « par la multitude ; » voilà une maxime plus vraie.

Etonnez-vous encore moins que tant d'hommes, d'ailleurs très élevés au dessus du vulgaire, tant de princes, tant de papes, qu'on n'aurait pas trompés sur le moindre de leurs intérêts, aient été si ridiculement séduits par cette impertinence de l'astrologie. Ils étaient très orgueilleux et très ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux ; le reste de l'univers était de la canaille dont les étoiles ne se mêlaient pas. Ils ressemblaient à ce prince qui tremblait d'une comète, et qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : « Vous « en parlez fort à votre aise, vous n'êtes pas « princes. »

Le fameux duc Valstein fut un des plus infatués de cette chimère. Il se disait prince, et par conséquent pensait que le zodiaque avait été formé tout exprès pour lui. Il n'assiégait une ville, il ne livrait une bataille, qu'après avoir tenu son conseil avec le ciel. Mais comme ce grand homme était fort ignorant, il avait établi pour chef de ce conseil un frippon d'Italien, nommé Jean-Baptiste Seni, auquel il entretenait un carrosse à six chevaux, et donnait la valeur de vingt mille de nos livres de pension. Jean-Baptiste Seni ne put

jamais prévoir que Valstein serait assassiné par les ordres de son gracieux souverain Ferdinand II, et que lui Séni s'en retournerait à pied en Italie.

Il est évident qu'on ne peut rien savoir de l'avenir que par conjectures. Ces conjectures peuvent être si fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon ; vous pourriez parier dix mille contre un qu'il sera mangé ; mais vous n'en êtes pas absolument sûr, après les aventures d'Hercule, de Jonas et de Roland le fou, qui restèrent si long-temps dans le ventre d'un poisson.

On ne peut trop répéter qu'Albert le grand et le cardinal d'Alli ont fait tous deux l'horoscope de Jésus-Christ. Ils ont lu évidemment dans les astres combien de diables il chasserait du corps des possédés, et par quel genre de mort il devait finir ; mais malheureusement ces deux savans astrologues n'ont rien dit qu'après coup.

Nous verrons ailleurs que dans une secte qui passe pour chrétienne, on ne croit pas qu'il soit possible à l'intelligence suprême de voir l'avenir autrement que par une suprême conjecture ; car l'avenir n'existant point, c'est, selon eux, une contradiction dans les termes de voir présent ce qui n'est pas.

# ATHÉE.

## SECTION I.

Il y a eu beaucoup d'athées chez les chrétiens, il y en a aujourd'hui beaucoup moins. Ce qui paraîtra d'abord un paradoxe, et qui à l'examen paraîtra une vérité, c'est que la théologie avait souvent jeté les esprits dans l'athéisme, et qu'enfin la philosophie les en a retirés. Il fallait en effet pardonner autrefois aux hommes de douter de la Divinité, quand les seuls qui la leur annonçaient disputaient sur sa nature. Les premiers pères de l'Eglise fesaient presque tous Dieu corporel. Les autres ensuite, ne lui donnant point d'étendue, le logeaient cependant dans une partie du ciel; il avait selon les uns créé le monde dans le temps, et selon les autres il avait créé le temps; ceux-là lui donnaient un fils semblable à lui, ceux-ci n'accordaient point que le fils fût semblable au père. On disputait sur la manière dont une troisième personne dérivait des deux autres.

On agitait si le fils avait été composé de deux personnes sur la terre. Ainsi la question était, sans qu'on s'en apperçût, s'il y avait dans la Divinité cinq personnes, en comptant deux pour Jésus-Christ sur la terre et trois dans le ciel; ou quatre personnes, en ne comptant le Christ en terre que pour une; ou trois personnes, en ne regardant le Christ que comme Dieu. On disputait sur sa mère,

sur la descente dans l'enfer et dans les limbes, sur la manière dont on mangeait le corps de l'homme-Dieu, et dont on buvait le sang de l'homme-Dieu; et sur sa grace, et sur ses saints, et sur tant d'autres matières. Quand on voyait les confidens de la Divinité si peu d'accord entre eux, et prononçant anathême les uns contre les autres de siècle en siècle, mais tous d'accord dans la soif immodérée des richesses et de la grandeur; lorsque d'un autre côté on arrêtait la vue sur ce nombre prodigieux de crimes et de malheurs dont la terre était infectée, et dont plusieurs étaient causés par les disputes mêmes de ces maîtres des ames; il faut l'avouer, il semblait permis à l'homme raisonnable de douter de l'existence d'un être si étrangement annoncé, et à l'homme sensible d'imaginer qu'un Dieu qui aurait fait librement tant de malheureux n'existait pas.

Supposons, par exemple, un physicien du quinzième siècle qui lit dans la Somme de S. Thomas ces paroles : *Virtus cœli, loco spermatis, sufficit cum elementis et putrefactione ad generationem animalium imperfectorum.* « La vertu du ciel, au lieu « de sperme, suffit avec les élémens et la putréfaction « pour la génération des animaux imparfaits. » Voici comme ce physicien aura raisonné : si la pourriture suffit avec les élémens pour faire des animaux informes, apparemment qu'un peu plus de pourriture et un peu plus de chaleur fait aussi des animaux plus complets. La vertu du ciel n'est ici que la vertu de la nature. Je penserai donc, avec Epicure et S. Thomas, que les hommes ont pu naître du limon de la terre et des rayons du soleil : c'est

encore une origine assez noble pour des êtres si malheureux et si méchans. Pourquoi admettrai-je un Dieu créateur qu'on ne me présente que sous tant d'idées contradictoires et révoltantes ? Mais enfin la physique est née, et la philosophie avec elle. Alors on a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un seul insecte ni un seul épi de froment ; on a été forcé de reconnaître partout des germes, des rapports, des moyens, et une correspondance étonnante entre tous les êtres. On a suivi les traits de lumière qui partent du soleil pour aller éclairer les globes et l'anneau de Saturne à trois cent millions de lieues, et pour venir sur la terre former deux angles opposés au sommet dans l'œil d'un ciron, et peindre la nature sur sa rétine. Un philosophe a été donné au monde, qui a découvert par quelles simples et sublimes lois tous les globes célestes marchent dans l'abyme de l'espace. Ainsi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier, et tant de lois toujours constantes ont prouvé un législateur. La saine philosophie a donc détruit l'athéisme à qui l'obscure théologie prêtait des armes.

Il n'est resté qu'une seule ressource au petit nombre d'esprits difficiles qui, plus frappés des injustices prétendues (1) d'un être suprême que de sa sagesse, se sont obstinés à nier ce premier moteur. Ils ont dit : la nature existe de toute éternité ; tout est en mouvement dans la nature ; donc tout y change

---

(1) Voyez l'article DU BIEN ET DU MAL.

continuellement. Or si tout change à jamais, il faut que toutes les combinaisons possibles arrivent; donc la combinaison présente de toutes les choses a pu être le seul effet de ce mouvement et de ce changement éternel. Prenez six dés, il y a à la vérité 46655 à parier contre un que vous n'amènerez pas une chance de six fois six; mais aussi en 46655 le pari est égal. Ainsi, dans l'infinité des siècles, une des combinaisons infinies, telle que l'arrangement présent de l'univers, n'est pas impossible.

On a vu des esprits, d'ailleurs raisonnables, séduits par cet argument; mais ils ne considèrent pas qu'il y a l'infini contre eux, et qu'il n'y a certainement pas l'infini contre l'existence de Dieu. Ils doivent encore considérer que si tout change, les moindres espèces des choses ne devraient pas être immuables comme elles le sont depuis si long-temps. Ils n'ont du moins aucune raison pour laquelle de nouvelles espèces ne se formeraient pas tous les jours. Il est au contraire très probable qu'une main puissante, supérieure à ces changemens continuels, arrête toutes les espèces dans les bornes qu'elle leur a prescrites. Ainsi le philosophe qui reconnaît un Dieu, a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude, et l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruisent l'athéisme dans la philosophie.

Il est évident que, dans la morale, il vaut beaucoup mieux reconnaître un Dieu que n'en point admettre. C'est certainement l'intérêt de tous les hommes qu'il y ait une divinité qui punisse ce que la

justice humaine ne peut réprimer ; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de Dieu, que d'en adorer un barbare, auquel on sacrifierait des hommes, comme on a fait chez tant de nations.

Cette vérité sera hors de doute par un exemple frappant. Les Juifs, sous Moïse, n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'ame et d'une autre vie. Leur législateur ne leur annonce de la part de Dieu que des récompenses et des peines purement temporelles ; il ne s'agit donc pour eux que de vivre. Or Moïse commande aux lévites d'égorger vingt-trois mille de leurs frères, pour avoir eu un veau d'or ou doré. Dans une autre occasion, on en massacre vingt-quatre mille pour avoir eu commerce avec les filles du pays ; et douze mille sont frappés de mort, parce que quelques-uns d'entre eux ont voulu soutenir l'arche qui était près de tomber. On peut, en respectant les décrets de la Providence, affirmer humainement qu'il eût mieux valu pour ces cinquante-neuf mille hommes, qui ne croyaient pas une autre vie, être absolument athées et vivre, que d'être égorgés au nom du Dieu qu'ils reconnaissaient.

Il est très certain qu'on n'enseigne point l'athéisme dans les écoles des lettrés à la Chine ; mais il y a beaucoup de ces lettrés athées, parce qu'ils ne sont que médiocrement philosophes. Or il est sûr qu'il vaudrait mieux vivre avec eux à Pékin, en jouissant de la douceur de leurs mœurs et de leurs lois, que d'être exposé dans Goa à gémir chargé de fers dans les prisons de l'inquisition, pour en sortir couvert

d'une robe ensoufrée, parsemée de diables, et pour expirer dans les flammes.

Ceux qui ont soutenu qu'une société d'athées pouvait subsister, ont donc eu raison : car ce sont les lois qui forment la société, et ces athées, étant d'ailleurs philosophes*, peuvent mener une vie très sage et très heureuse à l'ombre de ces lois. Ils vivront certainement en société plus aisément que des fanatiques superstitieux. Peuplez une ville d'Épicures, de Simonides, de Prothagoras, de Des-Barreaux, de Spinosa ; peuplez une autre ville de jansénistes et de molinistes, dans laquelle pensez-vous qu'il y aura plus de troubles et de querelles ? L'athéisme, à ne le considérer que par rapport à cette vie, serait très dangereux chez un peuple farouche : des notions fausses de la Divinité ne seraient pas moins pernicieuses. La pluspart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées : quiconque a vécu et a vu, sait que la connaissance d'un Dieu, sa présence, sa justice, n'ont pas la plus légère influence sur les guerres, sur les traités, sur les objets de l'ambition, de l'intérêt, des plaisirs, qui emportent tous leurs momens. Cependant on ne voit point qu'ils blessent grossièrement les règles établies dans la société. Il est beaucoup plus agréable de passer sa vie auprès d'eux qu'avec des superstitieux et des fanatiques. J'attendrai, il est vrai, plus de justice de celui qui croira un Dieu que de celui qui n'en croira pas ; mais je n'attendrai qu'amertume et persécution du superstitieux. L'athéisme et le fanatisme sont deux monstres qui peuvent dévorer et déchirer la société ;

mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes, et le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes. (1)

## SECTION II.

En Angleterre, comme par-tout ailleurs, il y a eu et il y a encore beaucoup d'athées par principes; car il n'y a que de jeunes prédicateurs sans expérience et très mal informés de ce qui se passe au monde, qui assurent qu'il ne peut y avoir d'athées; j'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très bons physiciens; et j'avoue que j'ai été bien surpris que des hommes qui démêlent si bien les ressorts de la nature, s'obstinassent à méconnaître la main qui préside si visiblement au jeu de ces ressorts.

Il me paraît qu'un des principes qui les conduisent au matérialisme, c'est qu'ils croient le monde infini et plein, et la matière éternelle; il faut bien que ce soient ces principes qui les égarent, puisque presque tous les newtoniens que j'ai vus, admettant le vide et la matière finie, admettent conséquemment un Dieu.

En effet si la matière est infinie, comme tant de philosophes, et Descartes même, l'ont prétendu, elle a par elle-même un attribut de l'Etre suprême; si le vide est impossible, la matière existe nécessairement; si elle existe nécessairement, elle existe de

(1) Voyez RELIGION.

toute éternité ; donc dans ces principes, on peut se passer d'un Dieu créateur, fabricateur et conservateur de la matière.

Je sais bien que Descartes, et la plupart des écoles qui ont cru le plein et la matière indéfinie, ont cependant admis un Dieu ; mais c'est que les hommes ne raisonnent et ne se conduisent presque jamais selon leurs principes.

Si les hommes raisonnaient conséquemment, Epicure et son apôtre Lucrèce auraient dû être les plus religieux défenseurs de la Providence qu'ils combattaient ; car en admettant le vide et la matière finie, vérité qu'ils ne fesaient qu'entrevoir, il s'ensuivait nécessairement que la matière n'était pas l'être nécessaire, existant par lui-même, puisqu'elle n'était pas indéfinie ; ils avaient donc dans leur propre philosophie, malgré eux-mêmes, une démonstration qu'il y a un autre être suprême, nécessaire, infini, et qui a fabriqué l'univers. La philosophie de Newton, qui admet et qui prouve la matière finie et le vide, prouve aussi démonstrativement un Dieu.

Aussi je regarde les vrais philosophes comme les apôtres de la Divinité : il en faut pour chaque espèce d'hommes ; un catéchiste de paroisse dit à des enfans qu'il y a un Dieu ; mais Newton le prouve à des sages.

A Londres, après les guerres de Cromwell, sous Charles II, comme à Paris après les guerres des Guises sous Henri IV, on se piquait beaucoup d'athéisme ; les hommes ayant passé de l'excès de la cruauté à celui des plaisirs, et ayant corrompu leur

esprit successivement dans la guerre et dans la mollesse, ne raisonnaient que très médiocrement : plus on a depuis étudié la nature, plus on a connu son auteur.

J'ose croire une chose, c'est que de toutes les religions le théisme est la plus répandue dans l'univers : elle est la religion dominante à la Chine : c'est la secte des sages chez les mahométans ; et de dix philosophes chrétiens il y en a huit de cette opinion ; elle a pénétré jusque dans les écoles de théologie, dans les cloîtres et dans le conclave ; c'est une espèce de secte, sans association, sans culte, sans cérémonies, sans dispute et sans zèle, répandue dans l'univers sans avoir été prêchée. Le théisme se rencontre au milieu de toutes les religions comme le judaïsme ; ce qu'il y a de singulier, c'est que l'un étant le comble de la superstition, abhorré des peuples et méprisé des sages, est toléré par-tout à prix d'argent ; et l'autre étant l'opposé de la superstition, inconnu au peuple, et embrassé par les seuls philosophes, n'a d'exercice public qu'à la Chine.

Il n'y a point de pays dans l'Europe où il y ait plus de théistes qu'en Angleterre. Plusieurs personnes demandent s'ils ont une religion ou non.

Il y a deux sortes de théistes ; ceux qui pensent que Dieu a fait le monde sans donner à l'homme des règles du bien et du mal. Il est clair que ceux-là ne doivent avoir que le nom de philosophes.

Il y a ceux qui croient que Dieu a donné à l'homme une loi naturelle, et il est certain que ceux-

là ont une religion quoiqu'ils n'aient pas de culte extérieur. Ce sont, à l'égard de la religion chrétienne, des ennemis pacifiques qu'elle porte dans son sein, et qui renoncent à elle sans songer à la détruire ; toutes les autres sectes veulent dominer ; chacune est comme les corps politiques qui veulent se nourrir de la substance des autres, et s'élever sur leur ruine : le théisme seul a toujours été tranquille. On n'a jamais vu de théistes qui aient cabalé dans aucun Etat.

Il y a eu à Londres une société de théistes qui s'assemblèrent pendant quelque temps auprès du temple Voër : ils avaient un petit livre de leurs lois ; la religion, sur laquelle on a composé ailleurs tant de gros volumes, ne contenait pas deux pages de ce livre. Leur principal axiôme était ce principe : La morale est la même chez tous les hommes, donc elle vient de Dieu ; le culte est différent, donc il est l'ouvrage des hommes.

Le second axiôme était : Que les hommes étant tous frères et reconnaissant le même Dieu, il est exécrable que des frères persécutent leurs frères parce qu'ils témoignent leur amour au père de famille d'une manière différente. Et effet, disaient-ils, quel est l'honnête homme qui ira tuer son frère aîné ou son frère cadet, parce que l'un aura salué leur père commun à la chinoise et l'autre à la hollandaise, surtout dès qu'il ne sera pas bien décidé dans la famille de quelle manière le père veut qu'on lui fasse la révérence ? Il paraît que celui qui en userait ainsi serait plutôt un mauvais frère qu'un bon fils.

Je sais bien que ces maximes mènent tout droit au dogme *abominable* et *exécrable* de la tolérance ; aussi je ne fais que rapporter simplement les choses. Je me donne bien de garde d'être controversiste. Il faut convenir cependant que si les différentes sectes qui ont déchiré les chrétiens avaient eu cette modération, la chrétienté aurait été troublée par moins de désordres, saccagée par moins de révolutions, et inondée par moins de sang.

Plaignons les théistes de combattre notre sainte révélation. Mais d'où vient que tant de calvinistes, de luthériens, d'anabaptistes, de nestoriens, d'ariens, de partisans de Rome, d'ennemis de Rome, ont été si sanguinaires, si barbares et si malheureux, persécutans et persécutés? c'est qu'ils étaient peuple. D'où vient que les théistes, même en se trompant, n'ont jamais fait de mal aux hommes ? c'est qu'ils sont philosophes. La religion chrétienne a coûté à l'humanité plus de dix-sept millions d'hommes, à ne compter qu'un million d'hommes par siècle, tant ceux qui ont péri par les mains des bourreaux de la justice, que ceux qui sont morts par la main des autres bourreaux soudoyés et rangés en bataille, le tout pour le salut du prochain et la plus grande gloire de Dieu.

J'ai vu des gens s'étonner qu'une religion aussi modérée que le théisme, et qui paraît si conforme à la raison, n'ait jamais été répandue parmi le peuple.

Chez le vulgaire, grand et petit, on trouve de pieuses herbières, de dévotes revendeuses, de molinistes duchesses, de scrupuleuses couturières, qui

se feraient brûler pour l'anabaptisme, de saints cochers de fiacre qui sont tout-à-fait dans les intérêts de Luther ou d'Arius ; mais enfin dans ce peuple on ne voit point de théistes. C'est que le théisme doit encore moins s'appeler une religion qu'un systême de philosophie, et que le vulgaire des grands et le vulgaire des petits n'est point philosophe.

Locke était un théiste déclaré. J'ai été étonné de trouver dans le chapitre des *Idées innées* de ce grand philosophe, que les hommes ont tous des idées différentes de la justice. Si cela était, la morale ne serait plus la même, la voix de Dieu ne se ferait plus entendre aux hommes ; il n'y a plus de religion naturelle. Je veux croire avec lui qu'il y a des nations où l'on mange son père, et où l'on rend un service d'ami en couchant avec la femme de son voisin ; mais si cela est vrai, cela n'empêche pas que cette loi, *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, ne soit une loi générale. Car si on mange son père, c'est quand il est vieux, qu'il ne peut plus se trainer, et qu'il serait mangé par les ennemis ; or quel est le père, je vous prie, qui n'aimât mieux fournir un bon repas à son fils qu'à l'ennemi de sa nation ? De plus. celui qui mange son père, espère qu'il sera mangé à son tour par ses enfans.

Si l'on rend service à son voisin en couchant avec sa femme, c'est lorsque ce voisin ne peut avoir un fils, et en veut avoir un ; car autrement il en serait fort fâché. Dans l'un et dans l'autre de ces cas, et dans tous les autres, la loi naturelle, *ne*

*fais à autrui que ce que tu voudrais qu'on te fît*, subsiste. Toutes les autres règles si diverses et si variées se rapportent à celle-là. Lors donc que le sage métaphysicien Locke dit que les hommes n'ont point d'idées innées, et qu'ils ont des idées différentes du juste et de l'injuste, il ne prétend pas assurément que Dieu n'ait pas donné à tous les hommes cet instinct d'amour propre qui les conduit tous nécessairement. (1)

# ATHÉISME.

## SECTION I.

### De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme et l'idolatrie.

Il me semble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait pu le sentiment du jésuite Richeome sur les athées et sur les idolâtres; sentiment soutenu autrefois par S. Thomas, S. Grégoire de Nazianze, S. Cyprien et Tertullien; sentiment qu'Arnobe étalait avec beaucoup de force quand il disait aux païens: « Ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre « mépris pour vos dieux, et n'est-il pas beaucoup « plus juste de ne croire aucun Dieu que de leur

(1) Voyez les articles AMOUR PROPRE, ATHÉISME et THÉISME; et l'ouvrage intitulé, Profession de foi des Théistes, et les Lettres de Memmius à Cicéron; Philosophie, tome I, in-12, édit. de Khel.

« imputer des actions infâmes ? » sentiment établi long-temps auparavant par Plutarque, qui dit « qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y « a point de Plutarque que si on disait : Il y a un « Plutarque inconstant, colère et vindicatif ; » sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de Bayle.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouissant par le jésuite Richeome, et rendu encore plus spécieux par la manière dont Bayle le fait valoir.

« Il y a deux portiers à la porte d'une maison ; « on leur demande : Peut-on parler à votre maître? « Il n'y est pas, répond l'un ; il y est, répond l'autre ; « mais il est occupé à faire de la fausse monnaie, « de faux contrats, des poignards et des poisons, « pour perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir ses « desseins. L'athée ressemble au premier de ces « portiers, le païen à l'autre. Il est donc visible que « le païen offense plus grièvement la Divinité que « ne fait l'athée. »

Avec la permission du P. Richeome, et même de Bayle, ce n'est point là du tout l'état de la question. Pour que le premier portier ressemble aux athées, il ne faut pas qu'il dise : Mon maître n'est point ici : il faudrait qu'il dît : Je n'ai point de maître ; celui que vous prétendez mon maître n'existe point ; mon camarade est un sot, qui vous dit que Monsieur est occupé à composer des poisons et à aiguiser des poignards pour assassiner ceux qui ont exécuté ses volontés. Un tel être n'existe point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raisonné ; et Bayle, dans ses discours un peu diffus, s'est oublié jusqu'à faire à Richeome l'honneur de le commenter fort mal à propos.

Plutarque semble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui assurent qu'il n'y a point de Plutarque, à ceux qui prétendent que Plutarque est un homme insociable. Que lui importe en effet qu'on dise qu'il n'est pas au monde ? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétrisse pas sa réputation. Il n'en est pas ainsi de l'Etre suprême.

Plutarque n'entame pas encore le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de savoir qui offense le plus l'Etre suprême, de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il est impossible de savoir autrement que par la révélation, si Dieu est offensé des vains discours que les hommes tiennent de lui.

Les philosophes, sans y penser, tombent presque toujours dans les idées du vulgaire, en supposant que Dieu est jaloux de sa gloire, qu'il est colère, qu'il aime la vengeance, et en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéressant pour l'univers entier est de savoir s'il ne vaut pas mieux, pour le bien de tous les hommes, admettre un Dieu rémunérateur et vengeur, qui récompense les bonnes actions cachées, et qui punit les crimes secrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuise à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux dieux de l'antiquité. Ses adversaires lui répondent par des lieux communs

qui ne signifient rien. Les partisans de Bayle et ses ennemis ont presque toujours combattu sans se rencontrer. Ils conviennent tous que Jupiter était un adultere, Venus une impudique, Mercure un fripon. Mais ce n'est pas, à ce qu'il me semble, ce qu'il fallait considérer; on devait distinguer les métamorphoses d'Ovide de la religion des anciens Romains. Il est très certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs, dédié à Mercure le fripon, à Vénus l'impudique, à Jupiter l'adultère.

Le dieu que les Romains appelaient *Deus optimus, maximus*, très bon, très grand, n'était pas censé encourager Clodius à coucher avec la femme de César, ni César à être le giton du roi Nicomède.

Cicéron ne dit point que Mercure excita Verrès à voler la Sicile, quoique Mercure dans la fable eût volé les vaches d'Apollon. La véritable religion des anciens était que Jupiter très bon et très juste, et les dieux secondaires, punissaient le parjure dans les enfers. Aussi les Romains furent-ils très long-temps les plus religieux observateurs des sermens. La religion fut donc très utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de Léda, au changement de la fille d'Inachus en vache, à l'amour d'Apollon pour Hyacinthe.

Il ne faut donc pas dire que la religion de Numa déshonorait la Divinité. On a donc long-temps disputé sur une chimère, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

On demande ensuite si un peuple d'athées peut subsister; il me semble qu'il faut distinguer entre

le peuple proprement dit, et une société de philosophes au dessus du peuple. Il est très vrai que par tout pays la populace a besoin du plus grand frein, et que si Bayle avait eu seulement cinq ou six cents paysans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un Dieu rémunérateur et vengeur. Mais Bayle n'en aurait pas parlé aux épicuriens, qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales, et surtout l'amitié, fuyant l'embarras et le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode et innocente. Il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société et la politique.

Pour les peuples entièrement sauvages on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théistes. Leur demander leur croyance, ce serait autant que leur demander s'ils sont pour Aristote ou pour Démocrite; ils ne connaissent rien, ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister; on peut dire: Ils vivent en société, et ils sont sans Dieu; donc on peut vivre en société sans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainsi, et que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares anthropophages tels que vous les supposez. Et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne crussent en Dieu.

## SECTION II.

### Des athées modernes. Raisons des adorateurs de Dieu.

Nous sommes des êtres intelligens ; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de Newton et des crottes de mulet. L'intelligence de Newton venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, et que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part où elle soit. Cet argument est vieux, et n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers, de poulies, qui agissent suivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler : et quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment Platon, qui ne connaissait pas une de ces lois, l'éloquent, mais le chimérique Platon, qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, et

l'eau sur un triangle rectangle ; l'étrange Platon, qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parcequ'il n'y a que cinq corps réguliers ; comment, dis-je, Platon, qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux, pour appeler Dieu l'*éternel géomètre*, pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice? Spinosa lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité, qui nous environne et qui nous presse de tous côtés.

### Raisons des athées.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, et que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons et tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment : La combinaison de cet univers était possible, puisqu'elle existe ; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure et la Terre ; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en fesant abstraction de tout le reste, et voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison ; c'est-à-dire il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces astres ne se trouveront pas où ils sont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier

que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure et notre globe, ne seront pas placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que sept cent vingt hasards contre un pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cent vingt jets le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances; multipliez ce nombre dans toute l'éternité jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est, par le seul mouvement; donc il est possible que, dans toute l'éternité, le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Il est même nécessaire que dans l'éternité cette combinaison arrive. Ainsi, disent-ils, non seulement il est possible que le monde soit tel qu'il est par le seul mouvement; mais il était impossible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaisons infinies.

### Réponse.

Toute cette supposition me paraît prodigieusement chimérique, pour deux raisons; la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelli-

gens, et que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement : la seconde, c'est que, de votre propre aveu, il y a l'infini contre un à parier qu'une cause intelligente formatrice annonce l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois, Spinosa lui-même admet cette intelligence; c'est la base de son système. Vous ne l'avez pas lu, et il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, et plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abyme où Spinosa n'a pas osé descendre ? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun ? Ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

Mais où est l'éternel géomètre ? est-il en un lieu ou en tout lieu sans occuper d'espace? je n'en sais rien. Est-ce de sa propre substance qu'il a arrangé toutes choses ? je n'en sais rien. Est-il immense sans quantité et sans qualité? je n'en sais rien. Tout ce que je sais c'est qu'il faut l'adorer et être juste.

### Nouvelle objection d'un athée moderne.

« Peut-on dire que les parties des animaux soient « conformées selon leurs besoins ? Quels sont ces « besoins ? la conservation et la propagation. Or « faut-il s'étonner que des combinaisons infinies que

« le hasard a produites, il n'ait pu subsister que « celles qui avaient des organes propres à la nour« riture et à la continuation de leur espèce? toutes « les autres n'ont-elles pas dû nécessairement pé« rir? »

### Réponse.

Ce discours, rebattu d'après Lucrèce, est assez réfuté par la sensation donnée aux animaux, et par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaisons *que le hasard a produites*, produiraient-elles cette sensation et cette intelligence (ainsi qu'on vient de le lire au paragraphe précédent)? Oui, sans doute, les membres des animaux sont faits pour tous leurs besoins avec un art incompréhensible, et vous n'avez pas même la hardiesse de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous sentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La disposition d'une aile de mouche, les organes d'un limaçon, suffisent pour vous atterrer.

### Objection de Maupertuis.

« Les physiciens modernes n'ont fait qu'étendre « ces prétendus argumens, ils les ont souvent pous« sés jusqu'à la minutie et à l'indécence. On a trouvé « Dieu dans les plis de la peau du rhinocéros : on « pouvait avec le même droit nier son existence à « cause de l'écaille de la tortue. »

RÉPONSE.

Quel raisonnement ! la tortue et le rhinocéros, et toutes les différentes espèces, prouvent également dans leurs variétés infinies la même cause, le même dessein, le même but, qui sont la conservation, la génération et la mort. L'unité se trouve dans cette infinie variété ; l'écaille et la peau rendent également témoignage. Quoi ! nier Dieu parceque l'écaille ne ressemble pas à du cuir ! Et des journalistes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à Newton et à Locke, tous deux adorateurs de la Divinité en connaissance de cause !

OBJECTION DE MAUPERTUIS.

« A quoi sert la beauté et la convenance dans la « construction du serpent? Il peut, dit-on, avoir « des usages que nous ignorons. Taisons-nous donc « au moins ; n'admirons pas un animal que nous ne « connaissons que par le mal qu'il fait. »

RÉPONSE.

Taisez-vous donc aussi, puisque vous ne concevez pas son utilité plus que moi ; ou avouez que tout est admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux ; vous l'avez été vous-même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les serpens, les quadrupèdes, les oiseaux,

les poissons et les bipèdes. Cet art est assez manifeste. Vous demandez pourquoi le serpent nuit? Et vous, pourquoi avez-vous nui tant de fois? Pourquoi avez-vous été persécuteur? ce qui est le plus grand des crimes pour un philosophe. C'est une autre question, c'est celle du mal moral et du mal physique. Il y a long-temps qu'on demande pourquoi il y a tant de serpens et tant de méchans hommes pires que les serpens. Si les mouches pouvaient raisonner, elles se plaindraient à Dieu de l'existence des araignées; mais elles avoueraient ce que Minerve avoua d'Arachné dans la fable, qu'elle arrange merveilleusement sa toile.

Il faut donc absolument reconnaître une intelligence ineffable que Spinosa même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil insecte comme dans les astres. Et à l'égard du mal moral et physique, que dire et que faire? se consoler par la jouissance du bien physique et moral, en adorant l'Etre éternel qui a fait l'un et permis l'autre.

Encore un mot sur cet article. L'athéisme est le vice de quelques gens d'esprit, et la superstition le vice des sots. Mais les frippons! que sont-ils? des frippons.

## SECTION III.

### DES INJUSTES ACCUSATIONS, ET LA JUSTIFICATION DE VANINI.

Autrefois quiconque avait un secret dans un

art, courait risque de passer pour un sorcier; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mystères; et tout philosophe qui s'écartait du jargon de l'école, était accusé d'athéisme par les fanatiques et par les frippons, et condamné par les sots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par Apollon monté sur un quadrige; on l'appelle athée, et il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'athéisme par un prêtre; et ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de Socrate est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane (cet homme que les commentateurs admirent parcequ'il était Grec, ne songeant pas que Socrate était Grec aussi) Aristophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un athée.

Ce poëte comique, qui n'est ni comique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la Foire Saint-Laurent; il me paraît beaucoup plus bas et plus méprisable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le sage Plutarque dit de ce farceur: « Le langage d'Aristophane sent son misé« rable charlatan; ce sont les pointes les plus bas« ses et les plus dégoûtantes; il n'est pas même plai« sant pour le peuple, et il est insupportable aux « gens de jugement et d'honneur; on ne peut souf« frir son arrogance, et les gens de bien détestent sa « malignité. »

C'est donc là, pour le dire en passant, le Taba-

rin que madame Dacier, admiratrice de Socrate, ose admirer: voilà l'homme qui prépara de loin le poison dont des juges infâmes firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs, les cordonniers et les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, et se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autorisait de si infâmes licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, et de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Russes, que la Grèce aurait autrefois appelés *barbares*, et qui la protègent aujourd'hui, n'auraient ni empoisonné Socrate, ni condamné à mort Alcibiade.

Franchissons tout l'espace des temps entre la république romaine et nous. Les Romains, bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'empire romain. Dès que l'empereur Frédéric II a des querelles avec les papes, on l'accuse d'être athée, et d'être l'auteur du livre des *trois Imposteurs*, conjointement avec son chancelier de Vineis.

Notre grand chancelier de l'Hospital se déclare-t-il contre les persécutions, on l'accuse aussitôt d'athéisme (1), *homo doctus, sed verus atheus*. Un

(1) *Commentarium rerum Gallicarum*, *l.* 28.

jésuite autant au-dessous d'Aristophane qu'Aristophane est au-dessous d'Homère, un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques même, le jésuite Garasse, en un mot, trouve partout des *athéistes;* c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle Théodore de Bèze athéiste; c'est lui qui a induit le public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut point d'indignation et de pitié comme celle de Socrate, parceque Vanini n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin Vanini n'était point athée, comme on l'a prétendu; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain, prédicateur et théologien de son métier, disputeur à outrance sur les quiddités et sur les universaux, *et utrùm chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.* Mais d'ailleurs il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéisme. Sa notion de Dieu est de la théologie la plus saine et la plus approuvée: « Dieu est son principe et sa fin, père de l'un et de « l'autre, et n'ayant besoin ni de l'un ni de l'autre; « éternel sans être dans le temps, présent par-tout « sans être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni passé « ni futur; il est par-tout et hors de tout; gouver- « nant tout, et ayant tout créé; immuable, infini « sans parties; son pouvoir est sa volonté, etc. » Cela n'est pas bien philosophique, mais cela est de la théologie la plus approuvée.

Vanini se piquait de renouveler ce beau sentiment de Platon embrassé par Averroës, que Dieu

avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel; idée, à la vérité, plus sublime que vraie, mais qui est aussi éloignée de l'athéisme que l'Etre du néant.

Il voyagea pour faire fortune et pour disputer; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de savans ou de pédans contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de Vanini; sa chaleur et sa grossièreté dans la dispute lui valurent la haine de quelques théologiens; et ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon, ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être athée, enseignant l'athéisme.

Ce Francon ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. Vanini sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'Eglise un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille: Il suffit de ce fétu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très beau discours sur la végétation et le mouvement, et sur la nécessité d'un Etre suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président Grammont, qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son Histoire de France, aujourd'hui si oubliée; et ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que

Vanini disait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire et atroce du président Grammont? Il est évident que sur la réponse de Vanini on devait l'absoudre de l'accusation d'athéisme. Mais qu'arriva-t-il? ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau : on ne manqua pas de l'accuser d'être sorcier. On soutint que ce crapaud était le dieu qu'il adorait; on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres; ce qui est très aisé et très commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprétant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime et très minime Mersenne a poussé la démence jusqu'à imprimer que « Vanini était parti de « Naples avec douze de ses apôtres, pour aller con- « vertir toutes les nations à l'athéisme ». Quelle pitié! comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages? comment aurait-il pu persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette doctrine révoltante au péril de leur vie? Un roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéisme? Personne avant le P. Mersenne n'avait avancé une

si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les journaux, les dictionnaires historiques; et le monde, qui aime l'extraordinaire, a cru cette fable sans examen.

Bayle lui-même, dans ses Pensées diverses, parle de Vanini comme d'un athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'*une société d'athées peut subsister;* il assure que Vanini était un homme de mœurs très réglées, et qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre Vanini nous apprend dans ses dialogues, faits à l'imitation d'Erasme, qu'il avait eu une maîtresse nommée Isabelle. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite; mais il n'était point athée.

Un siècle après sa mort, le savant la Croze et celui qui a pris le nom de Philadète ont voulu le justifier; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite Hardouin, plus savant que Garasse, et non moins téméraire, accuse d'athéisme, dans son livre intitulé *Athei detecti*, les Descartes, les Arnauld, les Pascal, les Mallebranche; heureusement ils n'ont pas eu le sort de Vanini.

## SECTION IV.

Disons un mot de la question de morale agitée par Bayle, savoir *si une société d'athées pourrait subsister*. Remarquons d'abord sur cet article quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dis-

pute ; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement ; ceux qui lui ont nié avec le plus d'injures la possibilité d'une société d'athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité que l'athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le gouvernement chinois ; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vaste pays, ils auraient vu que ces édits sont des sermons, et que par-tout il y est parlé de l'Etre suprême, gouverneur, vengeur et rémunérateur.

Mais en même temps ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'athées ; et je ne sais comment M. Bayle a pu oublier un exemple frappant, qui aurait pu rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein ne pourraient jamais vivre ensemble ; que les lois ne peuvent rien contre les crimes secrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la justice humaine.

Les lois de Moïse, il est vrai, n'enseignaient point une vie à venir, ne menaçaient point de châtimens après la mort, n'enseignaient point aux premiers juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient

toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur postérité jusqu'à la quatrième génération ; ce frein était très puissant.

Mais, chez les Gentils, plusieurs sectes n'avaient aucun frein ; les sceptiques doutaient de tout : les académiciens suspendaient leur jugement sur tout ; les épicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pouvait se mêler des affaires des hommes ; et dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui naît et qui périt avec le corps ; par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale et de l'honneur. Les sénateurs et les chevaliers romains étaient de véritables athées, car les dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat romain était donc réellement une assemblée d'athées du temps de César et de Cicéron.

Ce grand orateur, dans sa harangue pour Cluentius, dit à tout le sénat assemblé : « Quel mal lui « fait la mort ? nous rejetons toutes les fables ineptes « des enfers ; qu'est-ce donc que la mort lui a ôté ? « rien que le sentiment des douleurs. »

César, l'ami de Catilina, voulant sauver la vie de son ami contre ce même Cicéron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort n'est rien, que c'est seulement la fin de nos maux, que c'est un moment plus heureux que fatal ? Cicéron et tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons ? Les vainqueurs et les législateurs de l'univers connu for-

maient donc visiblement une société d'hommes qui ne craignaient rien des dieux, qui étaient de véritables athées.

Bayle examine ensuite si l'idolatrie est plus dangereuse que l'athéisme; si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela du sentiment de Plutarque; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaise opinion : mais, n'en déplaise à Plutarque, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune et Jupiter, que de ne rien craindre du tout. Il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, et qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que, dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion, même mauvaise, que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que Bayle devait plutôt examiner quel est le plus dangereux, du fanatisme, ou de l'athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste; car l'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le fanatisme en inspire : l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'Hospital fût athée, il n'a fait que de sages lois, et n'a conseillé que la modération et la concorde : les fanatiques commirent les massacres de la Saint-Barthelémi. Hobbes passa pour

un athée, il mena une vie tranquille et innocente: les fanatiques de son temps inondèrent de sang l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. Spinosa était non-seulement athée, mais il enseigna l'athéisme; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de Barnevelt; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de Wit en morceaux, et qui les mangea sur le gril.

Les athées sont pour la plupart des savans hardis et égarés qui raisonnent mal, et qui, ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, et d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, et de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux, n'ont guère le temps de raisonner et d'embrasser un mauvais système; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome, qui était presque tout composé d'athées de théorie et de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence ni à la vie future; ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux et d'ambitieux, tous très dangereux, et qui perdirent la république. L'épicuréisme subsista sous les empereurs: les athées du sénat avaient été des factieux dans les temps de Sylla et de César; ils furent sous Auguste et Tibère des athées esclaves.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir à faire

à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un Etre suprême créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées, dit Bayle dans ses pensées sur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinambous, et beaucoup d'autres petites nations n'ont point de Dieu; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler; dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aisément : dites-leur que tout se fait par la nature des choses, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens, ils ne sont ni pour ni contre Descartes. Ce sont de vrais enfans; un enfant n'est ni athée ni déiste, il n'est rien.

Quelle conclusion tirons-nous de tout ceci? Que l'athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet, ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons surtout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, etc. et que le bled ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejeté les

causes finales, mais les vrais philosophes les admettent ; et, comme on l'a dit déjà (article *Athée*) un catéchiste annonce Dieu aux enfans, et Newton le démontre aux sages.

S'il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, sinon aux tyrans mercénaires des ames qui, en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le Dieu que ces monstres déshonorent ? Combien de fois les sangsues du peuple ont-elles porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le roi ! (1)

Des hommes engraissés de notre substance nous crient : Soyez persuadés qu'une ânesse a parlé ; croyez qu'un poisson a avalé un homme et l'a rendu au bout de trois jours sain et gaillard sur le rivage ; ne doutez pas que le Dieu de l'univers n'ait ordonné à un prophète juif ( Ezéchiel ) de manger de la merde, et à un autre prophète ( Osée ) d'acheter deux catins, et de leur faire des fils de p..... Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au Dieu de vérité et de pureté ; croyez cent choses, ou visiblement abominables, ou mathématiquement impossibles, sinon le Dieu de miséricorde vous brûlera non-seulement pendant des millions de milliars de siècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, soit que vous ayez un corps, soit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits

---

(1) Voyez FRAUDE.

faibles et téméraires, aussi-bien que des esprits fermes et sages. Ils disent : Nos maîtres nous peignent Dieu comme le plus insensé et comme le plus barbare de tous les êtres ; donc il n'y a pas de Dieu ; mais ils devraient dire : donc nos maîtres attribuent à Dieu leurs absurdités et leurs fureurs ; donc Dieu est le contraire de ce qu'ils annoncent ; donc Dieu est aussi sage et aussi bon qu'ils le disent fou et méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend, il les dénonce à un magistrat sergent de prêtres, et ce sergent les fait brûler à petit feu, croyant venger et imiter la majesté divine qu'il outrage.

## ATOMES.

Epicure, aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que Gassendi prît sa défense ; après Epicure, Lucrèce qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques, et ( ce qui attira l'admiration de Rome ) à les exprimer en vers ; Epicure et Lucrèce, dis-je, admirent les atomes et le vide : Gassendi soutint cette doctrine, et Newton la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein : en vain Leibnitz qui avait d'abord adopté le système raisonnable d'Epicure, de Lucrèce, de Gassendi et de Newton, changea d'avis sur le vide, quand il fut brouillé avec Newton son maître. Le plein est aujour

d'hui regardé comme une chimère. Boileau, qui était un homme de très grand sens, a dit avec beaucoup de raison :

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir.

Le vide est reconnu ; on regarde les corps les plus durs comme des cribles ; et ils sont tels en effet. On admet des atomes, des principes insécables, inalterables, qui constituent l'immutabilité des élémens et des espèces ; qui font que le feu est toujours feu, soit qu'on l'apperçoive, soit qu'on ne l'apperçoive pas ; que l'eau est toujours eau, la terre toujours terre, et que les germes imperceptibles qui forment l'homme ne forment point un oiseau.

Epicure et Lucrèce avaient déjà établi cette vérité, quoique noyée dans des erreurs. Lucrèce dit en parlant des atomes :

*Sunt igitur solidâ pollentia simplicitate.*

Le soutien de leur être est la simplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable, il est à croire que l'univers ne serait qu'un chaos ; et en cela Epicure et Lucrèce paraissent de vrais philosophes.

Leurs intermèdes, qu'on a tant tournés en ridicule, ne sont autre chose que l'espace non résistant dans lequel Newton a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des temps pro-

portionnels à leurs aires ; ainsi ce n'étaient pas les intermèdes d'Epicure qui étaient ridicules, ce furent leurs adversaires.

Mais lorsqu'ensuite Epicure nous dit que ses atomes ont décliné par hasard dans le vide ; que cette déclinaison a formé par hasard les hommes et les animaux ; que les yeux par hasard se trouvèrent au haut de la tête, et les pieds au bout des jambes ; que les oreilles n'ont point été données pour entendre, mais que la déclinaison des atomes ayant fortuitement composé des oreilles, alors les hommes s'en sont servi fortuitement pour écouter : cette démence, qu'on appelait *physique*, a été traitée de ridicule à très juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis long-temps ce qu'Epicure et Lucrèce ont de bon d'avec leurs chimères fondées sur l'imagination et l'ignorance. Les esprits les plus soumis ont adopté la création dans le temps, et les plus hardis ont admis la création de tout temps ; les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant ; les autres, ne pouvant comprendre cette physique, ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand Etre, de l'Etre suprême et universel : mais tous ont rejeté le concours fortuit des atomes ; tous ont reconnu que le hasard est un mot vide de sens. Ce que nous appelons *hasard* n'est et ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encore les philosophes de penser que l'arrangement prodigieux et ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit

des atomes, un effet du hasard? ni Spinosa, ni personne n'a dit cette absurdité.

Cependant le fils du grand Racine dit, dans son Poëme de la religion :

O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle;
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?

Ces vers sont assurément en pure perte; personne ne fait son Dieu du hasard, personne n'a dit « qu'une « hirondelle en broyant, en arrondissant son ci- « ment, ait élevé son hardi bâtiment par hasard. » On dit au contraire, « qu'elle fait son nid par les « lois de la nécessité, » qui est l'opposé du hasard. Le poëte Rousseau tombe dans le même défaut dans une épître à ce même Racine.

De là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systêmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atomes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine et conduit le hasard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce versificateur a-t il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux, qui dirigent sur leur prud'hommie du monde entier toute l'économie?* Où a-t-il vu que ce *grand univers est composé d'un con-*

*cours divers de corps muets*, tandis qu'il y en a tant qui retentissent et qui ont de la voix? Où a-t-il vu *ces insensibles atomes qui forment des fantômes conduits par le hasard?* C'est ne connaître ni son siècle, ni la philosophie, ni la poësie, ni sa langue, que de s'exprimer ainsi. Voilà un plaisant philosophe! l'auteur des *épigrammes sur la sodomie et la bestialité* devait-il écrire si magistralement et si mal sur des matières qu'il n'entendait point du tout, et accuser des philosophes d'un libertinage d'esprit qu'ils n'avaient point?

Je reviens aux atomes : la seule question qu'on agite aujourd'hui consiste à savoir si l'auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être divisées, pour servir d'élémens inaltérables; ou si tout se divise continuellement et se change en d'autres élémens. Le premier systême semble rendre raison de tout, et le second de rien; du moins jusqu'à présent.

Si les premiers élémens des choses n'étaient pas indestructibles, il pourrait se trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, et les changeât en sa propre substance. C'est probablement ce qui fit imaginer à Empédocle que tout venait du feu, et que tout serait détruit par le feu.

On sait que Robert Boyle, à qui la physique eut tant d'obligations dans le siècle passé, fut trompé par la fausse expérience d'un chimiste qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. Boerhaave depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites; mais avant qu'il l'eût

découverte, Newton, abusé par Boyle, comme Boyle l'avait été par son chimiste, avait déjà pensé que les élémens pouvaient se changer les uns dans les autres ; et c'est ce qui lui fit croire que le globe perdait toujours un peu de son humidité, et fesait des progrès en sécheresse ; qu'ainsi Dieu serait un jour obligé de remettre la main à son ouvrage, *manum emendatricem desideraret.* (1)

Leibnitz se récria beaucoup contre cette idée, et probablement il eut raison cette fois contre Newton. *Mundum tradidit disputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, Newton croyait aux atomes insécables, indestructibles, ainsi que Gassendi et Boerhaave ; ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car si l'eau s'était changée en terre, ses élémens se seraient divisés et perdus.

Cette question rentre dans cette autre question fameuse de la matière divisible à l'infini. Le mot d'*atome* signifie *non partagé*, sans parties. Vous le divisez par la pensée, car si vous le divisiez réellement, il ne serait plus atome.

Vous pouvez diviser un grain d'or en dix-huit millions de parties visibles ; un grain de cuivre dissous dans l'esprit de sel ammoniac a montré aux yeux plus de vingt-deux milliars de parties ; mais quand vous êtes arrivé au dernier élément ; l'atome échappe au microscope, vous ne divisez plus que par imagination.

---

(1) Voyez le second volume de Physique.

Il en est de l'atome divisible à l'infini comme de quelques propositions de géométrie. Vous pouvez faire passer une infinité de courbes entre le cercle et sa tangente ; oui, dans la supposition que ce cercle et cette tangente sont des lignes sans largeur : mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établissez de même que des asymptotes s'approcheront sans jamais se toucher ; mais c'est dans la supposition que ces lignes sont des longueurs sans largeurs, des êtres de raison.

Ainsi vous représentez l'unité par une ligne, ensuite vous divisez cette unité et cette ligne en tant de fractions qu'il vous plaît ; mais cette infinité de fractions ne sera jamais que votre unité et votre ligne.

Il n'est pas démontré en rigueur que l'atome soit indivisible ; mais il paraît prouvé qu'il est indivisé par les lois de la nature.

# AVARICE.

AVARITIES, *amor habendi*, desir d'avoir, avidité, convoitise.

A proprement parler, l'*avarice* est le desir d'accumuler soit en grains, soit en meubles, ou en fonds, ou en curiosités. Il y avait des avares avant qu'ont eût inventé la monnaie.

Nous n'appelons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carrosse, et qui n'en prêtera pas deux à son ami ; ou bien qui, ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne destinées pour

sa table, ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il saura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous avisez pas d'exiger qu'il vous en présente un de cinquante louis; vous le regardez comme un homme fort magnifique, et point du tout comme un avare.

Celui qui, dans les finances, dans les fournitures des armées, dans les grandes entreprises, gagna deux millions chaque année, et qui, se trouvant enfin riche de quarante-trois millions, sans compter ses maisons de Paris et son mobilier, dépensa pour sa table cinquante mille écus par année, et prêta quelquefois à des seigneurs de l'argent à cinq pour cent, ne passa point dans l'esprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute sa vie de la soif d'avoir; le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté; il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie. Cette passion toujours satisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépensait pas la dixième partie de son revenu, et il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faste.

Un père de famille qui, ayant vingt mille livres de rente, n'en dépensera que cinq ou six, et qui accumulera ses épargnes pour établir ses enfans, est réputé par ses voisins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre vert*, *vilain*, *fesse-Matthieu*, *gagne-denier*, *grippe-sou*, *cancre*; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviser.

Cependant ce bon bourgeois est beaucoup plus honorable que le Crésus dont je viens de parler; il

dépense trois fois plus à proportion. Mais voici la raison qui établit entre leurs réputations une si grande différence.

Les hommes ne haïssent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le sellier, et quelques demoiselles, gagnent beaucoup avec notre Crésus, qui est le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe et serré ; ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui se privent du nécessaire sont abandonnés à Plaute et à Molière.

Un gros avare mon voisin disait il n'y a pas longtemps : On en veut toujours à nous autres pauvres riches. A Molière, à Molière.

## AUGURE.

NE faut-il pas être bien possédé du démon de l'étymologie pour dire avec Pezron et d'autres, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* et *gur*! *Au*, selon ces savans, devait signifier *le foie* chez les Basques et les Bas-Bretons ; parce que *asu*, qui, disent-ils, signifiait *gauche*, devait aussi désigner le foie qui est à droite ; et que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge*, dans cette langue celtique dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner.

On a poussé sa curiosité absurde (car il faut ap-

peler les choses par leur nom ) jusqu'à faire venir du chaldéen et de l'hébreu certains mots teutons et celtiques. Bochart n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Biscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive, de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reste plus qu'à dire que les différens ramages des oiseaux viennent du cri des deux premiers perroquets, dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originairement fondée sur des observations très naturelles et très sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons ; on les voit venir par troupes au printemps, et s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait entendre que dans les beaux jours ; il semble qu'il les appelle : les hirondelles qui rasent la terre annoncent la pluie ; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure.

Parmi les observateurs il se trouva sans doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux, et que leur vol présageait nos destinées, qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'histoire allégorique et intéressante de Joseph vendu par ses frères, et devenu premier ministre du pharaon roi d'Egypte

pour avoir expliqué un de ses rêves, infèrent que Joseph était savant dans la science des augures, de ce que l'intendant de Joseph est chargé de dire à ses frères (1) : « Pourquoi avez-vous volé la tasse « d'argent de mon maître dans laquelle il boit, et « avec laquelle il a coutume de prendre les augures ? » Joseph ayant fait revenir ses frères devant lui, leur dit : « Comment avez-vous pu agir ainsi ? ignorez-« vous que personne n'est semblable à moi dans la « science des augures ? »

Juda convient au nom de ses frères (2) que *Joseph est un grand devin ; que c'est Dieu qui l'a inspiré ; Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs.* Ils prenaient alors Joseph pour un seigneur égyptien. Il est évident, par le texte, qu'ils croyaient que le Dieu des Egyptiens et des Juifs avait découvert à ce ministre le vol de sa tasse.

Voilà donc les augures, la divination très nettement établie dans le livre de la Genèse, et si bien établie qu'elle est défendue ensuite dans le Lévitique, où il est dit (3) : « Vous ne mangerez rien « où il y ait du sang ; vous n'observerez ni les au-« gures ni les songes ; vous ne couperez point votre « chevelure en rond ; vous ne vous raserez point « la barbe. »

A l'égard de la superstition de voir l'avenir dans une tasse, elle dure encore ; cela s'appelle *voir dans le verre.* Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution,

---

(1) Genèse, chap. XLIV, v. 5 et suivans.
(2) Ibid, v. 16.
(3) Chap. XIX, v. 26 et 27.

se tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum nostrum ;* après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choses qu'on veut. On choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération ; il faut qu'ils aient leurs cheveux ; une tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France sous la régence du duc d'Orléans, et encore plus dans les temps précédens.

Pour les augures, ils ont péri avec l'empire romain ; les évêques ont seulement conservé le bâton augural, qu'on appelle *crosse*, et qui était une marque distinctive de la dignité des augures ; et le symbole du mensonge est devenu celui de la vérité.

Les différentes sortes de divinations étaient innombrables ; plusieurs se sont conservées jusqu'à nos derniers temps. Cette curiosité de lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir ; car les ames faibles qui pratiquent encore tous ces prétendus arts de la divination, les fous même qui se donnent au diable, font tous servir la religion à ces profanations qui l'outragent.

C'est une remarque digne des sages, que Cicéron, qui était du collège des augures, ait fait un livre exprès pour se moquer des augures ; mais ils n'ont pas moins remarqué que Cicéron, à la fin de son livre, dit qu'il faut « détruire la supersti-« tion et non pas la religion. Car, ajoute-t-il, la « beauté de l'univers et l'ordre des choses célestes « nous forcent de reconnaître une nature éternelle

« et puissante. Il faut maintenir la religion qui est « jointe à la connaissance de cette nature, en extir- « pant toutes les racines de la superstition ; car c'est « un monstre qui vous poursuit, qui vous presse « de quelque côté que vous vous tourniez. La ren- « contre d'un devin prétendu, un présage, une vic- « time immolée, un oiseau, un chaldéen, un arus- « pice, un éclair, un coup de tonnerre, un événe- « ment conforme par hasard à ce qui a été prédit ; « tout enfin vous trouble et vous inquiéte. Le som- « meil même, qui devrait faire oublier tant de peines « et de frayeurs, ne sert qu'à les redoubler par des « images funestes. »

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques romains ; il parlait à tous les hommes et à tous les siècles.

La plupart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape Alexandre VI, Jules II et Léon X ne croyaient à Notre-Dame de Lorette, et au sang de S. Janvier. Cependant Suétone rapporte qu'Octave surnommé Auguste eut la faiblesse de croire qu'un poisson, qui sortait hors de la mer sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne, et que l'anier lui ayant répondu que son âne s'appelait *Nicolas*, qui signifie *vainqueur des peuples*, Octave ne douta plus de la victoire ; et qu'ensuite il fit ériger des statues d'airain à l'ânier, à l'âne et au poisson sautant. Il assure même que ces statues furent placées dans le capitole.

Il est fort vraisemblable que ce tyran habile se

moquait des superstitions des Romains, et que son âne, son ânier et son poisson n'étaient qu'une plaisanterie. Cependant il se peut très bien qu'en méprisant toutes les sottises du vulgaire, il en eût conservé quelques-unes pour lui. Le barbare et dissimulé Louis XI avait une foi vive à la croix de Saint-Lo. Presque tous les princes, excepté ceux qui ont eu le temps de lire, et de bien lire, ont un petit coin de superstition.

# AUGUSTE OCTAVE.

### DES MOEURS D'AUGUSTE. (1)

On ne peut connaître les mœurs que par les faits, et il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme, si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs et des lois, fut longtemps un des plus infâmes débauchés de la république romaine. Son épigramme sur Fulvie, faite après l'horreur des proscriptions, démontre qu'il avait autant de mépris des bienséances dans les expressions que de barbarie dans la conduite.

Quòd futuit Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Aut futue, aut pugnemus, ait; quid quod mihi vitâ
Carior est ipsâ mentula? signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts

(1) Voyez l'article VELETRI.

témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. Sexte Pompée lui reprocha des faiblesses infâmes : *effeminatum insectatus est.* Antoine, avant le triumvirat, déclara que César, grand-oncle d'Auguste, ne l'avait adopté pour son fils que parcequ'il avait servi à ses plaisirs ; *adoptionem avunculi stupro meritum.*

Lucius César lui fit le même reproche, et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à Hirtius pour une somme très considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper ; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à table, sans que lui, ni elle, ni son mari, en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguste conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam cùm leges, non inieris Testullam, aut Terentullam, aut Russillam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas ?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six des principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux et en déesses, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables.

Dùm nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet ?

Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'Ovide prétendent qu'Auguste n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parcequ'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille Julie, et qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Caligula publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'Auguste et de Julie; c'est ce que dit Suétone dans la vie de Caligula.

On sait qu'Auguste avait répudié la mère de Julie le jour même qu'elle accoucha d'elle; et il enleva le même jour Livie à son mari, grosse de Tibère, autre monstre qui lui succéda: voilà l'homme à qui Horace disait:

Res italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, etc.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des Géorgiques qu'Auguste est un des plus grands dieux, et qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel, s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers.

An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.

L'Arioste parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grace, quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant:

Non fu si santo ne benigno Augusto,
Come la tromba di Virgilio suona;

L'aver avuto in poësia buon gusto,
La proscriptione iniqua gli perdona, etc.

Tyran de son pays, et scélérat habile,
Il mit Pérouse en cendre et Rome dans les fers;
Mais il avait du goût, il se connut en vers,
Auguste au rang des dieux est placé par Virgile.

### DES CRUAUTÉS D'AUGUSTE.

Autant qu'Auguste se livra long-temps à la dissolution la plus effrénée, autant son énorme cruauté fut tranquille et réfléchie. Ce fut au milieu des festins et des fêtes qu'il ordonna des proscriptions; il y eut près de trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, et plus de cent pères de famille obscurs, mais riches, dont tout le crime était dans leur fortune. Octave et Antoine ne les firent tuer que pour avoir leur argent, et en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grands chemins, qu'on fait expirer sur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses soldats vétérans toutes les terres des citoyens de Mantoue et de Crémone. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par un homme sans pudeur, sans foi, sans honneur, sans probité, fourbe, ingrat, avare, sanguinaire, tranquille dans le crime, et qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement

d'Auguste, parceque Rome goûta sous lui la paix, les plaisirs, et l'abondance. Sénèque dit de lui : *Clementiam non voco lassam crudelitatem ;* je n'appelle point clémence la lassitude de la cruauté.

On croit qu'Auguste devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire, et qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément ; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César et de Cléopâtre, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture ; et dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On sait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis ; mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Suétone, qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque ; et ce morceau de Sénèque ressemble plus

à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus Sénèque met la scène en Gaule, et Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte et sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Echard a paru aux hommes éclairés aussi fautive que tronquée ; l'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convaincu par Auguste de quelque infidélité, et qu'après l'éclaircissement Auguste lui ait accordé le vain honneur du consulat; mais il n'est nullement probable que Cinna eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan subalterne ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi depuis vingt années, et qui avait des héritiers ; et il n'est nullement probable qu'Auguste l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de Cinna est vraie, Auguste ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de Livie, qui avait pris sur lui un grand ascendant, et qui lui persuada, dit Sénèque, que le pardon lui serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par générosité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand en-

richi et affermi, de jouir en paix du fruit de ses rapines, et de ne pas assassiner tous les jours les fils et les petit-fils des proscrits, quand ils sont à genoux devant lui, et qu'ils l'adorent? Il fut un politique prudent après avoir été un barbare; mais il est à remarquer que la postérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à Titus, à Trajan, aux Antonins. Il s'introduisit même une coutume dans les complimens qu'on fesait aux empereurs à leur avènement, c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'Auguste, et meilleurs que Trajan.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder Auguste comme un monstre adroit et heureux.

Louis Racine, fils du grand Racine, et héritier d'une partie de ses talens, semble s'oublier un peu quand il dit, dans ses Réflexions sur la poésie, qu'*Horace et Virgile gâtèrent Auguste*, qu'*ils épuisèrent leur art pour empoisonner Auguste par leurs louanges*. Ces expressions pourraient faire croire que les éloges si bassement prodigués par ces deux grands poëtes corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais Louis Racine savait très bien qu'Auguste était un fort méchant homme, indifférent au crime et à la vertu, se servant également des horreurs de l'un et des apparences de l'autre, uniquement attentif à son seul intérêt, n'ensanglantant la terre et ne la pacifiant, n'employant les armes et les lois, la religion et les plaisirs, que pour être le maître, et sacrifiant tout à lui-même. Louis Racine fait voir seulement que Virgile et Horace eurent des ames serviles.

Il a malheureusement trop raison quand il repro-

che à Corneille d'avoir dédié Cinna au financier Montauron, et d'avoir dit à ce receveur : *Ce que vous avez de commun avec Auguste, c'est sur-tout cette générosité avec laquelle....* car enfin, quoique Auguste ait été le plus méchant des citoyens romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le législateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier, commis d'un contrôleur-général en Gaule.

Le même Louis Racine, en condamnant justement l'abaissement de Corneille, et la lâcheté du siecle d'Horace et de Virgile, relève merveilleusement un passage du petit Carême de Massillon. « On « est aussi coupable quand on manque de vérité aux « rois que quand on manque de fidélité ; et on aurait « dû établir la même peine pour l'adulation que « pour la révolte. »

Père Massillon, je vous demande pardon ; mais mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue et la fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de Quinault. Il n'y a pas moyen de condamner Quinault à être roué comme un rebelle. Père Massillon, *est modus in rebus ;* et c'est ce qui manque net à tous les feseurs de sermons.

# AUGUSTIN.

Ce n'est pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'église, que je considère ici S. Au-

gustin, natif de Tagaste; c'est en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de physique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me semble que S. Augustin avait environ quatorze ans lorsque son père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'usage et la bienséance qu'un père se baignât avec son fils (1); et Bayle même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers romains, ne se baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût scrupuleux observateur des bienséances des riches?

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire et d'argent, sur des tapis de pourpre, sans draps, avec sa concubine; sa femme, dans un autre appartement parfumé, couchait avec son amant. Les enfans, les précepteurs, les domestiques, avaient leurs chambres séparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne fesoit pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaste en Afrique. Le père d'Augustin menait son fils au bain des pauvres.

Ce saint raconte que son pere le vit dans un état de virilité qui lui causa une joie vraiment paternelle, et qui lui fit espérer d'avoir bientôt des petits-fils *in ogni modo*; comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empressa même d'aller conter cette nouvelle à sainte Monique sa femme.

Quant à cette puberté prématurée d'Augustin, ne

---

(1) Valère Maxime, *lib. II, de Instit. antiq.*

peut-on pas l'attribuer à l'usage anticipé de l'organe de la génération ? S. Jérôme parle d'un enfant de dix ans dont une femme abusait, et dont elle conçut un fils (épître *ad Vitalam*, tome III.)

S. Augustin, qui était un enfant très libertin, avait l'esprit aussi prompt que la chair. Il dit (1) qu'ayant à peine vingt ans, il apprit sans maître la géométrie, l'arithmétique, et la musique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choses, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps et les esprits sont plus avancés que chez nous ?

Ces avantages précieux de S. Augustin conduisent à croire qu'Empédocle n'avait pas tant de tort de regarder le feu comme le principe de la nature. Il est aidé, mais par des subalternes. C'est un roi qui fait agir tous ses sujets. Il est vrai qu'il enflamme quelquefois un peu trop les imaginations de son peuple. Ce n'est pas sans raison que Siphax dit à Juba, dans le Caton d'Addisson, que le soleil qui roule son char sur les têtes africaines, met plus de couleur sur leurs joues, plus de feu dans leurs cœurs, et que les dames de Zama sont très supérieures aux pâles beautés de l'Europe, que la nature n'a qu'à moitié pétries.

Où sont, à Paris, à Strasbourg, à Ratisbonne, à Vienne, les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques, la musique, sans aucun secours, et qui soient pères à quatorze ans ?

Ce n'est point sans doute un fable qu'Atlas,

(1) Confessions, liv. IV, chap. XVI.

prince de Mauritanie, appelé *fils du ciel* par les Grecs, ait été un célèbre astronome, qu'il ait fait construire une sphère céleste comme il en est à la Chine depuis tant de siècles. Les anciens, qui exprimaient tout en allégories, comparèrent ce prince à la montagne qui porte son nom, parcequ'elle élève son sommet dans les nues, et les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choses que sur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les sciences avec succès, et enseignèrent l'Espagne et l'Italie pendant plus de cinq siècles. Les choses sont bien changées. Le pays de S. Augustin n'est plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la France, qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc, dans cet article, que faire voir combien ce monde est un tableau changeant. Augustin débauché devient orateur et philosophe. Il se pousse dans le monde, il est professeur de Rhétorique; il se fait manichéen; du manichéisme il passe au christianisme. Il se fait baptiser avec un de ses bâtards nommé Deodatus: il devient évêque; il devient père de l'Eglise. Son Système sur la grace est respecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans, des jésuites trouvent moyen de faire anathématiser le Système de S. Augustin mot pour mot, sous le nom de Jansénius, de Saint-Cyran, d'Arnaud, de Quesnel (1).

(1) Voyez GRACE.

Nous demandons si cette révolution dans son genre n'est pas aussi grande que celle de l'Afrique, et s'il y a rien de permanent sur la terre.

## AVIGNON.

Avignon et son comtat sont des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie, et le fanatisme. Ce petit pays, après mille vicissitudes, avait passé au douzième siècle dans la maison des comtes de Toulouse, descendans de Charlemagne, par les femmes.

Raimond VI, comte de Toulouse, dont les aïeux avaient été les principaux héros des croisades, fut dépouillé de ses états par une croisade que les papes susciterent contre lui. La cause de la croisade était l'envie d'avoir ses dépouilles : le prétexte était que dans plusieurs de ses villes les citoyens pensaient à peu près comme on pense depuis plus de deux cents ans en Angleterre, en Suede, en Danemarck, dans les trois quarts de la Suisse, en Hollande, et dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raison pour donner au nom de Dieu les états du comte de Toulouse au premier occupant, et pour aller égorger et brûler ses sujets, un crucifix à la main, et une croix blanche sur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus sauvages n'approche pas des barbaries commises dans cette guerre, appelée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toujours les excès de ces horreurs. On

sait que Raimond VI fut traîné à une église de Saint-Gilles devant un légat nommé Milon, nu jusqu'à la ceinture, sans bas et sans sandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un second diacre le fouettait, qu'un troisième diacre chantait un *miserere* avec des moines, et que le légat était à dîner.

Telle est la première origine du droit des papes sur Avignon.

Le comte Raimond, qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses états, subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges: il vit ses villes en cendres, et mourut en 1213 dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils Raimond VII n'était pas soupçonné d'hérésie comme le père; mais étant fils d'un hérétique, il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des décrétales; c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises, les dimanches et les jours de fêtes, au son des cloches et à cierges éteints.

Un légat qui était en France, dans la minorité de S. Louis, y levait des décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc et en Provence. Raimond se défendait avec courage; mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le pape fit la paix, parceque tout son argent se dépensait à la guerre.

Raimond VII vint signer le traité devant le por-

tail de la cathédrale de Paris Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat, deux mille à l'abbaye de Citeaux, cinq cents à l'abbaye de Clervaux, mille à celle de Grand-Selve, trois cents à celle de Belle-Perche, le tout pour le salut de son ame, comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'Eglise négociait toujours.

Il est très remarquable que, dans l'instrument de cette paix, le comte de Toulouse met toujours le légat avant le roi. « Je jure et promets au légat et au « roi d'observer de bonne foi toutes ces choses, et de « les faire observer par mes vassaux et sujets. »

Ce n'était pas tout : il céda au pape Grégoire IX le comtat Venaissin, au-delà du Rhône, et la suzeraineté de soixante treize châteaux en-deçà. Le pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que, dans un instrument public, l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens, pour ravir le bien d'autrui, parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que Raimond ne pouvait lui donner sans le consentement de l'empereur Frédéric II. Les terres du comte à la gauche du Rhône étaient un fief impérial. Frédéric II ne ratifia jamais cette extorsion.

Alfonse, frère de S. Louis, ayant épousé la fille de ce malheureux prince, et n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de Raimond VII en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainsi qu'il avait été stipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaissin, qui est dans la Provence, avait été rendu avec magnanimité par l'empereur Frédéric II au comte de Toulouse. Sa fille Jeanne

avant de mourir, en avait disposé par son testament en faveur de Charles d'Anjou, comte de Provence et roi de Naples.

Philippe le Hardi, fils de S. Louis, pressé par le pape Grégoire X, donna le Venaissin à l'Eglise romaine en 1274. Il faut avouer que Philippe le Hardi donnait ce qui ne lui appartenait point du tout; que cette cession était absolument nulle, et que jamais acte ne fut plus contre toutes les lois.

Il en est de même de la ville d'Avignon. Jeanne de France, reine de Naples, descendante du frère de S. Louis, accusée avec trop de vraisemblance d'avoir fait étrangler son mari, voulut avoir la protection du pape Clément VI, qui siégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de Jeanne. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent jurer, en 1347, sur les évangiles, qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte authentique ne fut signé que le 12 juin 1348; on y stipula, pour prix de la vente, la somme de quatre vingt mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de son mari, mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de Jeanne. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc Avignon et le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque Louis XI acquit la Provence, il l'acquit avec tous ses droits, et voulut les faire valoir en

1464, comme on le voit par une lettre de Jean de Foix à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir, que les rois de France condescendirent à la laisser jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une possession légitime, mais une simple jouissance.

Dans le traité de Pise, fait par Louis XIV, en 1664, avec Alexandre VII, il est dit qu'*on levera tous les obstacles, afin que le pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant*. Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi, et ces pensions sont amovibles.

Avignon et le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers et de tous les contrebandiers. Par là il causait de grandes pertes; et le pape n'en profitait guere.

Louis XIV rentra deux fois dans ses droits, mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon et le comtat à sa couronne.

Enfin Louis XV a fait justice à sa dignité et à ses sujets. La conduite indécente et grossière du pape Rezzonico, Clément XIII, l'a forcé de faire revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorzième siècle. On lui a prouvé qu'on était au dix huitième, avec l'applaudissement de l'Europe entiere.

Lorsque l'officier-général chargé des ordres du roi entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat, sans se faire annoncer, et lui dit: « Mon-
« sieur, le roi prend possession de sa ville.

Il y a loin de là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses, comme on voit, changent avec le temps.

## AVOCATS.

On sait que Cicéron ne fut consul, c'est à dire le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. César fut avocat. Il n'en est pas ainsi de maître le Dain, avocat en parlement à Paris, malgré son discours *du côté du greffe*, contre maître Huerne, qui avait défendu les comédiens *par le secours d'une littérature agréable et intéressante.* César plaida des causes à Rome dans un autre goût que maître le Dain, avant qu'il daignât venir nous subjuguer, et faire pendre Arioviste.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainsi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé, Parallèle des anciens Romains et des Français, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageassions en plusieurs petites portions les talens que les Romains unissaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, sénateur, et guerrier. Chez nous, un sénateur est un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de conseiller, soit aux enquêtes, soit en cour des aides, soit au grenier à sel, selon ses facultés; le voilà placé pour le reste de sa vie, se carrant dans son cercle dont il ne sort jamais, et croyant jouer un grand rôle sur le globe.

Un avocat est un homme qui, n'ayant pas assez de

fortune pour acheter un de ces brillans offices sur lesquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les lois de Théodose et de Justinien pour connaître la coutume de Paris, et qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand Henri IV, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une cause, la somme fut trouvée trop forte pour le temps, pour l'avocat, et pour la cause; tous les avocats alors allèrent déposer leur bonnet au greffe, *du côté* duquel maître le Dain a si bien parlé depuis; et cette aventure causa une consternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'était pas plus connus que l'éloquence. Presque tous les Français étaient velches, excepté un de Thou, un Sully, un Malherbe, et ces braves capitaines qui seconderent le grand Henri, et qui ne purent le garantir de la main d'un velche endiablé du fanatisme des Velches.

Mais lorsque avec le temps la raison a repris ses droits, l'honneur a repris les siens; plusieurs avocats français sont devenus dignes d'être des sénateurs romains. Pourquoi sont-ils devenus désintéressés et patriotes en devenant éloquens? c'est qu'en effet les beaux arts élèvent l'ame; la culture de l'esprit en tout genre ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des Calas en est un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'assemblent plusieurs jours, sans aucun intérêt, pour

examiner si un homme roué à deux cents lieues de là est mort innocent ou coupable. Deux d'entre eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort et les larmes de la famille. L'un des deux consume deux années entières à combattre pour elle, à la secourir, à la faire triompher.

Généreux Beaumont! les siècles à venir sauront que le fanatisme en robe ayant assassiné juridiquement un père de famille, la philosophie et l'éloquence ont vengé et honoré sa mémoire.

# AUSTÉRITÉS,

## MORTIFICATIONS, FLAGELLATIONS.

Que des hommes choisis, amateurs de l'étude, se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde; qu'ils se soient occupés d'adorer Dieu, et de régler les temps de l'année, comme on le dit des anciens brachmanes et des mages, il n'est rien là que de bon et d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reste de la terre par une vie frugale; ils ont pu s'abstenir de toute liqueur enivrante, et du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrèrent des fêtes. Ils dûrent être vêtus avec modestie et décence. S'ils furent savans, les autres hommes les consultèrent; s'ils furent justes, on les respecta et on les aima. Mais la superstition, la gueuserie, la vanité, ne se mirent-elles pas bientôt à la place des vertus?

Le premier fou qui se fouetta publiquement pour appaiser les dieux ne fut-il pas l'origine des prêtres

de la déesse de Syrie, qui se fouettaient en son honneur; des prêtres d'Isis, qui en fesaient autant à certains jours; des prêtres de Dodône, nommés Saliens, qui se fesaient des blessures; des prêtres de Bellone, qui se donnaient des coups de sabre; des prêtres de Diane, qui s'ensanglantaient à coups de verges; des prêtres de Cybèle, qui se fesaient eunuques; des fakirs des Indes, qui se chargèrent de chaînes? L'espérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs austérités?

Les gueux qui se font enfler les jambes avec du tithymale, et qui se couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux passans, n'ont-ils pas quelque rapport aux énergumènes de l'antiquité, qui s'enfonçaient des clous dans les fesses, et qui vendaient ces saints clous aux dévots du pays?

Enfin, la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude? Je me fouette, mais c'est pour expier vos fautes; je marche tout nu, mais c'est pour vous reprocher le faste de vos vêtemens; je me nourris d'herbe et de colimaçons, mais c'est pour corriger en vous le vice de la gourmandise; je m'attache un anneau de fer à la verge, pour vous faire rougir de votre lasciveté. Respectez-moi comme un homme cher aux dieux, qui attirera leurs faveurs sur vous. Quand vous serez accoutumés à me respecter, vous n'aurez pas de peine à m'obéir; je serai votre maître au nom des dieux; et si quelqu'un de vous alors transgresse la moindre de mes volontés, je le ferai empaler pour appaiser la colère céleste.

Si les premiers fakirs ne prononcèrent pas ces

paroles, il est bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces austérités affreuses furent peut-être les origines des sacrifices de sang humain. Des gens qui répandaient leur sang en public à coups de verges, et qui se tailladaient les bras et les cuisses pour se donner de la considération, firent aisément croire à des sauvages imbécilles qu'on devait sacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher; qu'il fallait immoler sa fille pour avoir un bon vent, précipiter son fils du haut d'un rocher pour n'être point attaqué de la peste; jeter une fille dans le Nil pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces superstitions asiatiques ont produit parmi nous les flagellations, que nous avons imitées des Juifs (1). Leurs dévots se fouettaient et se fouettent encore les uns les autres, comme fesaient autrefois les prêtres de Syrie et d'Egypte (2).

Parmi nous les abbés fouettèrent leurs moines, les confesseurs fouettèrent leurs pénitens des deux sexes. S. Augustin écrit à Marcellin le tribun, qu'*il faut fouetter les donatistes comme les maîtres d'école en usent avec les écoliers.*

On prétend que ce n'est qu'au dixième siècle que les moines et les religieuses commencèrent à se fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence s'établit si bien, que le confesseur de S. Louis lui donnait très souvent le fouet. Henri II d'Angleterre fut

---

(1) Voyez CONFESSION. — (2) Voyez APULÉE.

fouetté par les chanoines de Cantorbéri (1). Raimond, comte de Toulouse, fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'église de Saint-Gilles, devant le légat Milon, comme nous l'avons vu.

Les chapelains du roi de France Louis VIII (2) furent condamnés par le légat du pape Innocent III à venir, aux quatre grandes fêtes, aux portes de la cathédrale de Paris, présenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre, que le pape lui avait ôtée après la lui avoir donnée en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne fesant pas fouetter le roi lui-même, et en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encore dans Saint-Pierre de Rome les grands-pénitenciers de longues baguettes au lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France Henri IV reçut le fouet sur les fesses des cardinaux d'Ossat et Duperron : tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du treizième siècle il se for-

(1) En 1209. — (2) En 1223.

ma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse et à Bologne. Les jeunes gens, presque nuds, une poignée de verges dans une main, et un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les regardaient a travers les jalousies des fenêtres, et se fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe: on en voit encore beaucoup en Italie, en Espagne (1), et en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du seizième siècle que les confesseurs fouettassent leurs pénitens sur les fesses. Une histoire des Pays-Bas, composée par Meteren (2), rapporte que le cordelier nommé Adriacem, grand prédicateur de Bruges, fouettait ses pénitentes toutes nues.

Le jésuite Edmond Auger, confesseur de Henri III, engagea ce malheureux prince à se mettre à la tête des flagellans (3).

Dans plusieurs couvens de moines et de religieuses on se fouette sur les fesses. Il en a résulté quelquefois d'étranges impudicités, sur lesquelles il faut jeter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile sacré, et dont le sexe et la profession méritent les plus grands égards (4).

---

(1) Histoire des flagellans, page 198.

(2) Meteren, *Historia belgica, anno* 1570.

(3) De Thou, liv. XXVIII.

(4) Voyez EXPIATION.

# AUTELS,

TEMPLES, RITES, SACRIFICES, etc.

Il est universellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des pasteurs institua depuis, selon les temps et les lieux, et sur-tout selon le besoin des fidèles.

Nous avons plus d'un témoignage d'Origène, d'Athénagore, de Théophile, de Justin, de Tertullien, que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples et les autels. Ce n'est pas seulement parcequ'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement, dans ces commencements, la permission de bâtir des temples, mais c'est qu'ils avaient une aversion réelle pour tout ce qui semblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur subsista chez eux pendant deux cent cinquante ans. Cela se démontre par Minutius Felix, qui vivait au troisième siècle. « Vous pensez, dit-il aux Romains, « que nous cachons ce que nous « adorons, parceque nous n'avons ni temples ni « autels. Mais quel simulacre érigerons-nous à « Dieu, puisque l'homme est lui-même le simulacre « de Dieu? quel temple lui bâtirons-nous, quand le « monde, qui est son ouvrage, ne peut le contenir? « comment enfermerai-je la puissance d'une telle « majesté dans une seule maison? ne vaut-il pas bien

« mieux lui consacrer un temple dans notre esprit « et dans notre cœur ? »

« Putatis autem nos occultare quod colimus, si « delubra et aras non habemus. Quod enim simu- « lacrum Deo fingam, quum, si rectè existimes, « sit Dei homo ipse simulacrum? templum quod ei « extruam, quum totus hic mundus ejus opere fa- « bricatus eum capere non possit; et quum homo « latiùs maneam, intra unam ædiculam vim tantæ « majestatis includam? nonne meliùs in nostrâ de- « dicandus est mente, in nostro imo consecrandus « est pectore ? »

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de Dioclétien. L'Église était alors très nombreuse. On avait besoin de décorations et de rites, qui auraient été jusque-là inutiles et même dangereux à un troupeau faible, long-temps méconnu, et pris seulement pour une petite secte de Juifs dissidens.

Il est manifeste que, dans le temps où ils étaient confondus avec les Juifs, ils ne pouvaient obtenir la permission d'avoir des temples. Les Juifs, qui payaient très chèrement leurs synagogues, s'y seraient opposés ; ils étaient mortels ennemis des chrétiens, et ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec Toland qu'alors les chrétiens ne fesaient semblant de mépriser les temples et les autels que comme le renard disait que les raisins étaient trop verds.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie, puisque tous les premiers chétiens de tant de

pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples et d'autels au vrai Dieu.

La Providence, en fesant agir les causes secondes, voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie, résidence de l'empereur Dioclétien, dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes; mais ils avaient encore en horreur les cierges, l'encens, l'eau lustrale, les habits pontificaux; tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu-à-peu sous Constantin et sous ses successeurs; et ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui dans notre occident les bonnes femmes qui entendent le dimanche une messe basse en latin, servie par un petit garçon, s'imaginent que ce rite a été observé de tout temps, qu'il n'y en a jamais eu d'autre, et que la coutume de s'assembler dans d'autres pays pour prier Dieu en commun est diabolique et toute récente. Une messe basse est sans contredit quelque chose de très respectable, puisqu'elle a été autorisée par l'Eglise. Elle n'est point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une seule cérémonie qui ait été en usage du temps des apôtres. Le Saint-Esprit s'est toujours conformé au temps. Il inspirait les premiers disciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ses inspirations dans Saint-Pierre de Rome, qui a coûté deux cent millions; également divin dans le galetas et

dans le superbe édifice de Jules II, de Léon X, de Paul III, et de Sixte V (1).

## AUTEURS.

Auteur est un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres professions, signifier du bon et du mauvais, du respectable ou du ridicule, de l'utile et de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses différentes, qu'on dit également l'*auteur de la nature*, et *l'auteur des chansons du pont-neuf* ou *l'auteur de l'Année littéraire.*

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire, et de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième, c'est d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre son nom, ce qui est souvent très dangereux, il faut du moins que ce soit sous une forme modeste; on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Messire* ou *Monseigneur un tel, conseiller du roi en ses conseils, évêque et comte d'une telle ville.* Le lecteur, qui est toujours malin, et qui souvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* n'y a pas mis son nom.

---

(1) Voyez ÉGLISE PRIMITIVE.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'est pas vrai, ils étaient trop modestes. Jamais l'apôtre Matthieu n'intitula son livre, *Evangile de S. Matthieu ;* c'est un hommage qu'on lui rendit depuis. S. Luc lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, et qui dédie son livre à Théophile, ne l'intitule point *Evangile de Luc.* Il n'y a que S. Jean qui se nomme dans l'Apocalypse ; et c'est ce qui fit soupçonner que ce livre était de Cérinthe, qui prit le nom de Jean pour autoriser cette production.

Quoi qu'il en puisse être des siècles passés, il me paraît bien hardi dans ce siècle de mettre son nom et ses titres à la tête de ses œuvres. Les évêques n'y manquent pas ; et dans les gros in-4° qu'ils nous donnent sous le titre de *Mandemens,* on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes ; ensuite il est dit un mot de l'humilité chrétienne, et ce mot est suivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui sont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de la Rochefoucauld n'intitula point ses *Pensées* par *Monseigneur le duc de la Rochefoucauld, pair de France,* etc.

Plusieurs personnes trouvent mauvais qu'une compilation, dans laquelle il y a de très beaux morceaux, soit annoncée par *Monsieur,* etc. ci-devant professeur de l'université, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de M. le duc de... membre d'une académie, et même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On

souhaiterait qu'il fût plus court, plus philosophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres et qualités, personne ne s'en soucie.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée à la vanité dédaigneuse :

De là vient cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et, fût-il louche et borgne, est réputé soleil.

Qui croirait que Rohaut, soi-disant physicien, dans sa dédicace au duc de Guise, lui dit que *ses ancêtres ont maintenu aux dépens de leur sang les vérités politiques, les lois fondamentales de l'Etat, et les droits des souverains?* Le Balafré et le duc de Mayenne seraient un peu surpris si on leur lisait cette épître. Et que dirait Henri IV?

On ne sait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent présenter des salades, à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux avilissement; et jamais ils n'ont eu tant de noblesse dans l'esprit, excepté quelques malheureux qui se disent *gens de lettres*, dans le même sens que des barbouilleurs se vantent d'être de la profession de Raphaël, et que le cocher de Vertamont était poëte.

Les préfaces sont un autre écueil; le *moi* est haïssable, disait Pascal. Parlez de vous le moins que vous pourrez; car vous devez savoir que l'amour-

propre du lecteur est aussi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous estimer. C'est à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

« Les illustres suffrages dont ma pièce a été hono-« rée devraient me dispenser de répondre à mes ad-« versaires. Les applaudissemens du public.... » Rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de suffrages illustres, votre pièce est oubliée pour jamais.

« Quelques censeurs ont prétendu qu'il y a un « peu trop d'événemens dans le troisième acte, et « que la princesse découvre trop tard dans le qua-« trième les tendres sentimens de son cœur pour « son amant; à cela je réponds que... » Ne réponds point, mon ami, car personne n'a parlé ni ne parlera de ta princesse. Ta pièce est tombée parce-qu'elle est ennuyeuse et écrite en vers plats et barbares; ta préface est une prière pour les morts; mais elle ne les ressuscitera pas.

D'autres attestent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur système sur les compossibles, sur les supralapsaires, sur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens et les hérétiques valentiniens. Mais vraiment je crois bien que personne ne t'entend, puisque personne ne te lit.

On est inondé de ces fatras et de ces continuelles répétitions, et des insipides romans qui copient de vieux romans, et de nouveaux systêmes fondés sur d'anciennes rêveries, et de petites historiettes prises dans des histoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre; songez qu'il doit être neuf et utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi! du fond de votre province vous m'assassinerez de plus d'un in-4° pour m'apprendre qu'un roi doit être juste, et que Trajan était plus vertueux que Caligula! vous ferez imprimer vos sermons qui ont endormi votre petite ville inconnue! vous mettrez à contribution toutes nos histoires pour en extraire la vie d'un prince sur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux!

Si vous avez écrit une histoire de votre temps, ne doutez pas qu'il ne se trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relevera sur une date, sur un nom de baptême, sur un escadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet posté. Alors corrigez-vous vîte.

Si un ignorant, un folliculaire, se mêle de critiquer à tort et à travers, vous pouvez le confondre; mais nommez-le rarement, de peur de souiller vos écrits.

Vous attaque-t-on sur le style; ne répondez jamais, c'est à votre ouvrage seul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade; contentez-vous de vous bien porter, sans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite santé. Et sur-tout souvenez-vous que le public s'embarrasse fort peu si vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, et vingt folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la satire de ces compilations, dans l'idée

d'avoir aussi du pain, parcequ'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont le vendredi demander au lieutenant de police de Paris la permission de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie, qui ne les regardent pas, parcequ'elles savent bien que ce sont de mauvaises pratiques.

Ils s'en retournent avec une permission tacite de faire vendre et débiter par tout le royaume leurs *historiettes*, leurs *recueils de bons mots*, la *vie du bienheureux Régis*, la *traduction d'un poëme allemand*, les *nouvelles découvertes sur les anguilles*, un *nouveau choix de vers*, un *systême sur l'origine des cloches*, les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ses gazettes. Le folliculaire prend leur argent, et dit de leurs *opuscules* tout le mal qu'il peut. Les lésés viennent se plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire; on se bat à coups de poing chez l'apothicaire le Lièvre, la scène finit par mener le folliculaire au Fort-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Ces pauvres gens se partagent en deux ou trois bandes, et vont à la quête comme des moines mendians; mais n'ayant point fait de vœux, leur société ne dure que peu de jours; ils se trahissent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoiqu'ils n'aient nul bénéfice à espérer. Et cela s'appelle *des auteurs!*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profession.

C'est un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever son fils dans un art utile, et ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre se fait jésuite à dix-sept ans. Il est chassé de la société à vingt-quatre, parce que le désordre de ses mœurs a trop éclaté. Le voilà sans pain ; il devient folliculaire ; il infecte la basse littérature, et devient le mépris et l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs !*

Les auteurs véritables sont ceux qui ont réussi dans un art véritable, soit dans l'épopée, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, soit dans l'histoire, ou dans la philosophie ; qui ont enseigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé sont parmi les gens de lettres ce que les frelons sont parmi les oiseaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie, mais surtout on méprise communément un auteur qui n'est qu'auteur.

A propos de citer un auteur, il faut que je m'amuse à raconter une singulière bévue du révérend père Viret cordelier, professeur en théologie. Il lit dans la Philosophie de l'histoire de ce bon abbé Bazin que « jamais aucun auteur n'a cité un passage « de Moïse avant Longin, qui vécut et mourut du « temps de l'empereur Aurélien. » Aussitôt le zèle de S. François s'allume : Viret crie que cela n'est pas vrai, que plusieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un Moïse ; que Josephe même en a parlé fort au long, et que l'abbé Bazin est un impie qui veut détruire les sept sacremens. Mais, cher père

Viret, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur et citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur, c'est dire : Il a vécu, il a écrit en tel temps. Le citer, c'est rapporter un de ses passages : « comme Moïse « le dit dans son Exode, comme Moïse a écrit dans « sa Genèse. » Or l'abbé Bazin affirme qu'aucun écrivain étranger, aucun même des prophètes juifs, n'a jamais cité un seul passage de Moïse, quoiqu'il soit un auteur divin. P. Viret, en vérité, vous êtes un auteur bien malin ; mais on saura du moins, par ce petit paragraphe, que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France, ont été les contrôleurs généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de Louis XIV seulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages ; on y a trouvé des propositions erronées, des contradictions. Mais où sont les bons auteurs qui n'aient pas été censurés ?

# AUTORITÉ.

Misérables humains, soit en robe verte, soit en turban, soit en robe noire ou en surplis, soit en manteau et en rabat, ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raison, ou consentez à être bafoués dans tous les siècles

comme les plus impertinens de tous les hommes, et à subir la haine publique comme les plus injustes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnâtes Galilée, et moi je vous en parle pour la cent et unième, et je veux que vous en fassiez à jamais l'anniversaire ; je veux qu'on grave à la porte de votre saint office :

Ici sept cardinaux, assistés de freres mineurs, firent jeter en prison le maître à penser de l'Italie, âgé de soixante et dix ans, le firent jeûner au pain et à l'eau, parce qu'il instruisait le genre humain, et qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'Aristote, et on statua savamment et équitablement la peine des galères contre quiconque serait assez osé pour être d'un autre avis que le stagirite, dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté, qui n'a pas de grandes facultés, fit un décret contre les idées innées, et fit ensuite un décret pour les idées innées, sans que ladite faculté fût seulement informée par ses bedeaux de ce que c'est qu'une idée.

Dans des écoles voisines on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

On a intenté procès contre l'inoculation, et parties ont été assignées par exploits.

On a saisi à la douane des pensées vingt et un volumes *in-folio*, dans lesquels il était dit méchamment et proditoirement que les triangles ont

toujours trois angles, qu'un père est plus âgé que son fils, que Rhea Silvia perdit son pucelage avant d'accoucher, et que de la farine n'est pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrùm chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*, et on décida pour l'affirmative.

En conséquence on se crut très supérieur à Archimède, à Euclide, à Cicéron, à Pline; et on se pavana dans le quartier de l'université.

# AXE.

D'ou vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, et s'abaisse-t-il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, et qui semble la suite de quelque dérangement, ou d'une période d'un nombre prodigieux d'années?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relèvè continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur, et que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur, que les Egyptiens l'aient dit, et qu'Hérodote l'ait rapporté? Ce mouvement de l'écliptique formerait une période d'environ deux millions d'années; ce n'est point cela qui effraie, car l'axe de la terre a un mouvement

imperceptible d'environ vingt-six mille ans, qui fait la précession des équinoxes, et il est aussi aisé à la nature de produire une rotation de vingt mille siècles qu'une rotation de deux cent soixante siècles.

On s'est trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient, selon Hérodote, une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition dont parle Hérodote n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale et de l'écliptique; c'est tout autre chose.

Les prétendus savans d'Egypte disaient que le soleil, dans l'espace de onze mille années, s'était couché deux fois à l'orient, et levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur et l'écliptique auraient coïncidé ensemble, quand toute la terre aurait eu la sphere droite, et que par-tout les jours eussent été égaux aux nuits, le soleil ne changerait pas pour cela son coucher et son lever. La terre aurait toujours tourné sur son axe d'occident en orient, comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le soleil à l'orient, n'est qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte, et montre la profonde ignorance de ces jongleurs, qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les satyres qui chantaient et dansaient à la suite d'Osiris; avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde; avec les deux enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain, et qui par là firent découvrir que la

langue phrygienne était la première que les hommes eussent parlé ; avec le roi Psamméticus qui donna sa fille à un voleur, pour le récompenser de lui avoir pris son argent très adroitement, etc. etc. etc.

Ancienne histoire, ancienne astronomie, ancienne physique, ancienne médecine, (à Hippocrate près) ancienne géographie, ancienne métaphysique : tout cela n'est qu'ancienne absurdité, qui doit faire sentir le bonheur d'être né tard.

Il y a, sans doute, plus de vérité dans deux pages de l'Encyclopédie, concernant la physique, que dans toute la bibliothéque d'Alexandrie, dont pourtant on regrette la perte.

# B.

## BABEL.

### SECTION I.

Babel signifiait chez les Orientaux *Dieu le père, la puissance de Dieu*, *la porte de Dieu*, selon que l'on prononçait ce nom. C'est de là que Babylone fut la ville de Dieu, la ville sainte. Chaque capitale d'un État était la ville de Dieu, la ville sacrée. Les Grecs les appelèrent toutes *Hiérapolis*, et il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel signifiait donc *la tour de Dieu.*

Josephe à la vérité dit que Babel signifiait *confusion.*

Calmet dit, après d'autres, que *Bilba* en chaldéen signifie *confondue*; mais tous les Orientaux ont été d'un sentiment contraire. Le mot de *confusion* serait une étrange origine de la capitale d'un vaste empire. J'aime autant Rabelais, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce* à cause des blanches cuisses des dames.

Quoi qu'il en soit, les commentateurs se sont fort tourmentés pour savoir jusqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuse tour de Babel. S. Jérôme lui donne vingt mille pieds; l'ancien livre juif intitulé *Jacult* lui en donnait quatre-vingt-un mille. Paul Lucas en a vu les restes, et c'est bien voir à lui; mais ces dimensions ne sont pas la seule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu savoir comment les enfans de Noé (1), *ayant partagé entre eux les isles des nations, s'établissant en divers pays, dont chacun eut sa langue, ses familles et son peuple particulier*, tous les hommes se trouvèrent ensuite *dans la plaine de Senaar pour y bâtir une tour en disant* (2) : *Rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre.*

La Genèse parle des Etats que les fils de Noé fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, vinrent tous à Senaar, n'ayant tous qu'un même langage et une même volonté.

(1) Genèse, chap. X, v. 5.
(2) Chap. XI, v. 2 et 4.

La Vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, et on place la construction de la tour de Babel en 1771 : c'est-à-dire, cent quinze ans après la destruction du genre humain, et pendant la vie même de Noé.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuse célérité ; tous les arts renaquirent en bien peu de temps. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour si haute, on est effrayé d'un si prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus : Abraham était né, selon la Bible, environ quatre cents ans après le déluge ; et déja on voyait une suite de rois puissans en Egypte et en Asie. Bochard et les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de systêmes et de mots phéniciens et chaldéens qu'ils n'entendent point, ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Gréce pour la Crète, et l'île de Chypre pour Tyr ; ils n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que Dieu nous a donné après plusieurs siècles les livres sacrés pour nous rendre plus gens de bien, et non pour faire de nous des géographes, et des chronologistes, et des étymologistes.

Babel est Babylone ; elle fut fondée, selon les historiens persans (1), par un prince nommé Tâmurath. La seule connaissance qu'on ait de ses antiquités consiste dans les observations astronomiques de dix-neuf cent trois années, envoyées

(1) Voyez la Bibliothèque orientale.

par Callisthène, par ordre d'Alexandre, à son précepteur Aristote. A cette certitude se joint une probabilité extrême, qui lui est presque égale : c'est qu'une nation qui avait une suite d'observations célestes depuis près de deux mille ans, était rassemblée en corps de peuple, et formait une puissance considérable plusieurs siècles avant la première observation.

Il est triste qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs sacrés, et que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques assignées au déluge n'ait été connu, ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babyloniens, ni des Grecs.

Il n'est pas moins triste qu'il ne soit resté sur la terre, chez les auteurs profanes, aucun vestige de la tour de Babel : rien de cette histoire de la confusion des langues ne se trouve dans aucun livre : cette aventure si mémorable fut aussi inconnue de l'univers entier que les noms de Noé, de Mathusalem, de Caïn, d'Abel, d'Adam et d'Eve.

Cet embarras afflige notre curiosité. Hérodote, qui avait tant voyagé, ne parle ni de Noé, ni de Sem, ni de Réhu, ni de Salé, ni de Nembrod. Le nom de Nembrod est inconnu à toute l'antiquité profane ; il n'y a que quelques arabes et quelques persans modernes qui aient fait mention de Nembrod, en falsifiant les livres des Juifs. Il ne nous reste, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes

les nations de l'univers pendant tant de siècles ; mais heureusement c'est un guide infaillible.

Hérodote, qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de son temps, qui était celui de la plus grande puissance des Perses, souverains de Babylone, toutes les citoyennes de cette ville immense étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de Mylitta, déesse qu'il croit la même qu'Aphrodite ou Vénus, pour se prostituer aux étrangers ; et que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent, comme un tribut sacré qu'on payait à la déesse.

Ce conte des Mille et une nuits ressemble à celui qu'Hérodote fait dans la page suivante, que Cyrus partagea le fleuve de l'Inde en trois cent soixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Que diriez-vous de Mézeray, s'il nous avait raconté que Charlemagne partagea le Rhin en trois cent soixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, et que toutes les dames de sa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie se présenter à l'église de Sainte-Geneviève, et de se prostituer à tous les passans pour de l'argent ?

Il faut remarquer qu'une telle fable est encore plus absurde dans le siècle de Xerxès, où vivait Hérodote, qu'elle ne le serait dans celui de Charlemagne. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs et les Gaulois. Les femmes de tous les grands seigneurs étaient soigneusement gardées par des eunuques. Cet usage subsistait de temps immémorial. On voit même dans l'histoire

juive que lorsque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi (1), Samuel, pour les en détourner et pour conserver son autorité, dit qu'*un roi les tyrannisera*, qu'*il prendra la dixme des vignes et des blés pour donner à ses eunuques*. Les rois accomplirent cette prédiction; car il est dit dans le troisième livre des Rois que le roi Achab avait des eunuques; et dans le quatrième, que Joram, Jéhu, Joachim et Sédékias en avaient aussi.

Il est parlé long-temps auparavant dans la Genèse des eunuques du pharaon (2) : et il est dit que Putiphar, à qui Joseph fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babylone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur fesait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babylone, la ville de Dieu, n'était donc pas un vaste b..... comme on l'a prétendu.

Ces contes d'Hérodote, ainsi que tous les autres contes dans ce goût, sont aujourd'hui si décriés par tous les honnêtes gens, la raison a fait de si grands progrès, que les vieilles et les enfans mêmes ne croient plus ces sottises : *Non est vetula quæ credat, nec pueri credunt, nisi qui nondùm ære lavantur.*

Il ne s'est trouvé de nos jours qu'un seul homme qui, n'étant pas de son siècle, a voulu justifier la

---

(1) Livre I des Rois, chap. VIII, v. 15; chap. XXII, v. 9; chap. VIII, v. 6; chap. 9, v. 52; chap. XXIV, v. 12; et chap. XXV, v. 19.

(2) Chap. XXXVII, v. 36.

fable d'Hérodote. Cette infamie lui paraît toute simple. Il veut prouver que les princesses babyloniennes se prostituaient par piété au premier venu, parce qu'il est dit, dans la sainte Ecriture, que les Ammonites fesaient passer leurs enfans par le feu, en les présentant à Moloc. Mais cet usage de quelques hordes barbares, cette superstition de faire passer ses enfans par les flammes, ou même de les brûler sur des bûchers en l'honneur de je ne sais quel Moloc, ces horreurs iroquoises d'un petit peuple infâme, ont-elles quelque rapport avec une prostitution si incroyable chez la nation la plus jalouse et la plus policée de tout l'Orient connu ? Ce qui se passe chez les Iroquois sera-t-il parmi nous une preuve des usages de la cour d'Espagne ou de celle de France ?

Il apporte encore en preuve la fête des Lupercales chez les Romains, « pendant laquelle, dit il, « des jeunes gens de qualité et des magistrats res-« pectables couraient nus par la ville, un fouet à la « main, et frappaient de ce fouet des femmes de « qualité, qui se présentaient à eux sans rougir « dans l'espérance d'obtenir par là une plus heu-« reuse délivrance. »

Premièrement, il n'est point dit que ces Romains de qualité courussent tout nus ; Plutarque, au contraire, dit expressément dans ses Demandes sur les Romains, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

Secondement, il semble, à la manière dont s'exprime le défenseur des *coutumes infâmes*, que les dames romaines se troussaient pour recevoir des

coups de fouet sur leur ventre nu; ce qui est absolument faux.

Troisièmement cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone qui ordonne aux femmes et aux filles du roi, des satrapes et des mages, de se vendre et de se prostituer par dévotion aux passans.

Quand on ne connaît ni l'esprit humain, ni les mœurs des nations; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des passages de vieux auteurs, qui presque tous se contredisent, il faut alors proposer son sentiment avec modestie; il faut savoir douter, secouer la poussière du collége, et ne jamais s'exprimer avec une insolence outrageuse.

Hérodote, ou Ctésias, ou Diodore de Sicile, rapportent un fait; vous l'avez lu en grec, donc ce fait est vrai. Cette manière de raisonner n'est pas celle d'Euclide; elle est assez surprenante dans le siècle où nous vivons : mais tous les esprits ne se corrigeront pas si tôt; et il y aura toujours plus de gens qui compilent que de gens qui pensent.

Nous ne dirons rien ici de la confusion des langues arrivée tout d'un coup pendant la construction de la tour de Babel. C'est un miracle rapporté dans la sainte Ecriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle; nous les croyons d'une foi vive et sincère, comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons seulement que la chûte de l'empire romain a produit plus de confusion et plus de langues nouvelles que la chûte de la tour de Babel. Depuis le règne d'Auguste jusque vers le temps des Attila, des Clodvic, des Gondebaud, pendant six siècles, *terra erat unius labii*, la terre connue de nous était d'une seule *langue*. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois sous lesquelles vivaient cent nations étaient écrites en latin, et le grec servait d'amusement; le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouailles partait pour l'Asie mineure, sûr d'être entendu par-tout sur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On se trouvait citoyen de toutes les villes, sur le Danube comme sur le Guadalquivir. Aujourd'hui un bergamasque, qui voyage dans les petits cantons suisses, dont il n'est séparé que par une montagne, a besoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'est un des plus grands fléaux de la vie.

## SECTION II.

La vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel: Allons, élevons une tour dont le sommet touche au ciel, et rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. L'entreprise fut faite du temps

d'un nommé Phaleg, qui comptait le bon homme Noé pour son cinquième aïeul. L'architecture et tous les arts qui l'accompagnent avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. S. Jérôme, le même qui a vu des faunes et des satyres, n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel; mais il assure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'est bien peu de chose. L'ancien livre Jacult, écrit par un des plus doctes juifs, démontre que sa hauteur était de quatre-vingt et un mille pieds juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied juif était à peu près de la longueur du pied grec. Cette dimension est bien plus vraisemblable que celle de Jérôme. Cette tour subsiste encore, mais elle n'est plus tout-à-fait si haute. Plusieurs voyageurs très véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'Adam mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converser; mais consultez le révérend père dom Calmet. C'est un homme d'un esprit fin et d'une profonde philosophie; il vous expliquera la chose. Je ne sais pas pourquoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion, car *Ba* signifie père dans les langues orientales, et *Bel* signifie Dieu; Babel signifie la ville de Dieu, la ville sainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion, soit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingt-et un mille pieds juifs, soit parce que les langues se confondirent; et c'est évidemment depuis ce temps-

là que les Allemands n'entendent plus les Chinois; car il est clair, selon le savant Bochard, que le chinois est originairement la même langue que le haut allemand.

## BACCHUS.

De tous les personnages véritables ou fabuleux de l'antiquité profane, Bacchus est le plus important pour nous, je ne dis point par la belle invention que tout l'univers, excepté les Juifs, lui attribua, mais par la prodigieuse ressemblance de son histoire fabuleuse avec les aventures véritables de Moïse.

Les anciens poëtes font naître Bacchus en Egypte; il est exposé sur le Nil; et c'est de là qu'il est nommé Mises par le premier Orphée; ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux*, à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien qu'on n'entend plus. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée Nisa, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il passa la mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite et à gauche pour le laisser passer; l'Hidaspe en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter; deux rayons lumineux lui sortaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrse; il grava ses lois

sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Egypte de dix plaies pour être la copie parfaite de Moïse.

Vossius est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranche Huet l'a poussé tout aussi loin ; mais il ajoute, dans sa Démonstration évangélique, que non-seulement Moïse est Bacchus, mais qu'il est encore Osiris et Typhon. Il ne s'arrête pas en si beau chemin ; Moïse, selon lui, est Esculape, Amphion, Apollon, Adonis, Priape même. Il est assez plaisant que Huet, pour prouver que Moïse est Adonis, se fonde sur ce que l'un et l'autre ont gardé des moutons :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Adonis et Moïse ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il est Priape est qu'on peignait quelquefois Priape avec un âne, et que les Juifs passèrent chez les Gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'est pas canonique, c'est que la verge de Moïse pouvait être comparée au sceptre de Priape (1) : *Sceptrum tribuitur Priapo, virga Mosi.* Ces démonstrations ne sont pas celles d'Euclide.

Nous ne parlerons point ici des Bacchus plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troie, et que les Grecs célébrèrent comme un fils de Jupiter enfermé dans sa cuisse.

---

(1) *Demonst. evangel,* pag. 79, 87, 110.

Nous nous arrêtons à celui qui passa pour être né sur les confins de l'Egypte, et pour avoir fait tant de prodiges. Notre respect pour les livres sacrés juifs ne nous permet pas de douter que les Egyptiens, les Arabes, et ensuite les Grecs, n'aient voulu imiter l'histoire de Moïse. La difficulté consistera seulement à savoir comment ils auront pu être instruits de cette histoire incontestable.

A l'égard des Egyptiens, il est très vraisemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de Moïse, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'historien Josephe et Philon n'auraient pas manqué de se prévaloir de ce mot. Josephe, dans sa Réponse à Appion, se fait un devoir de citer tous les auteurs d'Egypte qui ont fait mention de Moïse; et il n'en trouve aucun qui rapporte un seul de ses miracles. Aucun juif n'a jamais cité un auteur égyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Egypte, du passage miraculeux de la mer Rouge, etc. Ce ne peut donc être chez les Egyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle scandaleux du divin Moïse avec le profane Bacchus.

Il est de la plus grande évidence que si un seul auteur égyptien avait dit un mot des grands miracles de Moïse, toute la synagogue d'Alexandrie, toute l'église disputante de cette fameuse ville, auraient cité ce mot, et en auraient triomphé, chacune à sa manière. Athénagore, Clément, Origène, qui disent tant de choses inutiles, auraient rapporté mille fois ce passage nécessaire : c'eût été le plus

fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond silence ; donc ils n'avaient rien à dire. Mais aussi comment s'est-il pu faire qu'aucun égyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Egypte, qui ensanglanta le Nil, et qui noya dans la mer le roi et toute l'armée ? etc. etc. etc.

Tous nos historiens avouent qu'un Clodvic, un sicambre, subjugua la Gaule avec une poignée de barbares : les Anglais sont les premiers à dire que les Saxons, les Danois et les Normands vinrent tour à tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le crierait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvantables de Moïse, de Josué, de Gédéon, de Samson et de tant de prophètes : l'univers s'est tu cependant. O profondeur ! D'un côté il est palpable que tout cela est vrai, puisque tout cela se trouve dans la sainte Ecriture approuvée par l'Eglise ; de l'autre il est incontestable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la Providence, et soumettons-nous.

Les Arabes, qui ont toujours aimé le merveilleux, sont probablement les premiers auteurs des fables inventées sur Bacchus, adoptées bientôt et embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes et les Grecs auraient-ils puisé chez les Juifs ? On sait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au temps des Ptolomées ; ils regardaient cette communication comme un sacrilége ; et Josephe même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que

Dieu avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien Théopompe, ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours; et le poëte tragique Théodecte devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que Flavien Josephe donne dans sa réponse à Appion de ce que l'histoire juive a été si long-temps inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi Josias; et cet exemplaire encore avait été long-temps oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de Saphan scribe du pontife Helcias, qui le porta au roi.

Cette aventure arriva, selon le livre IV des Rois, six cent vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cents ans après Homère, et dans les temps les plus florissans de la Gréce. Les Grecs savaient alors à peine qu'il y eût des hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encore leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'Esdras les restaurât au bout de soixante et dix ans; et il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de Bacchus courait toute la Gréce.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'histoire juive, ils y auraient pris des faits plus intéressans pour le genre humain. Les aventures d'Abraham, celles de Noé, de Mathusalem, de Seth, d'Enoch, de Caïn, d'Eve, de son funeste serpent, de l'arbre de la science; tous ces noms leur ont été

de tout temps inconnus : et ils n'eurent une faible connaissance du peuple juif que long-temps après la révolution que fit Alexandre en Asie et en Europe. L'historien Josephe l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le commencement de sa Réponse à Appion, qui (par parenthèse) était mort quand il lui répondit ; car Appion mourut sous l'empereur Claude ; et Josephe écrivit sous Vespasien.

(1) « Comme le pays que nous habitons est éloi« gné de la mer, nous ne nous appliquons point au « commerce, et n'avons point de communication « avec les autres nations. Nous nous contentons de « cultiver nos terres, qui sont très fertiles, et tra« vaillons principalement à bien élever nos enfans, « parce que rien ne nous paraît si nécessaire que de « les instruire dans la connaissance de nos saintes « lois, et dans une véritable piété qui leur inspire « le desir de les observer. Ces raisons ajoutées à ce « que j'ai dit, et à cette manière de vie qui nous est « particulière, font voir que dans les siècles passés « nous n'avons point eu de communication avec les « Grecs, comme ont eu les Egyptiens et les Phé« niciens...... Y a-t-il donc sujet de s'étonner que « notre nation n'étant point voisine de la mer, « n'affectant point de rien écrire, et vivant en « la manière que je l'ai dit, elle ait été peu « connue ? »

Après un aveu aussi authentique du juif le plus

---

(1) Réponse de Josephe. Traduction d'Arnaud d'Andilli, chapitre V.

entêté de l'honneur de sa nation qui ait jamais écrit, on voit assez qu'il est impossible que les anciens Grecs eussent pris la fable de Bacchus dans les livres sacrés des Hébreux, ni même aucune autre fable, comme le sacrifice d'Iphigénie, celui du fils d'Idoménée, les travaux d'Hercule, l'aventure d'Eurydice, etc. : la quantité d'anciens récits qui se ressemblent est prodigieuse. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en histoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux esprits se rencontrent ? Enfin, Dieu l'a permis ; cela doit suffire. Qu'importe que les Arabes et les Grecs aient dit les mêmes choses que les Juifs ? Ne lisons l'ancien Testament que pour nous préparer au nouveau, et ne cherchons dans l'un et dans l'autre que des leçons de bienfesance, de modération, d'indulgence et d'une véritable charité.

## ROGER BACON.

Vous croyez que Roger Bacon, ce fameux moine du treizième siècle, était un très grand homme, et qu'il avait la vraie science, parce qu'il fut persécuté et condamné dans Rome à la prison par des ignorans. C'est un grand préjugé en sa faveur, je l'avoue ; mais n'arrive-t-il pas tous les jours que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, et que des fous font payer l'amende à d'autres fous ? Ce monde-ci a été long-temps sem-

blable aux petites-maisons, dans lesquelles celui qui se croit le Père éternel anathématise celui qui se croit le S. Esprit ; et ces aventures ne sont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses qui le rendirent recommandable, il faut premièrement compter sa prison, ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit que tous les livres d'Aristote n'étaient bons qu'à brûler : et cela dans un temps où les scolastiques respectaient Aristote beaucoup plus que les jansénistes ne respectent saint Augustin. Cependant Roger Bacon a-t-il fait quelque chose de mieux que la Poétique, la Rhétorique et la Logique d'Aristote? Ces trois ouvrages immortels prouvent assurément qu'Aristote était un très grand et très beau génie, pénétrant, profond, méthodique ; et qu'il n'était mauvais physicien que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique, lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon, dans son meilleur ouvrage, où il traite de la lumière et de la vision, s'exprime-t-il beaucoupplus clairement qu'Aristote, quand il dit : « La lumière fait par voie de multiplication son « espèce lumineuse, et cette action est appelée uni- « voque et conforme à l'agent ; il y a une autre « multiplication équivoque, par laquelle la lu- « mière engendre *la chaleur*, et la chaleur la pu- « tréfaction ? »

Ce Roger d'ailleurs vous dit qu'on peut prolonger la vie avec du sperma ceti, et de l'aloès, et de la chair de dragon, mais qu'on peut se rendre immortel avec la pierre philosophale. Vous pensez bien

qu'avec ces beaux secrets il possédait encore tous ceux de l'astrologie judiciaire sans exception : aussi assure-t-il bien positivement, dans son *Opus majus*, que la tête de l'homme est soumise aux influences du bélier, son cou à celle du taureau, et ses bras au pouvoir des gémeaux, etc. Il prouve même ces belles choses par l'expérience, et il loue beaucoup un grand astrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin, de mettre un emplâtre sur la jambe d'un malade, parce que le soleil était alors dans le signe du verseau, et que le verseau est mortel pour les jambes sur lesquelles on applique des emplâtres.

C'est une opinion assez généralement répandue, que notre Roger fut l'inventeur de la poudre à canon. Il est certain que de son temps on était sur la voie de cette horrible découverte ; car je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les temps, et que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits et les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur. qui inventent des choses admirables, sur lesquelles ensuite les savans raisonnent.

Voici mot à mot ce fameux passage de Roger Bacon touchant la poudre à canon; il se trouve dans son *Opus majus*, page 474, édit. de Londres : « Le « feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau « ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux dont l'ex- « plosion fait tant de bruit, que si on les allumait

« subitement et de nuit, une ville et une armée ne « pourraient le soutenir : les éclats de tonnerre ne « pourraient leur être comparés. Il y en a qui ef- « fraient tellement la vue, que les éclairs des nues « la troublent moins : on croit que c'est par de tels « artifices, que Gédéon jeta la terreur dans l'armée « des Madianites. Et nous en avons une preuve dans « ce jeu d'enfans, qu'on fait par tout le monde. On « enfonce du salpêtre avec force dans une petite « balle de la grosseur d'un pouce ; on la fait crever « avec un bruit si violent qu'il surpasse le rugisse- « ment du tonnerre ; et il en sort une plus grande « exhalaison de feu que celle de la foudre. » Il paraît évidemment que Roger Bacon ne connaissait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de salpêtre mise sur le feu. Il y a encore bien loin de là à la poudre à canon, dont Roger ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une chose me surprend davantage, c'est qu'il ne connut pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de son temps commençait à être connue en Italie ; mais en récompense il savait très bien le secret de la baguette de coudrier, et beaucoup d'autres choses semblables, dont il traite dans sa Dignité de l'art expérimental.

Cependant, malgré ce nombre effroyable d'absurdités et de chimères, il faut avouer que ce Bacon était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle ? me direz-vous ; c'était celui du gouvernement féodal et des scolastiques. Figurez-vous

les Samoïédes et les Ostiaques, qui auraient lu Aristote et Avicenne ; voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie et d'optique, et c'est ce qui le fit passer à Rome et à Paris pour un sorcier. Il ne savait pourtant que ce qui est dans l'arabe Alhazen ; car dans ce temps-là on ne savait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins et les astrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation ; mais le docteur était arabe ou juif.

Transportez ce Bacon au temps où nous vivons, il serait sans doute un très grand homme C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du temps où il vivait : cet or aujourd'hui serait épuré.

Pauvres humains que nous sommes ! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison !

# BADAUD.

Quand on dira que *badaud* vient de l'italien *badare*, qui signifie *regarder, s'arrêter, perdre son temps*, on ne dira rien que d'assez vraisemblable. Mais il serait ridicule de dire avec le dictionnaire de Trévoux, que *badaud* signifie sot, niais, ignorant, *stolidus, stupidus, bardus*, et qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'est uniquement parce-qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, et par

conséquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui se disent des injures, ou un charretier dont la charrette sera renversée, et qu'ils ne releveront pas. Il y a des badauds partout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

## BAISER.

J'EN demande pardon aux jeunes gens et aux jeunes demoiselles; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les savans et les gens sérieux, auxquels il ne convient guère.

Il n'est que trop question de baiser dans les comédies du temps de Molière. Champagne, dans la comédie de la Mère coquette, de Quinault, demande des baisers à Laurette; elle lui dit:

Tu n'es donc pas content? vraiment c'est une honte;
Je t'ai baisé deux fois.

Champagne lui répond:

Quoi! tu baises par compte?

Les valets demandaient toujours des baisers aux soubrettes; on se baisait sur le théâtre. Cela était d'ordinaire très fade et très insupportable, sur-tout dans des acteurs assez vilains, qui fesaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baisers, qu'il en aille chercher dans le *Pastor fido;* il y a un chœur entier où il

n'est parlé que de baisers (1); et la pièce n'est fondée que sur un baiser que Mirtillo donna un jour à la belle Amarilli au jeu de Colin Maillard, *un baccio molto saporito.*

On connaît le chapitre sur les baisers, dans lequel Jean de la Caza, archevêque de Bénévent, dit qu'on peut se baiser de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez, qui ne peuvent s'approcher que difficilement; et il conseille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baiser était une manière de saluer très ordinaire dans toute l'antiquité. Plutarque rapporte que

---

(1) Sacci pura bocca curiosa e scaltra
O seno, o fronte, o mano: unqua non sia
Che parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice sia
Se non la bocca; ove l'una alma e l'altra
Corre, e si baccia anche ella, e con vivaci
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel' tesore,
Di baccianti rubini, etc.

Il y a quelque chose de semblable dans ces vers français, dont on ignore l'auteur.

De cent baisers, dans votre ardente flamme,
Si vous pressez belle gorge et beaux bras,
C'est vainement; ils ne les rendent pas.
Baisez la bouche, elle répond à l'ame.
L'ame se colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'ivoire, à la langue amoureuse;
Ame contre ame alors est fort heureuse,
Deux n'en font qu'une; et c'est un paradis.

les conjurés, avant de tuer César, lui baisèrent le visage, la main et la poitrine. Tacite dit que, lorsque son beau-père Agricola revint de Rome, Domitien le reçut avec un froid baiser, ne lui dit rien, et le laissa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à saluer son supérieur en le baisant, appliquait sa bouche à sa propre main, et lui envoyait ce baiser, qu'on lui rendait de même, si on voulait.

On employait même ce signe pour adorer les dieux. Job, dans sa Parabole (1), qui est peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit « qu'il n'a « point adoré le soleil et la lune comme les autres « Arabes, qu'il n'a point porté sa main à sa bouche « en regardant ces astres. »

Il ne nous est resté, dans notre occident, de cet usage si antique, que la civilité *puérile et honnête*, qu'on enseigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de baiser leur main droite quand on leur donne quelque sucrerie.

C'était une chose horrible de trahir en baisant; c'est ce qui rend l'assassinat de César encore plus odieux. Nous connaissons assez les baisers de Judas: ils sont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de David, étant fort jaloux d'Amaza, autre capitaine, lui dit (2): « Bon-« jour, mon frère; et il prit de sa main le menton

---

(1) Job, chap. XXXI.
(2) Liv. II des Rois, chap. II.

« d'Amaza pour le baiser, et de l'autre main il tira « sa grande épée, et l'assassina d'un seul coup si « terrible, que toutes ses entrailles lui sortirent du « corps. »

On ne trouve aucun baiser dans les autres assassinats assez fréquens qui se commirent chez les Juifs, si ce n'est peut-être les baisers que donna Judith au capitaine Holoferne, avant de lui couper la tête dans son lit lorsqu'il fut endormi, mais il n'en est pas fait mention, et la chose n'est que vraisemblable.

Dans une tragédie de Shakespeare, nommée Othello, cet Othello, qui est un nègre, donne deux baisers à sa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens; mais des partisans de Shakespeare disent que c'est la belle nature, surtout dans un nègre.

Lorsqu'on assassina Jean Galeas Sforza, dans la cathédrale de Milan, le jour de S. Etienne; les deux Médicis, dans l'église de la Reparata; l'amiral Coligni, le prince d'Orange, le maréchal d'Ancre, les frères Wit, et tant d'autres; du moins on ne les baisa pas.

Il y avait chez les anciens je ne sais quoi de symbolique et de sacré attaché au baiser, puisqu'on baisait les statues des dieux et leurs barbes quand les sculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés se baisaient aux mystères de Cérès, en signe de concorde.

Les premiers chrétiens et les premières chrétiennes se baisaient à la bouche dans leurs agapes.

Ce mot signifiait *repas d'amour*. Ils se donnaient le saint baiser, le baiser de paix, le baiser de frère et de sœur, *agion philema*. Cet usage dura plus de quatre siècles, et fut enfin aboli à cause des conséquences. Ce furent ces baisers de paix, ces agapes d'amour, ces noms de *frère* et de *sœur*, qui attirèrent longtemps aux chrétiens peu connus ces imputations de débauche dont les prêtres de Jupiter et les prêtresses de Vesta les chargèrent. Vous voyez dans Pétrone, et dans d'autres auteurs profanes, que les dissolus se nommaient *frère* et *sœur*. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms signifiaient les mêmes infamies. Ils servirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accusations dans l'empire romain.

Il y eut dans le commencement dix-sept sociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les juifs, en comptant les deux espèces de samaritains. Les sociétés qui se flattaient d'être les plus orthodoxes accusaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnostique*, qui fut d'abord si honorable, et qui signifiait *savant*, *éclairé*, *pur*, devint un terme d'horreur et de mépris, un reproche d'hérésie. S. Epiphane, au troisième siècle, prétendait qu'ils se chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes et femmes; qu'ensuite ils se donnaient des baisers fort impudiques, et qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baisers; que le mari disait à sa femme, en lui présentant un jeune initié: *Fais l'agape avec mon frère*; et qu'ils fesaient l'agape.

Nous n'osons répéter ici dans la chaste langue

française ce que S. Epiphane ajoute en grec (1). Nous dirons seulement que peut-être on en imposa un

(1) En voici la traduction littérale en latin (*) : « Post-« quàm enim inter se permixti fuerunt per scortationis « affectum; insuper blasphemiam suam in cœlum exten-« dunt. Et suscipit quidem muliercula, itemque vir, flu-« xum à masculo in proprias suas manus; et stant ad cœ-« lum intuentes; et immunditiam in manibus habentes, « precantur nimirùm stratiotici quidem et gnostici appel-« lati, ad patrem, ut aiunt, universorum, offerentes ip-« sum hoc quod in manibus habent, et dicunt : Offerimus « tibi hoc donum, corpus Christi. Et sic ipsum edunt, as-« sumentes suam ipsorum immunditiam, et dicunt : Hoc « est corpus Christi, et hoc est pascha. Ideò patiuntur cor-« pora nostra, et coguntur confiteri passionem Christi. « Eodem verò modo etiam de feminâ, ubi contigerit « ipsam in sanguinis fluxu esse, menstruum collectum ab « ipsâ immunditiâ sanguinem acceptum in communi edunt; « et hic est (inquiunt) sanguis Christi. »

Comment saint Epiphane eût-il reproché des turpitudes si exécrables à la plus savante des premières sociétés chrétiennes, si elle n'avait pas donné lieu à ces accusations? comment osa-t-il les accuser s'ils étaient innocens? Ou saint Epiphane était le plus grand extravagant des calomniateurs, ou ces gnostiques étaient les dissolus les plus infâmes, et en même temps les plus détestables hypocrites qui fussent sur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment sauver le berceau de notre Eglise triomphante des horreurs d'un tel scandale? Certes rien n'est plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, à nous faire sentir notre extrême misère.

(*) *Epiphane contrà hæres.* liv. I, tome II.

peu à ce saint, qu'il se laissa trop emporter à son zèle, et que tous les hérétiques ne sont pas de vilains débauchés.

La secte des piétistes, en voulant imiter les premiers chrétiens, se donne aujourd'hui des baisers de paix en sortant de l'assemblée, et en s'appelant *mon frère, ma sœur ;* c'est ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiste fort jolie et fort humaine. L'ancienne coutume était de baiser sur la bouche ; les piétistes l'ont soigneusement conservée.

Il n'y avait point d'autre manière de saluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre ; c'était le droit des cardinaux de baiser les reines sur la bouche, et même en Espagne. Ce qui est singulier, c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France, où les dames eurent toujours plus de liberté que par-tout ailleurs ; mais *chaque pays a ses cérémonies*, et il n'y a point d'usage si général, que le hasard et l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première visite d'un seigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ses moustaches. « C'est une déplaisante coutume, « dit Montaigne (1), et injurieuse à nos dames, d'a- « voir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets « à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit ». Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune et jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille et laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches

(1) Liv. III, chap. V.

et vermeilles de vingt à vingt-cinq ans; et c'est ce qui fit abolir enfin la cérémonie du baiser dans les mystères et dans les agapes. C'est ce qui fit enfermer les femmes chez les orientaux, afin qu'elles ne baisassent que leurs pères et leurs frères; coutume long-temps introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire qui va de la bouche au cœur, et de là plus bas; tant la nature a tout préparé avec l'industrie la plus délicate! Les petites glandes des lèvres, leur tissu spongieux, leurs mamelons veloutés, la peau fine, chatouilleuse, leur donnent un sentiment exquis et voluptueux, lequel n'est pas sans analogie avec une partie plus cachée et plus sensible encore. La pudeur peut souffrir d'un baiser long-temps savouré entre deux piétistes de dix-huit ans.

Il est à remarquer que l'espèce humaine, les tourterelles, et les pigeons, sont les seuls qui connaissent les baisers; de là est venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abusé. Le baiser, destiné par la nature à la bouche, a été prostitué souvent à des membranes qui ne semblaient pas faites pour cet usage. On sait de quoi les templiers furent accusés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce sujet intéressant, quoique Montaigne dise : « Il en faut parler sans vergogne; nous prononçons « hardiment tuer, dérober, trahir; et de cela nous « n'oserions parler qu'entre les dents. »

# BALA, BATARDS.

Bala, servante de Rachel, et Zelpha, servante de Lia, donnèrent chacune deux enfans au patriarche Jacob; et vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, aussi-bien que les huit autres enfans mâles que Jacob eut des deux sœurs Lia et Rachel. Il est vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction, au lieu que Guillaume le bâtard hérita de la Normandie.

Thierri, bâtard de Clovis, hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par son père.

Plusieurs rois d'Espagne et de Naples ont été bâtards.

En Espagne, les bâtards ont toujours hérité. Le roi Henri de Transtamare ne fut point regardé comme roi illégitime, quoiqu'il fût enfant illégitime; et cette race de bâtards, fondue dans la maison d'Autriche, a régné en Espagne jusqu'à Philippe V.

La race d'Arragon, qui régnait à Naples du temps de Louis XII, était bâtarde. Le comte de Dunois signait, *le bâtard d'Orléans*; et l'on a conservé long-temps des lettres du duc de Normandie, roi d'Angleterre, signées, *Guillaume le bâtard.*

En Allemagne, il n'en est pas de même; on veut des races pures; les bâtards n'héritent jamais des fiefs, et n'ont point d'état. En France, depuis long-temps, le bâtard d'un roi ne peut être prêtre sans une dispense de Rome; mais il est prince sans dif-

ficulté, dès que le roi le reconnait pour le fils de son péché, fût-il bâtard adultérin de père et de mère. Il en est de même en Espagne. Le bâtard d'un roi d'Angleterre ne peut être prince, mais duc. Les batards de Jacob ne furent ni ducs ni princes, ils n'eurent point de terres; et la raison est que leur père n'en avait point; mais on les appela depuis *patriarches*, comme qui dirait archipères.

On a demandé si les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour. Il est vrai que le pape Jean XI était bâtard du pape Sergius III et de la fameuse Marozie; mais un exemple n'est pas une loi. (Voyez à l'article *Loi*, comme toutes les lois et tous les usages se contredisent.)

# BANNISSEMENT.

Bannissement à temps ou à vie, peine à laquelle on condamne les délinquans, ou ceux qu'on veut faire passer pour tels.

On bannissait, il n'y a pas bien long-temps, du ressort de la juridiction un petit voleur, un petit faussaire, un coupable de voie de fait. Le résultat était qu'il devenait grand voleur, grand faussaire et meurtrier dans une autre juridiction. C'est comme si nous jetions dans les champs de nos voisins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres.

Ceux qui ont écrit sur le droit des gens se sont fort tourmentés pour savoir au juste si un homme qu'on a banni de sa patrie est encore de sa patrie.

C'est à-peu-près comme si l'on demandait si un joueur qu'on a chassé de la table du jeu est encore un des joueurs.

S'il est permis à tout homme par le droit naturel de se choisir sa patrie, celui qui a perdu le droit de citoyen peut à plus forte raison se choisir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ses anciens concitoyens? Il y en a mille exemples. Combien de protestans français naturalisés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont servi contre la France, et contre des armées où étaient leurs parens et leurs propres frères! Les Grecs qui étaient dans les armées du roi de Perse ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France. C'est encore pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni; car, après tout, il semble moins mal-honnête de tirer l'épée pour se venger que de la tirer pour de l'argent.

## BANQUE.

La banque est un trafic d'espèces contre du papier, etc.

Il y a des banques particulières, et des banques publiques.

Les banques particulières consistent en lettres-de-change qu'un particulier vous donne pour recevoir votre argent au lieu indiqué. Le banquier prend un demi pour cent, et son correspondant chez qui vous allez prend aussi un demi pour cent quand il vous

paie. Ce premier gain est convenu entre eux sans en avertir le porteur.

Le second gain, beaucoup plus considérable, se fait sur la valeur des espèces. Ce gain dépend de l'intelligence du banquier et de l'ignorance du remetteur d'argent. Les banquiers ont entre eux une langue particulière, comme les chimistes; et le passant qui n'est pas initié à ces mystères en est toujours la dupe. Ils vous disent, par exemple: Nous remettons de Berlin à Amsterdam *l'incertain* pour le *certain;* le change est haut, il est à trente-quatre, trente-cinq; et avec ce jargon il se trouve qu'un homme qui croit les entendre perd six ou sept pour cent; de sorte que s'il fait environ quinze voyages à Amsterdam, en remettant toujours son argent par lettres-de-change, il se trouvera que ses deux banquiers auront eu à la fin tout son bien. C'est ce qui produit d'ordinaire à tous les banquiers une grande fortune. Si on demande ce que c'est que *l'incertain* pour le *certain*, le voici:

Les écus d'Amsterdam ont un prix fixe en Hollande, et leur prix varie en Allemagne. Cent écus ou patagons de Hollande, argent de banque, sont cent écus de soixante sous chacun: il faut partir de là, et voir ce que les Allemands leur donnent pour ces cent écus.

Vous donnez au banquier d'Allemagne, ou cent trente, ou cent trente-un, ou cent trente-deux risdales, etc.; et c'est là l'incertain. Pourquoi cent trente-un risdales ou cent trente-deux? parceque l'argent d'Allemagne passe pour être plus faible de titre que celui de Hollande.

Vous êtes censé recevoir poids pour poids et titre pour titre; il faut donc que vous donniez en Allemagne un plus grand nombre d'écus, puisque vous les donnez d'un titre inférieur.

Pourquoi tantôt cent trente-deux ou cent trente-trois écus, ou quelquefois cent trente-six? C'est que l'Allemagne a plus tiré de marchandises qu'à l'ordinaire de la Hollande: l'Allemagne est débitrice, et alors les banquiers d'Amsterdam exigent un plus grand profit, ils abusent de la nécessité où l'on est; et quand on tire sur eux, ils ne veulent donner leur argent qu'à un prix fort haut. Les banquiers d'Amsterdam disent aux banquiers de Francfort ou de Berlin : Vous nous devez, et vous tirez encore de l'argent sur nous : donnez-nous donc cent trente six écus pour cent patagons.

Ce n'est là encore que la moitié du mystere. J'ai donné à Berlin treize cent soixante écus, et je vais à Amsterdam avec une lettre-de-change de mille écus, ou patagons. Le banquier d'Amsterdam me dit : Voulez-vous de l'argent courant, ou de l'argent de banque? Je lui réponds que je n'entends rien à ce langage, et que je le prie de faire pour le mieux. Croyez-moi, me dit il, prenez de l'argent courant. Je n'ai pas de peine à le croire.

Je pense recevoir la valeur de ce que j'ai donné à Berlin; je crois, par exemple, que si je rapportais sur le-champ à Berlin l'argent qu'il me compte, je ne perdrais rien; point du tout, je perds encore sur cet article, et voici comment : ce qu'on appelle argent de banque en Hollande est supposé l'argent déposé en 1609 à la caisse publique, à la banque

générale. Les patagons déposés y furent reçus pour soixante sous de Hollande, et en valaient soixante-trois. Tous les gros paiemens se font en billets sur la banque d'Amsterdam; ainsi je devais recevoir soixante-trois sous à cette banque pour un billet d'un écu. J'y vais, ou bien je négocie mon billet, et je ne reçois que soixante-deux sous et demi, ou soixante-deux sous, pour mon patagon de banque; c'est pour la peine de ces messieurs, ou pour ceux qui m'escomptent mon billet; cela s'appelle l'*agio*, du mot italien *aider:* on m'aide donc à perdre un sou par écu, et mon banquier m'aide encore davantage en m'épargnant la peine d'aller aux changeurs: il me fait perdre deux sous, en me disant que l'*agio* est fort haut, que l'argent est fort cher; il me vole, et je le remercie.

Voilà comme se fait la banque des négocians, d'un bout de l'Europe à l'autre.

La banque d'un Etat est d'un autre genre: ou c'est un argent que les particuliers déposent pour leur seule sûreté, sans en tirer de profit, comme on fit à Amsterdam en 1609, et à Roterdam en 1636; ou c'est une compagnie autorisée qui reçoit l'argent des particuliers pour l'employer à son avantage, et qui paie aux déposans un intérêt; c'est ce qui se pratique en Angleterre, où la banque autorisée par le parlement donne quatre pour cent aux propriétaires.

En France on voulut établir une banque de l'Etat sur ce modèle, en 1717. L'objet était de payer avec les billets de cette banque toutes les dépenses courantes de l'Etat, de recevoir les impositions en

même paiement et d'acquitter tous les billets, de donner sans aucun décompte tout l'argent qui serait tiré sur la banque, soit par les regnicoles, soit par l'étranger, et par-là de lui assurer le plus grand crédit. Cette opération doublait réellement les espèces en ne fabriquant de billets de banque qu'autant qu'il y avait d'argent courant dans le royaume, et les triplait, si en fesant deux fois autant de billets qu'il y avait de monnaie, on avait soin de faire les paiemens à point nommé; car la caisse ayant pris faveur, chacun y eût laissé son argent, et non seulement on eût porté le crédit au triple, mais on l'eût poussé encore plus loin, comme en Angleterre. Plusieurs gens de finance, plusieurs gros banquiers jaloux du sieur Law, inventeur de cette banque, voulurent l'anéantir dans sa naissance; ils s'unirent avec des négocians hollandais, et tirèrent sur elle tout son fonds en huit jours. Le gouvernement, au lieu de fournir de nouveaux fonds pour les paiemens, ce qui était le seul moyen de soutenir la banque, imagina de punir la mauvaise volonté de ses ennemis en portant par un édit la monnaie un tiers au-delà de sa valeur; de sorte que quand les agens hollandais vinrent pour recevoir les derniers paiemens, on ne leur paya en argent que les deux tiers réels de leurs lettres de change; mais ils n'avaient plus que peu de chose à retirer. Leurs grands coups avaient été frappés; la banque était épuisée; ce haussement de la valeur numéraire des espèces acheva de la décrier. Ce fut la première époque du bouleversement du fameux système de Law. Depuis ce temps il n'y eut plus en France de banque publique;

et ce qui n'était pas arrivé à la Suède, à Venise, à l'Angleterre, à la Hollande, dans les temps le plus désastreux, arriva à la France au milieu de la paix et de l'abondance.

Tous les bons gouvernemens sentent les avantages d'une banque d'Etat; cependant la France et l'Espagne n'en ont point: c'est à ceux qui sont à la tête de ces royaumes d'en pénétrer la raison.

## BANQUEROUTE.

On connaissait peu de banqueroutes en France avant le seizième siecle. La grande raison, c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des lombards, des juifs prêtaient sur gage au denier dix: on commerçait argent comptant. Le change, les remises en pays étranger, étaient un secret ignoré de tous les juges.

Ce n'est pas que beaucoup de gens ne se ruinassent; mais cela ne s'appelait point *banqueroute;* on disait *déconfiture;* ce mot est plus doux à l'oreille. On se servait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais; mais rompture ne sonne pas si bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie, *bancorotto, bancarotta, gambarotta e la giustizia non impicar.* Chaque négociant avait son banc dans la place du change; et quand il avait mal fait ses affaires, qu'il se déclarait *fallito*, et qu'il abandonnait son bien à ses créanciers moyennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui, il était libre et

réputé très galant homme; on n'avait rien à lui dire, son banc était cassé, *banco rotto, banca rotta;* il pouvait même dans certaines villes garder tous ses biens et frustrer ses créanciers, pourvu qu'il s'assît le derrière nu sur une pierre en présence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *solvere aut in ære aut in cute*, payer de son argent ou de sa peau. Mais cette coutume n'existe plus; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre, et dans d'autres pays, on se déclare banqueroutier dans les gazettes. Les associés et les créanciers s'assemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cafés, et ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a souvent de frauduleuses, il a fallu les punir. Si elles sont portées en justice, elles sont par-tout regardées comme un vol, et les coupables par-tout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'est pas vrai qu'on ait statué en France peine de mort contre les banqueroutiers sans distinction. Les simples faillites n'emportent aucune peine; les banqueroutiers frauduleux furent soumis à la peine de mort aux états d'Orléans sous Charles IX, et aux états de Blois en 1686; mais ces édits renouvelés par Henri IV ne furent que comminatoires.

Il est trop difficile de prouver qu'un homme s'est déshonoré exprès, et a cédé volontairement tous ses biens a ses créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'est contenté de mettre le malheureux au

pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banqueroutier soit un mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de Louis XIV, et pendant la régence. Le triste état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce, obligèrent le gouvernement, en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722 et 1726, à faire suspendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les discussions de ces procès furent renvoyées aux juges consuls; c'est une juridiction de marchands très experts dans ces cas, et plus faite pour entrer dans ces détails de commerce, que des parlemens, qui ont toujours été plus occupés des lois du royaume que de la finance. Comme l'Etat fesait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables banqueroutiers frauduleux ; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaissance perdit quatre-vingt mille francs à la banqueroute d'un magistrat *important*, qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père, et qui, outre l'*importance* de sa charge et de sa personne, possédait encore une dignité assez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela ; et monsieur son fils, qui avait acheté aussi une

charge *importante*, s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit, ne doutant pas de sa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. L'*important* lui manda qu'il protégerait toujours les gens de lettres, s'enfuit, et ne paya rien.

# BAPTÊME,

### MOT GREC QUI SIGNIFIE IMMERSION.

## SECTION I.

NOUS ne parlons point du baptême en théologiens; nous ne sommes que de pauvres gens de lettres qui n'entrerons jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens, de temps immémorial, se plongeaient et se plongent encore dans le Gange. Les hommes, qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Égypte pour les prêtres et pour les initiés.

O nimiùm faciles qui tristia crimina cædis
Fluminéâ tolli posse putatis aquâ!

Le vieux Boudier, à l'âge de quatre-vingts ans, traduisit comiquement ces deux vers:

C'est une drôle de maxime
Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même,

Dieu daigna consacrer cette coutume chez le peuple hébreux. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine; ils étaient appelés *prosélytes de domicile*.

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision, mais seulement à embrasser les sept préceptes des noachides, et à ne sacrifier à aucun dieu des étrangers. Les prosélytes de justice étaient circoncis et baptisés; on baptisait aussi les femmes prosélytes, toutes nues, en présence de trois hommes.

Les juifs les plus dévots venaient recevoir le baptème de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'est pourquoi on courut à S. Jean, qui baptisait dans le Jourdain. Jésus-Christ même, qui ne baptisa jamais personne, daigna recevoir le baptême de Jean. Cet usage ayant été long-temps un accessoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix, de notre Sauveur même; il devint le principal rite et le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous Juifs. Les chrétiens de la Palestine conservèrent très long-temps la circoncision. Les chrétiens de S. Jean ne reçurent jamais le baptême du Christ.

Plusieurs autres sociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge, déterminées à cette étonnante opération par ces paroles de S. Jean-Baptiste, rapportées par S. Luc : « Je baptise par l'eau, mais celui qui vient après moi baptisera par le feu. »

Les séleuciens, les herminiens et quelques autres en usaient ainsi. Ces paroles, *il baptisera par le feu*,

n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont S. Luc et S. Matthieu parlent. La plus vraisemblable, peut-être, est que c'était une allusion à l'ancienne coutume des dévots à la déesse de Syrie, qui, après s'être plongés dans l'eau, s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était superstition chez les misérables hommes; et Jésus substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace et divin, à ces superstitions ridicules. (1)

---

(1) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou et au poignet, afin de mieux faire savoir par ces marques apparentes, qu'on était initié et qu'on appartenait à la déesse. Voyez le chapitre de la déesse de Syrie, écrit par un initié et inséré dans Lucien. Plutarque, dans son Traité de la superstition, dit que cette déesse donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui, après avoir défendu de manger de l'ixion, du griffon, du chameau, de l'anguille, etc., dit (*) : « Si vous n'observez pas ces commandemens, vous « serez maudits, etc.... Le Seigneur vous donnera des ul- « cères malins dans les genoux et dans le gras des jambes ». C'est ainsi que le mensonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque, qui a fait place elle-même à une vérité plus lumineuse.

Le baptême par le feu, c'est-à-dire ces stigmates, était presque par-tout en usage. Vous lisez dans Ezéchiel (**) : « Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui « seront marqués du tau ». Voyez dans l'Apocalypse (***) :

(*) Chap. XXVIII, v. 35.
(**) Chap. IX, v. 9.
(***) Chap. VII, v. 4 et 5.

Dans les premiers siècles du christianisme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur Constantin en est une assez forte preuve. S. Ambroise n'était pas encore baptisé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

### Du baptême des morts.

On baptisa aussi les morts. Ce baptême est constaté par ce passage de S. Paul dans sa lettre aux Corinthiens: « Si on ne ressuscite point, que feront « ceux qui reçoivent le baptême pour les morts ? » C'est ici un point de fait. Ou l'on baptisait les morts mêmes, ou l'on recevait le baptême en leur nom, comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les ames de ses amis et de ses parens.

S. Epiphane et S. Chrysostôme nous apprennent que dans quelques sociétés chrétiennes, et principalement chez les marcionites, on mettait un vivant sous le lit d'un mort; on lui demandait s'il voulait être baptisé; le vivant répondait, oui; alors on prenait le mort, et on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée : S. Paul en fait mention, mais il ne la condamne pas; au

---

« Ne frappez point la terre, la mer, et les arbres, jusqu'à « ce que nous ayons marqué les serviteurs de Dieu sur le « front. Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille. »

contraire, il s'en sert comme d'un argument invincible qui prouve la résurrection.

### Du baptême d'aspersion.

Les Grecs conservèrent toujours le baptême par immersion. Les Latins, vers la fin du huitième siècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules et la Germanie, et voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans les pays froids, substituèrent la simple aspersion; ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise grecque.

On demanda à S. Cyprien, évêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps? Il répond dans sa soixante et seizième lettre, « que plusieurs Eglises « ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrétiens; « que pour lui il pense qu'ils sont chrétiens, mais « qu'ils ont une grâce infiniment moindre que ceux « qui ont été plongés trois fois selon l'usage.

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé; avant ce temps on n'était que catéchumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans, des cautions, qu'on appelait d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'Eglise s'assurât de la fidélité des nouveaux chrétiens, et que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi, dans les premiers siècles, les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens que ceux-ci l'étaient des mystères d'Isis et de Cérès Eleusine.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'em-

pereur Julien, s'exprime ainsi : « Je parlerais du « baptême si je ne craignais que mon discours ne « parvînt à ceux qui ne sont pas initiés. » Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ses mystères, ses associations, ses catéchumènes, ses initiés, ses profès. Chaque secte exigeait de nouvelles vertus, et recommandait à ses pénitens une nouvelle vie, *initium novæ vitæ*, et de là le mot d'*initiation*. L'initiation des chrétiens et des chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide ; la rémission de tous les péchés était attachée à ce signe. Mais la différence entre le baptême chrétien et les cérémonies grecques, syriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité et le mensonge. Jesus-Christ était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le second siècle on commença à baptiser les enfans ; il était naturel que les chrétiens desirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvus. On conclut enfin qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise grecque est encore dans cet usage.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés, selon les pères de l'Eglise les plus rigoureux. Mais Pierre Chrysologue, au cinquième siècle, imagina les *limbes*, espèce d'enfer mitigé, et proprement bord d'enfer, faubourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans baptême, et où les patriarches restaient avant la descente de Jésus-

Christ aux enfers ; de sorte que l'opinion que Jésus-Christ était descendu aux limbes, et non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable ; on a répondu que non ; si on pouvait baptiser avec de l'eau rose ; et on a décidé qu'il fallait de l'eau pure ; que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

Les anabaptistes, et quelques autres communions qui sont hors du giron, ont cru qu'il ne fallait baptiser, initier personne qu'en connaissance de cause. Vous faites promettre, disent-ils, qu'on sera de la société chrétienne ; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant, un parrain ; mais c'est un abus d'un ancien usage. Cette précaution était très convenable dans le premier établissement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes et filles adultes, venaient se présenter aux premiers disciples pour être reçus dans la société, pour avoir part aux aumônes, ils avaient besoin d'une caution qui répondît de leur fidélité ; il fallait s'assurer d'eux ; ils juraient d'être à vous : mais un enfant est dans un cas diamétralement opposé. Il est arrivé souvent qu'un enfant baptisé par des grecs à Constantinople, a été ensuite circoncis par des turcs ; chrétien à huit jours, musulman à treize ans, il a trahi les sermens de son parrain. C'est une des raisons que les anabaptistes peuvent alléguer ; mais cette raison, qui serait bonne en Turquie,

n'a jamais été admise dans des pays chrétiens, où le baptême assure l'état d'un citoyen. Il faut se conformer aux lois et aux rites de sa patrie.

Les grecs rebaptisent les latins qui passent d'une de nos communions latines à la communion grecque; l'usage était dans le siècle passé que ces catéchumènes prononçassent ces paroles : « Je crache sur « mon père et ma mère qui m'ont fait mal baptiser ». Peut-être cette coutume dure encore, et durera long-temps dans les provinces.

### Idées des unitaires rigides sur le baptême.

« Il est évident pour quiconque veut raisonner « sans préjugé, que le baptême n'est ni une marque « de grace conférée, ni un sceau d'alliance, mais « une simple marque de profession.

« Que le baptême n'est nécessaire, ni de nécessité « de précepte, ni de nécessité de moyen.

« Qu'il n'a point été institué par Jésus-Christ, et « que le chrétien peut s'en passer, sans qu'il puisse « en résulter pour lui aucun inconvénient.

« Qu'on ne doit pas baptiser les enfans ni les « adultes, ni en général aucun homme.

« Que le baptême pouvait être d'usage dans la « naissance du christianisme à ceux qui sortaient du « paganisme, pour rendre publique leur profession « de foi, et en être la marque authentique; mais « qu'à présent il est absolument inutile et tout-à-fait « indifférent. »

(Tiré du Dictionnaire encyclopédique, à l'article des *Unitaires*.)

## SECTION II.

Le baptême, l'immersion dans l'eau, l'abstersion, la purification par l'eau, est de la plus haute antiquité. Etre propre, c'était être pur devant les dieux. Nul prêtre n'osa jamais approcher des autels avec une souillure sur son corps. La pente naturelle à transporter à l'ame ce qui appartient au corps, fit croire aisément que les lustrations, les ablutions, ôtaient les taches de l'ame comme elles ôtent celles des vêtemens; et en lavant son corps on crut laver son ame. De là cette ancienne coutume de se baigner dans le Gange, dont on crut les eaux sacrées; de là les lustrations si fréquentes chez tous les peuples. Les nations orientales qui habitent des pays chauds, furent les plus religieusement attachées à ces coutumes.

On était obligé de se baigner chez les Juifs après une pollution, quand on avait touché un animal impur, quand on avait touché un mort, et dans beaucoup d'autres occasions.

Lorsque les Juifs recevaient parmi eux un étranger converti à leur religion, ils le baptisaient après l'avoir circoncis; et si c'était une femme, elle était simplement baptisée, c'est-à-dire, plongée dans l'eau en présence de trois témoins. Cette immersion était réputée donner à la personne baptisée une nouvelle naissance, une nouvelle vie: elle devenait à la fois juive et pure: ses enfans nés avant ce baptême n'avaient point de portion dans l'héritage de leurs frères qui naissaient après eux d'un père et

d'une mere ainsi régénérés : de sorte que, chez les Juifs, être baptisé et renaître était la même chose; et cette idée est demeurée attachée au baptême jusqu'à nos jours : ainsi lorsque Jean le précurseur se mit à baptiser dans le Jourdain, il ne fit que suivre un usage immémorial. Les prêtres de la loi ne lui demandèrent pas compte de ce baptême comme d'une nouveauté; mais ils l'accusèrent de s'arroger un droit qui n'appartenait qu'à eux; comme les prêtres catholiques romains seraient en droit de se plaindre qu'un laïque s'ingérat de dire la messe. Jean fesait une chose légale, mais il ne la fesait pas légalement.

Jean voulut avoir des disciples, et il en eut. Il fut chef de secte dans le bas peuple, et c'est ce qui lui coûta la vie. Il paraît même que Jésus fut d'abord au rang de ses disciples, puisqu'il fut baptisé par lui dans le Jourdain, et que Jean lui envoya des gens de son parti quelque temps avant sa mort.

L'historien Josephe parle de Jean, et ne parle pas de Jésus; c'est une preuve incontestable que Jean-Baptiste avait de son temps beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptisa. Une grande multitude le suivait, dit ce célèbre historien, et les Juifs paraissaient disposés à entreprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît par ce passage que Jean était non seulement un chef de secte, mais un chef de parti. Josephe ajoute qu'Hérode en conçut de l'inquiétude. En effet, il se rendit redoutable à Hérode, qui le fit enfin mourir; mais Jésus n'eut affaire qu'aux pharisiens : voilà pourquoi Josephe fait mention de Jean comme d'un homme qui avait

excité les Juifs contre le roi Hérode, comme d'un homme qui s'était rendu par son zèle criminel d'Etat, au lieu que Jésus, n'ayant pas approché de la cour, fut ignoré de l'historien Josephe.

La secte de Jean-Baptiste subsista très différente de la discipline de Jésus. On voit dans les Actes des apôtres que vingt ans après le supplice de Jésus, Apollo d'Alexandrie, quoique devenu chrétien, ne connaissait que le baptême de Jean, et n'avait aucune notion du Saint-Esprit. Plusieurs voyageurs, et entre autres Chardin, le plus accrédité de tous, disent qu'il y a encore en Perse des disciples de Jean, qu'on appelle Sabis, qui se baptisent en son nom, et qui reconnaissent à la vérité Jésus pour un prophète, mais non pas pour un Dieu.

A l'égard de Jésus, il reçut le baptême, mais ne le conféra à personne : ses apôtres baptisaient les catéchumènes ou les circoncisaient, selon l'occasion ; c'est ce qui est évident par l'opération de la circoncision que Paul fit à Timothée son disciple.

Il paraît encore que quand les apôtres baptisèrent, ce fut toujours au seul nom de Jésus-Christ. Jamais les Actes des apôtres ne font mention d'aucune personne baptisée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : c'est ce qui peut faire croire que l'auteur des Actes des apôtres ne connaissait pas l'évangile de Matthieu, dans lequel il est dit : « Allez enseigner « toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, « et du Fils, et du Saint-Esprit. » La religion chrétienne n'avait pas encore reçu sa forme : le symbole même, qu'on appelle *le symbole des apôtres*, ne fut fait qu'après eux ; et c'est de quoi personne ne

doute. On voit par l'épître de Paul aux Corinthiens, une coutume fort singulière qui s'introduisit alors, c'est qu'on baptisait les morts ; mais bientôt l'Eglise naissante réserva le baptême pour les seuls vivans : on ne baptisa d'abord que les adultes, souvent même on attendait jusqu'à cinquante ans, et jusqu'à sa dernière maladie, afin de porter dans l'autre monde la vertu tout entière d'un baptême encore récent.

Aujourd'hui on baptise tous les enfans : il n'y a que les anabaptistes qui réservent cette cérémonie pour l'âge où l'on est adulte ; ils se plongent tout le corps dans l'eau. Pour les quakers, qui composent une société fort nombreuse en Angleterre et en Amérique, ils ne font point usage du baptême : ils se fondent sur ce que Jésus-Christ ne baptisa aucun de ses disciples, et ils se piquent de n'être chrétiens que comme on l'était du temps de Jésus-Christ ; ce qui met entre eux et les autres communions une prodigieuse différence.

## Addition de M. l'abbé Nicaise a l'article Baptême.

L'empereur Julien le philosophe, dans son immortelle satire des Césars, met ces paroles dans la bouche de Constans, fils de Constantin : « Quiconque se sent coupable de viol, de meurtre, de « rapine, de sacrilége et de tous les crimes les plus « abominables, dès que je l'aurai lavé avec cette « eau, il sera net et pur. »

C'est en effet cette fatale doctrine qui engagea

les empereurs chrétiens et les grands de l'empire à différer leur baptême jusqu à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel, et de mourir vertueux.

Quelle étrange idée tirée de la lessive, qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes! Aujourd'hui qu'on baptise tous les enfans, parce qu'une idée non moins absurde les supposa tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de raison, et qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vite pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste, qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient : Nous fesons à ces petits innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans et malheureux dans cette vie, et nous leur donnons la vie éternelle.

# BARAC ET DEBORA,

## ET PAR OCCASION DES CHARS DE GUERRE.

Nous ne prétendons point discuter ici en quel temps Barac fut chef du peuple juif, pourquoi étant chef il laissa commander son armée par une femme, si cette femme nommée Débora avait épousé Lapidoth ; si elle était la parente ou l'amie de Barac, ou même sa fille ou sa mère; ni quel jour se donna la bataille du Tabor en Galilée, entre cette Débora

et le capitaine Sizara, général des armées du roi Jabin, lequel Sizara commandait vers la Galilée une armée de trois cent mille fantassins, dix mille cavaliers et trois mille chars armés en guerre, si l'on en croit l'historien Josephe. (1)

Nous laisserons même ce Jabin, roi d'un village nommé Azor, qui avait plus de troupes que le grand-turc. Nous plaignons beaucoup la destinée de son grand-visir Sizara, qui, ayant perdu la bataille en Galilée, sauta de son chariot à quatre chevaux, et s'enfuit à pied pour courir plus vite. Il alla demander l'hospitalité à une sainte femme juive qui lui donna du lait, et qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête quand il fut endormi. Nous en sommes très-fâchés; mais ce n'est pas cela dont il s'agit: nous voulons parler des chariots de gûerre.

C'est au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Cison, que se donna la bataille. Le mont Thabor est une montagne escarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Galilée. Entre cette montagne et les rochers voisins est une petite plaine semée de gros cailloux, et impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine est de quatre à cinq cents pas. Il est à croire que le capitaine Sizara n'y rangea pas ses trois cent mille hommes en bataille; ses trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il est à croire que les Hébreux n'avaient point de

(1) Antiq. jud. liv. X.

chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes : mais les Asiatiques s'en servaient dans les grandes plaines.

Confucius, ou plutôt Confutzé, dit positivement (1) que de temps immémorial les vice-rois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre, attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en usage long-temps avant la guerre de Troie, puisque Homère ne dit point que ce fût une invention nouvelle ; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babylone ; les roues ni l'essieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très-formidable dans les grandes plaines, surtout quand les chars étaient en grand nombre et qu'ils couraient avec impétuosité, garnis de longues piques et de faulx ; mais quand on y fut accoutumé, il parut si aisé d'éviter leur choc, qu'ils cessèrent d'être en usage par toute la terre.

On proposa, dans la guerre de 1741, de renouveler cette ancienne invention et de la rectifier.

Un ministre d'Etat fit construire un de ces chariots qu'on essaya. On prétendait que dans des grandes plaines comme celles de Lutzen on pourrait s'en servir avec avantage, en les cachant derrière la cavalerie, dont les escadrons s'ouvriraient pour les laisser passer, et les suivraient ensuite. Les généraux jugèrent que cette manœuvre serait

(1) Liv. III.

inutile et même dangereuse, dans un temps où le canon seul gagne les batailles. Il fut répliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre autant de canons pour les protéger, qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracasser. On ajouta que ces chars seraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou escadrons, que ceux-ci s'ouvriraient pour laisser courir ces chars avec impétuosité, que cette attaque inattendue pourrait faire un effet prodigieux. Les généraux n'opposèrent rien à ces raisons; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvelé des Perses.

FIN DU TOME III.

# TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE TROISIEME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

OEUVRES
DE
VOLTAI
Diction
Philos
T


mm
x·rite
MSCCPPPE0613


x·rite
colorchecker
MSCCPPCC0613
mm